B 476327

HAHNEMANN

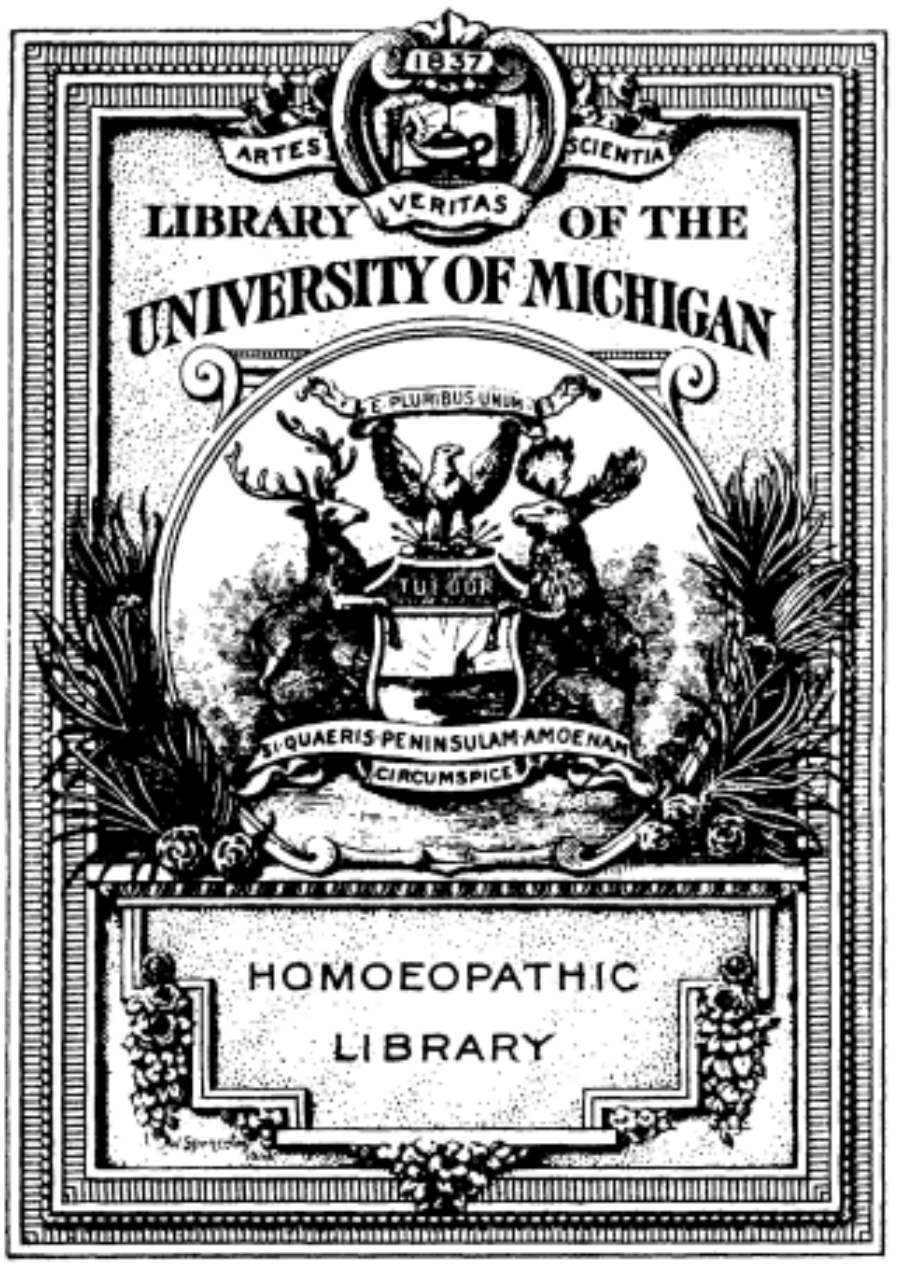
EXPOSITION DE LA DOCTRINE MÉDICALE HOMOEOPATHIQUE

H615.53
H15or
L6

UNIV. OF MICH.

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN



Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

H615.53
H15or
L6

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

MAY 10 1910

EXPOSITION

DE LA DOCTRINE MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

OU

ORGANON DE L'ART DE GUÉRIR,

PAR S. HAHNEMANN.

TRADUIT DE L'ALLEMAND SUR LA DERNIÈRE ÉDITION,

PAR LE DOCTEUR A. J. L. JOURDAN

QUATRIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE

DE COMMENTAIRES

ET PRÉCÉDÉE D'UNE

NOTICE SUR LA VIE, LES TRAVAUX ET LA DOCTRINE DE L'AUTEUR,

PAR M. LÉON SIMON PÈRE

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris et de l'Université de Cleveland (Ohio), membre titulaire de la Société Galvani-Homœopathique de Paris; Correspondant de la Société des Sciences et des Lettres de Blois, de la Société homœopathique Britannique de Londres, de la Société Hahnemannienne de Madrid, de l'Académie homœopathique de Palerme et de celle du Brésil.

A PARIS

CHEZ J. B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

RUE HAUTEFEUILLE, 19.

LONDRES, H. BAILLIÈRE, 219, REGENT STREET. | NEW-YORK, H. BAILLIÈRE, 290, BROADWAY.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

1860

UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

NOUVELLES PUBLICATIONS HOMŒOPATHIQUES

CHEZ J. B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

RUE HAUTEFEUILLE, 19.

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT STREET.

A NEW-YORK, CHEZ H. BAILLIÈRE, 290, BROADWAY.

A MADRID, CHEZ C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

— AVRIL 1858 —

Guide du médecin homœopathe au lit du malade et Répertoire de thérapeutique homœopathique, par le docteur HIRSCHEL, traduit de l'allemand par le docteur LÉON SIMON fils. Paris, 1858, 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Cet ouvrage renferme sous un petit volume des indications nombreuses et méthodiquement disposées; il peut être consulté rapidement, et servir de guide au médecin désireux de faire une application heureuse et féconde de la doctrine de Hahnemann.

Le livre du docteur Hirschel se divise en deux parties. La première (les Prolégomènes) comprend l'exposé des préceptes nécessaires à la pratique: c'est, si je puis dire, un résumé de thérapeutique générale homœopathique; la seconde, consacrée tout entière à la description du traitement de chaque maladie, est un véritable traité de thérapeutique spéciale.

Les indications qu'on trouve réunies dans les différents chapitres de cette dernière partie ont été puisées à deux sources: l'expérimentation pure d'abord, l'observation clinique ensuite. Et, en cela, le célèbre médecin de Dresde s'est conformé aux enseignements du fondateur de l'homœopathie.

Principes et Règles qui doivent guider dans la Pratique de l'Homœopathie. Exposition raisonnée des points essentiels de la doctrine Médicale homœopathique, par le docteur G.-H.-G. JAHR. Paris, 1857, 1 vol. in-8 de 540 pages. 7 fr.

Pour faire justement apprécier cet ouvrage, que nous croyons appelé à contribuer au progrès de l'homœopathie, il nous suffira d'indiquer ses divisions principales : Introduction. — De l'état actuel et de l'avenir de la doctrine homœopathique. — Chap. Ier. Du vrai sens de la doctrine de Hahnemann. — Chap. II. Des théorèmes pathologiques de l'*Organon*. — Chap. III. Du diagnostic des maladies selon la doctrine de Hahnemann. — Chap. IV. De l'examen du malade sous le point de vue du diagnostic de Hahnemann. — Chap. V. De l'action pathogénétique des médicaments. — Chap. VI. De l'action dynamique des médicaments. — Chap. VII. De l'expérimentation pathogénétique des médicaments. — Chap. VIII. De l'étude scientifique des pathogénésies. — Chap. IX. De la loi des semblables. — Chap. X. Règle pour le choix du médicament homœopathique. — Chap. XI. De l'administration des doses homœopathiques. — Chap. XII. De la marche à suivre dans le traitement des diverses maladies. — Chap. XIII. De la distribution des médicaments homœopathiques. — Chap. XIV. Du régime homœopathique. — Chap. XV. Des cas exceptionnels où le praticien devra abandonner le traitement homœopathique. — Chap. XVI. Des progrès qu'il reste à faire en homœopathie.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Questions à adresser aux malades qui veulent consulter un médecin et lui rendre compte de leur état et de leur constitution.

Du Traitement homœopathique des Maladies des Femmes, par le docteur G.-H.-G. JAHR. Paris, 1856, 1 vol. in-12 de 496 pages. 6 fr.

Du Traitement homœopathique des Affections nerveuses et des Maladies mentales, par le docteur G.-H.-G. JAHR. Paris, 1854, in-12 de 660 pages. 6 fr.

Cet important ouvrage comprend : 1° la description symptomatologique de la maladie, ses diverses variétés, le diagnostic et le pronostic; 2° toutes les indications symptomatologiques et pharmacologiques que la matière médicale et les expériences cliniques fournissent pour le traitement de ces affections.

Du Traitement homœopathique des Maladies de la Peau et des lésions extérieures en général, par le docteur G.-H.-G. JAHR. Paris, 1850, 1 vol. in-8 de 500 pages. 8 fr.

Préparé par de longues et consciencieuses études, il appartenait à M. le docteur Jahr d'élucider la question des affections cutanées, de ces maladies si souvent rebelles à tout traitement et qui font le désespoir des malades et des médecins. Cet ouvrage est divisé en trois parties : 1° Thérapeutique des maladies de la peau; 2° Matière médicale; 3° Répertoire symptomatique.

Du Traitement homœopathique du Choléra, avec l'indication des moyens de s'en préserver, pouvant servir de conseils aux familles en l'absence du médecin, par le docteur G.-H.-G. JAHR. Paris, 1848, 1 vol. in-12. 1 fr. 50

Nouveau Manuel de Médecine homœopathique, divisé en deux parties : 1° *Matière médicale;* 2° *Répertoire thérapeutique et symptomatologique,* par le docteur G.-H.-G. JAHR. Sixième édition, augmentée. Paris, 1855, 4 vol. in-12. 18 fr.

Cette édition présente le tableau le plus complet et le plus méthodique de la doctrine homœopathique jusqu'à ce jour. Ainsi l'on trouvera non-seulement le *Répertoire entièrement refondu* et augmenté de tout ce que comprend la matière médicale en faits importants, mais encore, dans la première partie, *huit nouveaux médicaments,* ajoutés aux trente-cinq dont la quatrième édition avait été augmentée. Enfin, il n'est pas un seul médicament important auquel l'auteur n'ait ajouté de nouvelles confirmations pratiques, en annotant par des signes indicateurs bien des symptômes qui ne l'avaient pas encore été.

Notices élémentaires sur l'Homœopathie et la manière de la pratiquer, avec quelques-uns des effets les plus importants de dix des principaux remèdes homœopathiques, à l'usage de tous les hommes de bonne foi qui veulent se convaincre par des essais de la vérité de cette doctrine, par G.-H.-G. JAHR. Troisième édition, augmentée. Paris, 1853, in-18 de 130 pages. 1 fr. 75

Cet ouvrage comprend : Introduction. — De l'examen du malade. — De la recherche du médicament. — De l'emploi des médicaments. — Du régime à prescrire. — Quelques effets de dix des principaux médicaments homœopathiques : 1° aconit; 2° arnica; 3° arsenium; 4° belladona; 5° bryonia; 6° chamomilla; 7° mercurius; 8° nux vomica; 9° pulsatilla; 10° sulphur.

Nouvelle Pharmacopée homœopathique, ou Histoire naturelle et préparation des médicaments homœopathiques, et Posologie ou administration des doses, par le docteur G.-H.-G. JAHR et P.-M.-L.-A. CATELLAN, pharmacien. Seconde édition, corrigée et augmentée, accompagnée de 135 figures intercalées dans le texte. Paris, 1853, in-12 de 430 pages. 7 fr.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Exposition de la Doctrine médicale homœopathique, ou Organon de l'art de guérir, par S. HAHNEMANN ; traduit de l'allemand, sur la dernière édition, par le docteur A.-J.-L. JOURDAN. Quatrième édition, augmentée de COMMENTAIRES par le docteur LÉON SIMON, précédée d'une Notice sur la vie et les travaux de S. HAHNEMANN, accompagnée d'un portrait gravé sur acier. Paris, 1856, 1 vol. in-8. 8 fr.

Études de Médecine homœopathique, par le docteur S. HAHNEMANN, opuscules servant de complément à ses œuvres. Paris, 1855, 2 séries publiées chacune en 1 vol. in-8 de 600 pages. Prix de chacune, 7 fr.

Les ouvrages qui composent la PREMIÈRE SÉRIE sont : 1° Traité de la maladie vénérienne ; 2° Esprit de la doctrine homœopathique ; 3° La médecine de l'expérience ; 4° L'observateur en médecine ; 5° Esculape dans la balance ; 6° Lettres à un médecin de haut rang sur l'urgence d'une réforme en médecine ; 7° Valeur des systèmes en médecine, considérés surtout eu égard à la pratique qui en découle ; 8° Conseil à un aspirant au doctorat ; 9° L'allopathie, un mot d'avertissement aux malades ; 10° Réflexion sur les trois méthodes accréditées de traiter les maladies ; 11° Les obstacles à la certitude ; 12° Examen des sources de la matière médicale ordinaire ; 13° Des formules en médecine ; 14° Comment se peut-il que de faibles doses de médicaments aussi étendus que ceux dont se sert l'homœopathie aient encore de la force, beaucoup de force ? 15° Sur la répétition d'un médicament homœopathique ; 16° Quelques exemples de traitements homœopathiques ; 17° La belladone, préservatif de la scarlatine ; 18° Des effets du café.

DEUXIÈME SÉRIE. — Du choix du médecin. — Essai sur un nouveau principe pour découvrir la vertu curative des substances médicinales. — Antidotes de quelques substances végétales héroïques. — Des fièvres continues et rémittentes. — Les maladies périodiques à types hebdomadaires. — De la préparation et de la dispensation des médicaments par les médecins homœopathes. — Essai historique et médical sur l'ellébore et l'elléborisme. — Un cas de folie. — Traitement du choléra. — Une chambre d'enfants. — De la satisfaction de nos besoins matériels. — Lettres et discours. — Études cliniques par le docteur Hartung, recueil de 116 observations, fruit de vingt-cinq ans d'une grande pratique.

Doctrine et Traitement homœopathiques des Maladies chroniques, par le docteur S. HAHNEMANN. Traduit de l'allemand, sur la dernière édition, par A.-J.-L. JOURDAN, membre de l'Académie nationale de médecine. Seconde édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. Paris, 1846, 3 vol. in-8, chacun de 600 pages. 23 fr.

Études élémentaires d'Homœopathie complétées par des applications pratiques, à l'usage des médecins, des ecclésiastiques, des communautés religieuses, des familles, etc., par le frère ALEXIS ESPANET. Paris, 1856, in-18 jésus de 380 pages. 4 fr. 50

Clinique médicale Homœopathique de Staouéli (Algérie) en 1850, par le R. F. H. ALEXIS ESPANET, médecin de cet établissement. Paris, 1851, in-8. 3 fr. 50

Aux Homœopathes de France. Lettre par le frère ALEXIS ESPANET. Paris, 1854, in-8. 60 c.

Thérapeutique homœopathique des maladies des enfants, par le docteur FR. HARTMANN ; traduit de l'allemand, avec des notes, par le docteur LÉON SIMON fils, membre de la Société gallicane de médecine homœopathique. Paris, 1853, 1 vol. in-8 de 700 pages. 8 fr.

Cet ouvrage est l'œuvre d'un praticien expérimenté, l'un des premiers disci-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ples de Hahnemann, d'un homme initié par le maître aux difficultés de la doctrine. On trouvera dans ce livre une application claire, exacte et précise des principes de l'homœopathie aux maladies des enfants, souvent si difficiles à reconnaître.

Thérapeutique homœopathique des maladies aiguës et des maladies chroniques, par le docteur Fr. Hartmann, traduit de l'allemand, sur la troisième édition, par le docteur A.-J.-L. Jourdan. Paris, 1847-1850, 2 forts vol. in-8. 16 fr.

Le principe qui sert de base à la doctrine médicale homœopathique, et que M. Hartmann a appliqué au traitement des maladies aiguës et des maladies chroniques, peut être formulé en ces termes : Si vous voulez obtenir une guérison prompte, certaine et durable, choisissez un médicament qui, administré à une personne bien portante, suscite chez elle des symptômes analogues à ceux de la maladie dont vous entreprenez le traitement.

Trois éditions de l'ouvrage de Hartmann en peu de temps disent assez l'importance du sujet et avec quel talent d'observation il a été traité. Ce livre est un complément indispensable des ouvrages de Hahnemann, et place son auteur au premier rang des disciples du fondateur de l'homœopathie.

De la Différence d'Action sur l'organisme des médicaments naturels ou atténués par les procédés de l'homœopathie, par le docteur J. Perry. Paris, 1856, in-8. 75 c.

Lettre sur le Choléra adressée au docteur Nunez par le docteur J. Perry. Paris, 1855, in-8. 1 fr.

De l'Analgésie et de l'emploi thérapeutique des métaux à l'extérieur, par le docteur J. Perry. Paris, 1852, in-8 de 30 pages. 50 c.

Du progrès en Thérapeutique par l'Homœopathie. Lettre adressée en réponse au docteur Perry par le docteur Audouit. Paris, 1856, in-8. 1 fr.

Lettre sur le Progrès en Homœopathie, adressée en réponse au docteur Audouit par le docteur J. Perry. Paris, 1855, in-8. 1 fr.

Études pathogénétiques et thérapeutiques sur l'hydrocotyle asiatica, par le docteur Audouit, ex-médecin de la Marine. Paris, 1857, in-8 de 116 pages. 2 fr.

Homœopathie et Allopathie, par Lud. de Parseval, docteur en médecine. Paris, 1856, in-8 de 652 pages. 8 fr.

Formulaire pathogénétique, ou Guide homœopathique, pour traiter soi-même toutes les maladies, par le docteur Prost-Lacuzon, membre de la Société gallicane de médecine homœopathique de Paris, etc. Paris, 1857, 1 vol. in-8 de 500 pages. 7 fr.

Doctrine de l'école de Rio-Janeiro et Pathogénésie brésilienne, contenant une exposition méthodique de l'homœopathie, la loi fondamentale du dynamisme vital, la théorie des doses et des maladies chroniques, les machines pharmaceutiques, l'algèbre symptomatologique, etc., par le docteur B. Mure. Paris, 1840, in-12 de 400 pages, avec 37 figures intercalées dans le texte. 6 fr.

Guide de l'Homœopathe, ou traitement de plus de mille maladies guéries, contenant : 1° l'indication par ordre alphabétique des maladies sous les dénominations nosologiques de l'an-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Missing Page

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Missing Page

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Missing Page

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Missing Page

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Cet ouvrage est ainsi divisé : Programme du cours. — Vue générale de la doctrine homœopathique. — De la méthode homœopathique. — Loi de spécificité. — Dynamisme vital. — Institution de l'expérimentation pure. — De la pathologie, du diagnostic et du pronostic homœopathiques. — Théorie et considérations pratiques sur le traitement des maladies chroniques. — Moyens de connaître les vertus curatives des médicaments. — Thérapeutique générale homœopathique. — Répétition des doses homœopathiques. — Mode de préparation et d'administration des médicaments. — Hygiène. — Physiologie homœopathique.

Du Choléra-morbus épidémique, de son traitement préservatif et curatif, selon la méthode homœopathique. Rapport publié par la Société hahnemanienne de Paris (M. Léon Simon, rapporteur). 1848, in-8 de 94 pages. 1 fr. 25

Lettre à M. le Ministre de l'instruction publique, en réponse au jugement de l'Académie nationale de médecine sur la doctrine homœopathique, au nom de l'Institut homœopathique de Paris, par le docteur Léon Simon. Paris, 1855, in-8. 1 fr. 11

Lettre à MM. les membres de la Faculté de médecine de Paris, en réponse au discours de M. le professeur Trousseau, par le docteur Léon Simon. Paris, 1843, in-8 de 126 pages. 1 fr. 50

Des Rapports de la Théorie des crises et des jours critiques, avec les principes et la thérapeutique de l'homœopathie, par le docteur Léon Simon fils ; *Mémoire couronné par le congrès homœopathique de Bordeaux.* Paris, 1856, in-8. 1 fr.

L'Homœopathie sans l'allopathie, lettre à M. le docteur Félix Andry, par le docteur Léon Simon fils. Paris, 1856, in-8 de 38 pages. 1 fr.

Homœopathie et Allopathie. Lettre à M. le docteur J.-P. Tessier, par le docteur Félix Andry. Paris, 1856, in-8 de 15 pages. 75 c.

Note sur la Phthisie pulmonaire en Algérie, par le docteur J.-J. Feuillet, d'Alger. Paris, 1856, in-8. 1 fr.

Traitement comparé du Rhumatisme articulaire aigu, incertitude et dangers des médications officielles. Certitude et sécurité dans la méthode homœopathique, par le docteur Escallier. Paris, 1855, in-8 de 120 pages. 2 fr. 50

Des indications thérapeutiques fournies par le rhythme des phénomènes morbides, par le docteur Escallier. Paris, 1856, in-8. 1 fr.

Démonstration clinique de l'action des doses infinitésimales, par le docteur Escallier. Paris, 1855, in-8. 1 fr. 25

Pourquoi je fais de l'homœopathie, par le docteur Escallier. Deuxième édition. Paris, 1855, in-8 de 32 pages. 1 fr. 50

Rencontres homœopathiques, par le docteur Escallier. Paris, 1855, in-8. 1 fr.

Mémoire sur un nouveau procédé pour pratiquer les injections iodées dans le traitement des kystes non purulents de l'ovaire, par le docteur Jousset. Paris, 1857, in-8. 1 fr. 25

Réponse aux lettres de M. Manec sur l'homœopathie, par le docteur Jousset. 1856, in-8. 75 c.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Le Triomphe de la vérité en médecine, par le docteur Moreau. 1856, in-8. 1 fr.

Notes sur le sel commun (natrum muriaticum, chlorure de sodium), par le docteur Leboucher. Paris, 1857, in-8. 75 c.

De l'Homœopathie, et particulièrement de l'action des doses infinitésimales, par le docteur A. Magnan. Paris, 1855, in-8. 2 fr. 50

Des spécifiques en médecine, par le docteur Molin fils. Paris, 1847, in-4. 2 fr. 50

L'Esprit de la médecine ancienne et nouvelle comparée, par le docteur Rucco. Quatrième édition, augmentée d'un mémoire sur le choléra. Paris, 1854, in-8 de 460 pages. 6 fr.

La médecine de la nature protectrice de la vie humaine, par le docteur Rucco. Paris, 1855, in-8. 4 fr.

La vieille médecine et ses dangers, surtout dans l'apoplexie, la fluxion de poitrine, les fièvres typhoïdes et cérébrales, par le docteur C.-A. Ginestet. Niort, 1847, in-8. 2 fr. 50

Guide des gens du monde dans le choix d'une médecine, par Auguste Guyard. Deuxième édition. Paris, 1857, in-18. 3 fr.

Recherches sur le traitement de l'aliénation mentale, par le docteur Hermel. Paris, 1856, in-8. 2 fr. 50

Études sur le venin des arachnides et son emploi en thérapeutique, suivie d'une dissertation sur le tarentisme et le tigretier, par le docteur Ch. Ozanam. Paris, 1856, in-8 de 88 pages. 2 fr. 50

Revue historique et pratique des doctrines et des systèmes de médecine; de la *Doctrine homœopathique*, et de ses rapports de concordance avec la force et la loi d'attraction universelle, par F. Deschamps, docteur médecin. Saint-Lô, 1851, 1 vol. in-8 de 340 pages. 4 fr. 50

Réponse à M. le docteur Th. Labbey sur ses Réflexions critiques sur l'homœopathie, par F. Deschamps, D. M. Saint-Lô, 1854, in-8. 1 fr. 50

Réponse à M. le docteur Th. Labbey. Réfutation de ses Réflexions critiques sur l'homœopathie, par le docteur A. Leboucher. Paris, 1855, in-8. 1 fr. 50

Du Choléra épidémique, de sa préservation et de son traitement homœopathique, par le docteur V.-E. Lecoupeur. Paris, 1854, in-8 de 43 pages. 1 fr. 50

La Variole, son traitement et sa préservation homœopathiques, par le docteur V.-E. Lecoupeur. Paris, 1854, in-8 de 38 pages. 1 fr. 50

Médecine homœopathique des familles, journal consacré à la propagation de l'homœopathie parmi les médecins et les gens du monde, rédigé par une société de médecins de Paris et des départements, publié par le docteur Lecoupeur. 1852-1853, 2 vol. gr. in-8. 14 fr.

Etudes de médecine générale. De l'influence du matérialisme sur les doctrines médicales de l'École de Paris, de la fixité des essences ou des espèces morbides, par le docteur J.-P. Tessier. Paris, 1855, in-8 de 222 pages. 2 fr. 50

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Des rapports de la doctrine médicale homœopathique avec le passé de la Thérapeutique. Lettre à M. le docteur J.-P. Tessier par le docteur FRÉDAULT. Paris, 1852, 1 vol. in-8 de 84 pages. 1 fr. 50

De la médication homœopathique, suivi d'un relevé comparatif des maladies traitées à l'hôpital Sainte-Marguerite par la méthode d'Hahnemann et par la méthode ordinaire, pendant les années 1849, 1850, 1851. Réponse à M. le docteur Frédault, par le docteur J.-P. TESSIER. Paris, 1852, in-8 de 16 pages. 50 c.

Les Médecins statisticiens devant la question homœopathique, ou Réponse aux attaques contre le livre de M. Tessier, par le docteur TIMBART, ex-interne des hôpitaux civils de Paris. 1850, in-8 de 120 pages. 2 fr.

Études sur les effets et les indications de la strychnine et de la noix vomique dans le traitement du choléra, par J. DAVASSE. Paris, 1854. 1 fr. 50

Des Vomissements dits incoercibles de la grossesse, par le docteur J. DAVASSE. 1857, in-8 de 96 pages. 2 fr. 50

Mémoire sur la méthode curative dite homœopathique, présenté à la Faculté de Montpellier, par M. DEZAUCHE, docteur en médecine. 1833, in-8. 60 c.

Observations sur l'homœopathie, par un homme qui n'est pas médecin. Paris, 1855, in-8. 1 fr. 50

Clinique homœopathique à l'usage des médecins et des gens du monde, par le docteur L. MALAISE. 1837, in-8. 6 fr. 50

Lettre aux Médecins français sur l'homœopathie, par le docteur comte S. DES GUIDI, introducteur de l'homœopathie en France. Troisième édition, enrichie de préface des traducteurs de cette lettre, des biographies et portraits de S. Hahnemann et de S. des Guidi, et de plusieurs lettres importantes, par le docteur F. PERRUSSEL. Paris, 1852, in-8 de 144 pages. 3 fr. 50

Lettre à MM. les Membres de l'Académie royale de médecine, sur la réponse qu'ils ont adressée au Ministre de l'instruction publique au sujet de l'homœopathie, par le docteur DES GUIDI. Lyon, 1835, in-8. 75 c.

L'Homœopathie, ses raisons et ses erreurs, par le docteur NIVELET. Paris, 1840, in-8. 2 fr.

Vérité de l'Homœopathie, ou théorie nouvelle propre à démontrer l'action réelle, le mode et la nature d'action des remèdes infinitésimaux, par le docteur Z. CASTAING. Paris, 1853, in-8 de 102 pages. 2 fr. 50

Principe de la doctrine médicale homœopathique, par le docteur L. SALEVERT DE FAYOLLE. Paris, 1853, in-8 de 360 pages. 5 fr.

Compte rendu du procès de madame Hahnemann, docteur en homœopathie. Question d'exercice illégal de la médecine. Troisième édition. Paris, 1847, in-8. 1 fr.

Portrait de Hahnemann, fondateur de la doctrine homœopathique ; très-belle gravure sur acier, in-4, papier de Chine, 1844. 2 fr. 50

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Analyse complète et raisonnée de la matière médicale de S. HAHNEMANN, où sont exposés les principes et les conséquences de l'expérimentation homœopathique, par MAX. VERNOIS, docteur en médecine. Paris, 1835, in-8. 1 fr. 25

De la Méningite purulente épidémique. Mémoire sur cette affection qui a régné à Avignon dans l'hiver de 1846-1847, par le docteur J.-J. BÉCHET (d'Avignon). Paris, 1852, in-8. 3 fr. 50

Symptomatologie homœopathique, ou Tableau synoptique de toute la matière médicale pure, à l'aide duquel se trouve immédiatement tout symptôme ou groupe de symptômes cherché ; par P.-J. LAFFITE. Paris, 1844, 1 beau vol. grand in-4 de près de 1,000 pages. 35 fr.

Compte rendu des travaux du Congrès médical homœopathique de Paris, session de 1851. Paris, 1851, in-8 de 248 pages. 3 fr.

Compte rendu des travaux du Congrès médical homœopathique séant à Paris. Session de 1855. Paris, 1856, in-8 de 360 pages. 4 fr.

Compte rendu des travaux du Congrès médical homœopathique tenu à Bruxelles. Session de 1856. Paris, 1857, in-8 de 156 pages. 2 fr.

Manuel pour servir à l'étude critique de l'homœopathie, par le docteur GRIESSELICH, rédacteur du journal *l'Hygea*, traduit de l'allemand par le docteur SCHLESINGER. Paris, 1849, 1 vol. in-12. 5 fr.

Ce Manuel renferme tous les développements nécessaires à l'intelligence de la doctrine médicale homœopathique. Il indique au débutant la route dans laquelle il doit ensuite marcher seul pour arriver au but. L'auteur a cru devoir élaguer beaucoup de théories plus ou moins ingénieuses, inutiles au lit du malade ; mais il a insisté pour donner à la doctrine du simile une base physiologique et pathologique qui obtiendra l'assentiment de tous les vrais amis du progrès et de l'homœopathie.

Mémorial du médecin homœopathe, ou Répertoire alphabétique de traitements et d'expériences homœopathiques, pour servir de guide dans l'application de l'homœopathie au lit du malade, par le docteur HAAS. Traduit de l'allemand par A.-J.-L. JOURDAN. Deuxième édit., revue et augmentée. Paris, 1850, in-18. 3 fr.

Manuel de thérapeutique médicale homœopathique, pour servir de guide au lit des malades et à l'étude de la matière médicale pure, par le docteur C. BŒNNINGHAUSEN. Traduit de l'allemand par le docteur D. ROTH. Paris, 1846, 1 vol. grand in-12 de 600 pages. 7 fr.

Histoire de la doctrine médicale homœopathique, son état actuel dans les principales contrées de l'Europe. Application pratique des principes et des moyens de cette doctrine au traitement des maladies, par le docteur AUG. RAPOU, médecin à Lyon. Paris, 1847, 2 forts vol. in-8. 15 fr.

De la Fièvre typhoïde et de son traitement homœopathique, par le docteur AUG. RAPOU. Paris, 1851, in-8 de 108 pages. 3 fr.

— Corbeil, imprimerie de Crété. —

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CODEX

DES

MÉDICAMENTS

HOMOEOPATHIQUES

OU

PHARMACOPÉE PRATIQUE ET RAISONNÉE

A L'USAGE DES MÉDECINS ET DES PHARMACIENS,

PAR

GEORGES P. F. WEBER,

Pharmacien homœopathe à Paris,
Maître en pharmacie, ancien élève interne des hospices civils de Strasbourg,
Membre titulaire de la Société gallicane de médecine
homœopathique de Paris, Membre correspondant de la Société
hahnemannienne de Madrid, etc., etc.

Un beau volume grand in-18, de 450 pages. — Prix : 6 fr.

La préparation des médicaments a été, dès les premiers temps de l'homœopathie, une des préoccupations les plus sérieuses de Hahnemann et de ses disciples. Les soins et les difficultés qu'elle entraîne les avaient même conduits à ne donner que les substances qu'ils avaient préparées; et sur ce point le fondateur de l'homœopathie allait jusqu'à faire au médecin une obligation de dynamiser lui-même ses médicaments. Il faut bien le reconnaître, ce précepte était plus que justifié par la nature de la manipulation, par l'état de division où

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

la matière se trouve amenée dans les préparations, par l'impossibilité de contrôle matériel qui en résulte, et surtout par l'importance de la réforme à laquelle Hahnemann s'était dévoué, réforme qui aurait pu se trouver compromise dès sa naissance, si les agents de guérison n'avaient eu toute leur puissance, toutes leurs qualités.

Mais, en homœopathie comme en allopathie, la pratique de la pharmacie suppose des connaissances spéciales, demande beaucoup de temps dont le médecin ne peut toujours disposer; aussi, la loi réclamant l'intervention du pharmacien, la préparation des médicaments homœopathiques est-elle devenue le privilége de quelques hommes spéciaux. Aujourd'hui cette pratique tend de plus en plus à se généraliser; et dans ce but un professeur de l'École de pharmacie a joint à la dernière édition de son livre un *Résumé de pharmacie homœopathique*, ce qui semble indiquer le besoin de mettre tous les pharmaciens à même d'exécuter les formules des médecins homœopathes.

La pharmacie homœopathique est soumise, en effet, à des règles certaines inconnues d'un grand nombre de pharmaciens allopathes; elle exige des précautions nombreuses qu'il ne faut jamais négliger, mais qu'il faut d'abord connaître. Aussi, plus sa pratique s'étend, plus son étude doit devenir générale. Il faut élucider les questions obscures que cette science présente encore, et généraliser la connaissance des principes certains qu'elle nous enseigne.

Depuis que Hahnemann décrivit pour la première fois la préparation des médicaments homœopathiques, plusieurs pharmacopées ont vu le jour. Chacun de ces ouvrages contient des renseignements précieux, mais tous laissent subsister plusieurs difficultés pratiques, à la solution desquelles M. Weber a voulu contribuer.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Livré depuis près de vingt ans à la pratique de la pharmacie homœopathique, M. Weber a pensé pouvoir, par suite de sa longue expérience, contribuer à la vulgariser ; aussi son livre est-il essentiellement pratique. Sans aborder la discussion des problèmes se rapportant à la thérapeutique, il a expliqué l'action des infiniment petits, s'appuyant sur les arguments que la pharmacie et la toxicologie pouvaient offrir.

Le *Codex des médicaments homœopathiques* se divise en trois parties. La PREMIÈRE comprend l'exposition des règles générales qu'il faut observer dans la préparation et la dispensation des médicaments. L'auteur a dû donner ici une large place à deux questions trop négligées : celle des appareils dont il convient de se servir, et l'art de formuler. Le choix des instruments a une importance que tout le monde comprend; quant à l'art de formuler, c'est-à-dire au langage à l'aide duquel le médecin transmet ses prescriptions, il manquait de précision, et surtout se trouvait exposé avec trop peu de détails. En pharmacie, l'important est d'éviter les erreurs, et pour cela il faut que le pharmacien comprenne toujours exactement la formule, et que le médecin l'écrive d'une manière exacte. Le lecteur trouvera dans ce chapitre un *Tableau de signes conventionnels* souvent utiles, qui lui permettront d'abréger ses formules sans en divulguer le sens.

Il a donné aussi un *Calendrier botanique*, c'est-à-dire l'indication du moment approximatif auquel chaque substance végétale doit être recueillie.

La SECONDE PARTIE de l'ouvrage comprend une application des règles générales exposées dans la première partie à la préparation de chaque substance prise en particulier, et la description de chacun des corps dont on fait usage. Il a dû comprendre ici la description des produits chimiques, minéraux, végétaux et animaux.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Pour les premiers, M. Weber s'est attaché à décrire le mode de préparation suivi par Hahnemann, et celui qui était le plus capable de donner un produit d'une pureté irréprochable. Pour les produits fournis par les trois règnes de la nature, il s'est appliqué à en faire une description exacte.

Dans la TROISIÈME PARTIE, M. Weber a dit ce que devait être une pharmacie homœopathique, et comment on composait les différentes boîtes de médicaments ou *Pharmacies portatives*.

Tel est le cadre qu'il s'était tracé et qu'il a rempli d'une manière utile. Son livre sera consulté avec fruit par les médecins et les pharmaciens. Il sera leur *vade-mecum* indispensable, et formera dans leur bibliothèque le complément des travaux classiques de MM. Guibourt, Mérat et Delens, etc.

Le Codex des médicaments homœopathiques forme un joli volume grand in-18 de 450 pages.

Nouvelle publication homœopathique.

SYSTÉMATISATION PRATIQUE DE LA MATIÈRE MÉDICALE HOMOEOPATHIQUE, par le docteur A. TESTE, membre de la Société gallicane de médecine homœopathique. Paris, 1853, 1 vol. in-8 de 600 pages. 8 fr.

A PARIS CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

RUE HAUTEFEUILLE, 19.

A Londres, chez H. Baillière, 219, Regent-Street.

A NEW-YORK, CHEZ H. BAILLIÈRE, 290, BROADWAY.

A MADRID, CHEZ C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

H 615.53
H15'02
Lib

EXPOSITION

DE LA DOCTRINE MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

OU

ORGANON DE L'ART DE GUÉRIR.

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

OUVRAGES DE S. HAHNEMANN

A LA LIBRAIRIE J. B. BAILLIÈRE.

Traité de Matière médicale, ou De l'action pure des médicaments homœopathiques, par le docteur *S. Hahnemann*. Nouvelle édition, revue, complétée des médicaments nouveaux introduits dans la pratique jusqu'à ce jour, par le docteur *G. H. G. Jahr*. Paris, 1856, 5 vol. in-8. *Sous presse*.

Doctrine et Traitement homœopathique des Maladies chroniques, par le docteur *S. Hahnemann*. Traduit de l'allemand, sur la dernière édition, par *A. J. L. Jourdan*, membre de l'Académie impériale de médecine. Seconde édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. Paris, 1846, 3 vol. in-8 de chacun 600 pages. 23 fr.

Etudes de Médecine homœopathique. Opuscules servant de complément à ses œuvres. Paris, 1855, deux séries publiées chacune en 1 vol. in-8 de 600 pages. Prix de chaque. 7 fr.

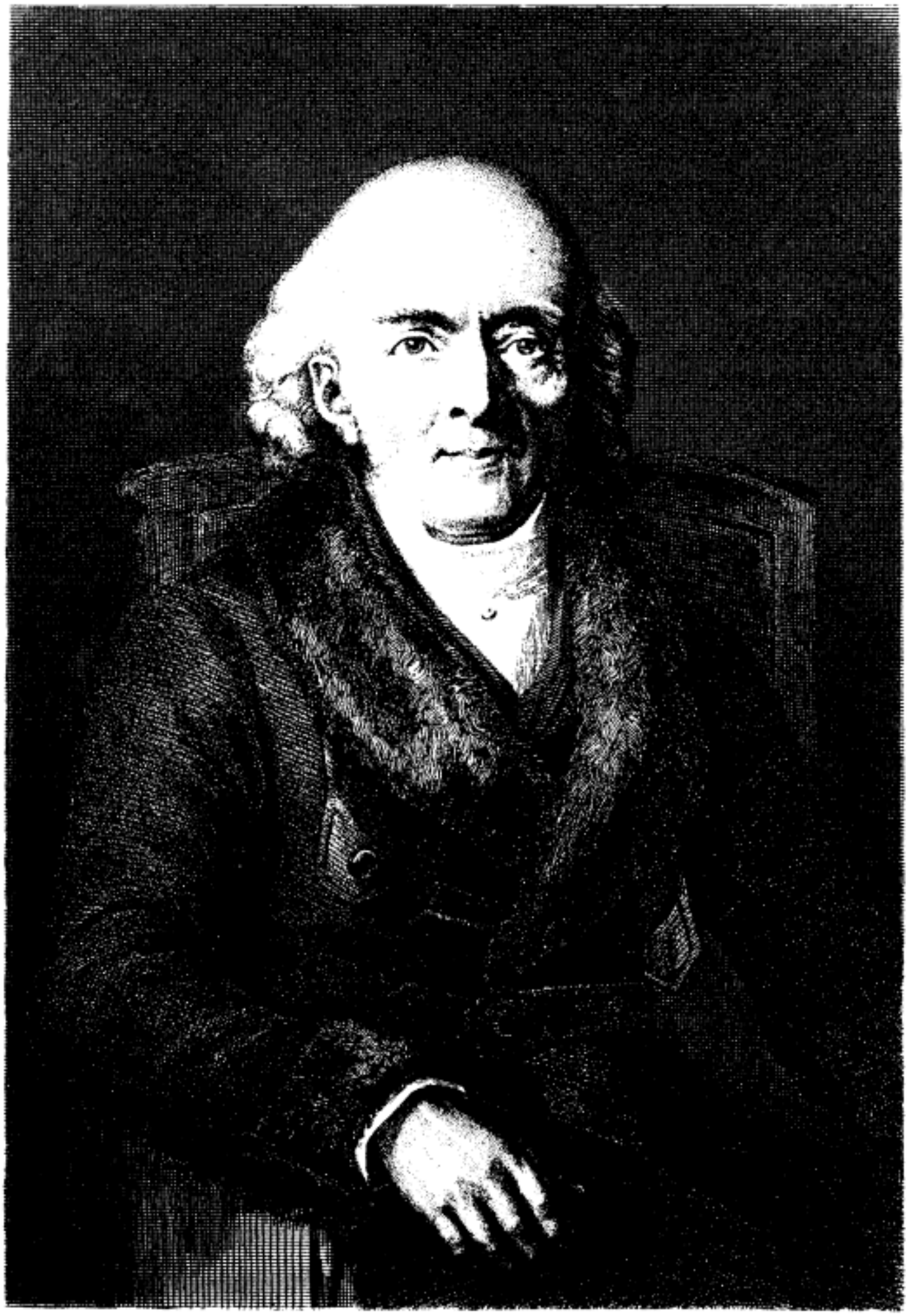
Cette Collection comprend les ouvrages suivants :

PREMIÈRE SÉRIE : — 1° Traité de la maladie vénérienne ; 2° Esprit de la doctrine homœopathique ; 3° La médecine de l'expérience ; 4° L'observateur en médecine ; 5° Esculape dans la balance ; 6° Lettres à un médecin de haut rang sur l'urgence d'une réforme en médecine ; 7° Valeur des systèmes en médecine, considérés surtout eu égard à la pratique qui en découle ; 8° Conseils à un aspirant au doctorat ; 9° L'allopathie, un mot d'avertissement aux malades ; 10° Réflexions sur les trois méthodes accréditées de traiter les maladies ; 11° Les obstacles à la certitude ; 12° Examen des sources de la matière médicale ordinaire ; 13° Des formules en médecine ; 14° Comment se peut-il que de faibles doses de médicaments aussi étendus que ceux dont se sert l'homœopathie aient encore de la force, beaucoup de force? 15° Sur la répétition d'un médicament homœopathique ; 16° Quelques exemples de traitements homœopathiques ; 17° La belladonne, préservatif de la scarlatine ; 18° Des effets du café.

DEUXIÈME SÉRIE. — Du choix du médecin. — Essai sur un nouveau principe pour découvrir la vertu curative des substances médicinales. — Antidotes de quelques substances végétales héroïques. — Des fièvres continues et rémittentes. — Les maladies périodiques à types hebdomadaires. — De la préparation et de la dispensation des médicaments par les médecins homœopathes. — Essai historique et médical sur l'ellébore et l'elléborisme. — Un cas de folie. — Traitement du choléra. — Une chambre d'enfants. — De la satisfaction de nos besoins matériels. — Lettres et discours. — Études cliniques, par le docteur *Hartung*, recueil de 66 observations, fruit de vingt-cinq ans d'une grande pratique.

CORBEIL, typographie de CRÉTÉ.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN



Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

EXPOSITION

DE LA DOCTRINE MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

OU

ORGANON DE L'ART DE GUÉRIR,

PAR S. HAHNEMANN.

TRADUIT DE L'ALLEMAND SUR LA DERNIÈRE ÉDITION,

PAR LE DOCTEUR A. J. L. JOURDAN

QUATRIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE

DE COMMENTAIRES

ET PRÉCÉDÉE D'UNE

NOTICE SUR LA VIE, LES TRAVAUX ET LA DOCTRINE DE L'AUTEUR,

PAR M. LÉON SIMON PÈRE

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris et de l'Université de Cleveland (Ohio), membre titulaire de la Société Gallicane-Homœopathique de Paris; Correspondant de la Société des Sciences et des Lettres de Blois, de la Société homœopathique Britannique de Londres, de la Société Hahnemannienne de Madrid; de l'Académie homœopathique de Palerme et de celle du Brésil.

A PARIS

CHEZ J. B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

RUE HAUTEFEUILLE, 19.

LONDRES,
H. BAILLIÈRE, 219, REGENT STREET.

NEW-YORK,
H. BAILLIÈRE, 290, BROADWAY.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

1856

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

AVERTISSEMENT

DE CETTE QUATRIÈME ÉDITION.

L'intérêt chaque jour croissant qu'inspire l'homœopathie, rend de plus en plus multipliées les demandes de l'*Organon de l'art de guérir*, livre classique, le seul qui contienne une exposition complète de la nouvelle doctrine. La quatrième édition, que nous publions, aujourd'hui, a reçu de notables augmentations :

1° Des Commentaires embrassant les points principaux de la doctrine de Hahnemann et dans lesquels M. le docteur Léon Simon père a cherché à développer et à expliquer les questions les plus vitales de la doctrine, celles qui paraissaient les plus susceptibles d'interprétation. Ces Commentaires ont pris une telle étendue que l'ouvrage est aujourd'hui doublé.

206341

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

2° Parmi les notes mises par Hahnemann à la suite d'un grand nombre des paragraphes de l'*Organon*, il en est plusieurs qui se lient tellement au texte dont elles sont le développement, que M. le docteur Léon Simon a cru pouvoir les mettre à la suite du paragraphe auquel elles se rapportaient, dans le texte lui-même.

3° Une *notice sur la vie, les écrits et la doctrine de Hahnemann*, que nous devons également à M. le docteur Léon Simon, notice dans laquelle on trouvera une juste appréciation des droits du fondateur de la doctrine médicale homœopathique à la reconnaissance des hommes.

4° Enfin nous avons illustré cette quatrième édition d'un beau portrait gravé sur acier, et qui retrace avec une grande fidélité les traits du vénérable Hahnemann.

Paris, 25 décembre 1855.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

NOTICE

HISTORIQUE ET MÉDICALE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE SAMUEL HAHNEMANN.

---

§ I. — Vie et travaux de Hahnemann.

Le nom de Samuel Hahnemann se lie à la réforme la plus radicale et la plus complète qu'ait encore subie la médecine. Sans qu'on puisse dire de lui qu'il ait excellé dans aucune des parties de la science qui ont absorbé d'une façon trop exclusive l'activité des médecins depuis près de deux cents ans, il faut reconnaître qu'il a tout abordé, tout jugé et donné à chacun des éléments dont se composent la science et l'art sa place légitime.

La postérité a commencé depuis douze ans pour Hahnemann, et sa place me paraît marquée à côté des hommes de génie et des grands praticiens, qui, à l'exemple d'Hippocrate dans l'antiquité et de Sydenham dans les temps modernes, ont cultivé la médecine pour elle-même et surtout en vue des services qu'elle peut rendre à l'humanité souffrante.

On ne peut dire du fondateur de l'homœopathie qu'il fut un grand physiologiste, non plus qu'un pathologiste éminent à la façon dont on apprécie de nos jours les qualités et les œuvres des hommes adonnés à l'étude de ces deux sciences.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Si la matière médicale doit être une science de formules, certes Hahnemann ne fut pas non plus un pharmacologiste d'une grande portée. Si la supériorité du thérapeutiste se mesure à la quantité des moyens simultanément employés, si la thérapeutique gît tout entière dans l'art de tracer savamment ce qu'on nomme les indications, sauf à manquer de moyens pour les remplir, on ne peut voir en lui qu'un médecin assez vulgaire, un praticien fort médiocre.

Tel est, en effet, le jugement porté sur Hahnemann par nos contemporains. Grâces à Dieu, ce jugement n'est pas sans appel ; et le temps approche, nous l'espérons, où il sera soumis à une révision solennelle.

Alors on verra dans Hahnemann le penseur hardi, mais toujours judicieux, ayant une foi assez vive en l'art de guérir pour croire que la médecine est une science susceptible de vivre de son propre fonds et se constituer elle-même sans emprunter sa méthode et ses principes à d'autres sciences qu'à la logique générale, à l'observation et à l'expérience.

On dira qu'il fut un réformateur assez conséquent pour s'affranchir de la servitude trop longtemps acceptée des sciences physiques, chimiques ou métaphysiques ; logicien trop rigoureux pour enfanter un système après les avoir condamnés tous.

On dira de lui encore, que s'il n'a doté la science ni d'une théorie physiologique, ni d'un système pathologique, il a montré aux savants qui cultivent ces deux connaissances les sources auxquelles ils doivent puiser, et signalé les écueils sur lesquels ils sont venus trop souvent échouer.

Comme pharmacologiste et comme thérapeutiste, on reconnaîtra en lui le génie créateur qui sut ouvrir à la matière médicale une voie nouvelle, jusqu'à lui inexplorée ; le praticien heureux qui sut faire plus qu'aucun contemporain pour

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le soulagement des souffrances humaines ; l'homme habile qui dota l'art de guérir du seul principe thérapeutique que justifient l'observation et l'expérience.

On dira enfin, de Hahnemann, que sa méthode et ses travaux auront puissamment contribué à ramener les médecins à l'étude de leur art et à leur montrer que, sans méconnaître l'importance relative de la physiologie et de la pathologie, ces connaissances doivent être cultivées en vue de la thérapeutique, fin dernière de la médecine.

Ce n'est pas ainsi qu'on en juge de notre temps, où, selon le caprice ou la fantaisie de chacun, on rapporte la médecine tout entière à la physiologie, à la pathologie, quelques-uns même à la chimie, jugeant que de la connaissance des maladies et des altérations qu'elles produisent, on peut légitimement induire les indications qu'elles présentent et le choix des agents propres à remplir ces dernières.

Hahnemann fut un médecin complet, en ce sens qu'il comprit l'unité vers laquelle doivent converger les études médicales, qu'il ne substitua pas le moyen au but, ni le but au moyen ; en ce sens aussi qu'il enrichit la médecine d'une méthode et de principes ignorés jusqu'à lui.

En attendant que luise le jour où toute justice sera rendue à sa mémoire, disons ce que fut Hahnemann et donnons une idée de ses travaux.

Hahnemann (Samuel-Chrétien-Frédéric), docteur en médecine, conseiller aulique du duché d'Anhalt-Koëthen, membre de plusieurs académies et sociétés savantes, fondateur de la doctrine médicale à laquelle il a donné le nom d'*Homœopathie*, est né le 10 avril 1755 à Meissen, petite ville de Saxe située au confluent de l'Elbe et de la Meissa, ville qui s'enorgueillit d'avoir donné le jour à l'historien Schlegel et au poëte du même nom. Son père, Chrétien-Godefroy Hahne-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mann, peintre sur porcelaine, était employé dans la fabrique de Meissen. Il est auteur d'un petit traité sur la peinture à l'aquarelle. Les premières années de Samuel Hahnemann se passèrent au sein de la famille, où il reçut sa première éducation et les plus précieux exemples. Dès sa plus tendre enfance, il se fit remarquer par un caractère grave et studieux, un esprit judicieux et observateur, par l'égalité et la douceur de son caractère. A l'âge de douze ans, il entra dans l'école provinciale. Le docteur Muller, directeur de cette école, homme d'une haute probité et d'un zèle remarquable, se prit d'une vive affection pour le jeune Samuel. Il distingua en lui une intelligence si vive et si prompte, une ardeur du travail tellement prononcée, que par une exception aussi flatteuse qu'elle était inusitée, il lui accorda toute liberté dans le choix de ses lectures, et lui abandonna le soin de désigner les classes qu'il voulait suivre. Souvent, il le chargea de la fonction de répétiteur auprès des élèves de son âge. Cette atmosphère de liberté dans laquelle le docteur Muller permettait aux forces naissantes de Hahnemann de se déployer à l'aise, convenait bien à celui qui devait s'ouvrir des voies nouvelles et s'affranchir si complétement du joug de la tradition.

Les premières études de Hahnemann terminées, son père, obligé de mesurer l'étendue de ses sacrifices à l'étendue de ses ressources, voulut lui faire embrasser une profession industrielle. Le docteur Muller l'en dissuada aisément en se chargeant de faire achever gratuitement les études du jeune Samuel.

Ayant parcouru le cercle des études académiques, le moment était venu de choisir une profession. Hahnemann se décida pour la médecine ; et, en l'année 1775, il se rendit à Leipsick, emportant pour toute ressource vingt ducats que son père lui remit en partant. C'était peu pour qui les rece-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vait ! c'était tout ce que pouvait offrir la tendre affection de celui qui les donnait !

Quelle triste position pour un jeune homme de vingt ans ! que de privations l'attendaient, que de soucis et de préoccupations allaient assaillir son esprit, éprouver son courage ! Hahnemann accepta sans hésiter une position si difficile et si nouvelle. Il se décida à traduire en allemand des ouvrages anglais et français, et il attendit de ce travail ingrat les ressources nécessaires à ses besoins et à ses études. Un seul point l'embarrassa. Comment pourra-t-il suffire au double travail des traductions et à celui des études médicales ? Il imagine de dérober au sommeil une nuit sur deux. « Ceux qui, en voyant « fumer presque incessamment le vieux docteur, n'ont pu « s'empêcher d'observer malicieusement qu'il proscrit l'u- « sage du tabac, devront se rappeler, dit l'un de ses biogra- « phes (1), que le pauvre étudiant qui attendait du travail de « la nuit son pain du lendemain, fut obligé de chercher « dans l'habitude de la pipe un moyen de vaincre le sommeil « pendant ses laborieuses veillées. »

En 1777, Hahnemann partit pour Vienne où il savait rencontrer de plus grands moyens d'instruction. Mais un séjour de neuf mois dans cette capitale avait épuisé ses ressources. Alors, il quitta Vienne pour Léopoldstadt où, grâce à l'amitié et à la protection de l'archiâtre J. Quarin, il fut autorisé à soigner les malades de l'hôpital des Moines, et même à exercer la médecine dans la ville : faveur singulière, qu'expliquent l'estime et la confiance qu'il avait inspirées à ce docte et tout-puissant professeur. Cependant, il ne fit qu'un court séjour à Léopoldstadt. Le gouverneur de Transylvanie l'appela bientôt à Hermannstadt en lui offrant à la fois une

(1) V. Notice biographique sur Samuel Hahnemann, par le docteur Perry.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

place de bibliothécaire et celle de médecin privé. Hahnemann trouva, dans l'exercice de ces deux fonctions, l'occasion d'étendre beaucoup le cercle de ses connaissances et de se créer une clientèle étendue. Mais il sentit que la médecine exercée en vertu d'une simple autorisation, quelque flatteuse que fût pour lui cette dernière, n'était pas une position à la hauteur de son caractère et de son talent. Aussi, en 1779, il quitta Hermannstadt et se rendit à Erlangen, où, le 10 août, il soutint publiquement sa thèse inaugurale sous le titre de *Conspectus affectuum spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus.*

Aussitôt, commença pour Hahnemann une série de migrations auxquelles des motifs très-divers semblèrent le contraindre. Il habita Hettstadt, Dessau, où il employa ses loisirs à l'étude de la chimie et de la minéralogie, dont jusque-là il ne s'était pas occupé. Il passa ensuite à Gommern près de Magdebourg, y accepta un assez mince emploi de médecin public, et se maria, en 1785, avec Henriette Kuchler, fille d'un pharmacien de la ville. En 1787, il se rendit à Dresde, où il rencontra de nombreux amis, de puissants moyens d'instruction et une grande clientèle. Le conseiller aulique Adelung, Dasdorfs et Wagner, premier médecin de la ville, se lièrent avec lui d'une étroite amitié. De Wagner l'estima assez pour lui confier, avec l'assentiment du magistrat, les fonctions de médecin en chef des hôpitaux, pendant une longue maladie dont il fut affecté.

Des témoignages si nombreux d'estime et d'affection de la part d'hommes si haut placés s'expliquent sans doute par les qualités qui distinguaient Hahnemann; mais aussi par les travaux dont il était l'auteur et qui déjà commençaient sa renommée.

Dès 1786, il avait publié à Leipsick un opuscule *sur l'empoisonnement par l'arsenic, les moyens d'y porter remède et ceux de*

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le constater légalement. En 1787, parut un *Traité sur les préjugés contre le chauffage par le charbon de terre, et les moyens tant d'améliorer ce combustible que de le faire servir au chauffage des fours ;* en 1789, il adressa aux chirurgiens une *Instruction sur les maladies vénériennes avec l'indication d'une nouvelle préparation mercurielle* (1). Dans le même temps, il insérait dans les Annales de Crell, plusieurs travaux d'une importance et d'une actualité incontestées. Ainsi, il indiquait les moyens de vaincre les *difficultés que présente la préparation de l'alcali minéral par la potasse et le sel marin ;* il recherchait *l'influence que certains gaz exercent sur la fermentation du vin ;* il publiait des recherches chimiques *sur la bile et les calculs biliaires*, faisait connaître *un moyen très-puissant d'arrêter la putréfaction* (1789), publiait une *lettre sur le spath pesant*, annonçait la découverte d'*un nouveau principe constituant de la plombagine* (1789), quelques réflexions *sur le principe astringent des végétaux* (1789), donnait, dans le Magasin de Baldinger, le *mode exact de préparer le mercure soluble* (1789), s'occupait de *l'insolubilité de quelques métaux et de leurs oxydes dans l'ammoniaque caustique ;* enfin il enrichissait la Bibliothèque de Blumenbach de réflexions judicieuses sur les *moyens de prévenir la salivation et les effets désastreux du mercure*, et il insérait dans les Annales de Crell une *note sur la préparation du sel de Glauber* (1792).

Tant de travaux divers, se rattachant tous de la façon la plus directe au maintien de la santé publique, devaient fixer les regards sur Hahnemann, et les fixèrent en effet. Il n'y a donc pas à s'étonner si sa réputation s'étendait déjà au loin ; et si, dès 1791, la Société économique de Leipsick et l'Académie des sciences de Mayence l'appelèrent dans leur sein.

(1) Trad. en français et publiée dans *Études de médecine homœopathique*. Paris, 1855, t. I, p. 1 à 256.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Après quatre années passées à Dresde, Hahnemann revint à Leipsick, théâtre de ses premières études et de ses veilles les plus pénibles. Mais il y revint précédé de la bonne renommée que lui avaient value ses travaux, ses succès et les amitiés puissantes dont j'ai parlé.

Alors, Hahnemann était arrivé à cette époque de la vie où tout médecin a donné à la société les garanties de savoir, d'expérience et de moralité qu'elle a droit d'exiger. Les différents services publics qui lui avaient été confiés, les succès d'une pratique étendue, les connaissances aussi profondes que variées qu'il avait acquises dans les positions différentes où il s'était trouvé, tout devait lui faire présager un heureux avenir. Il renonça à tous ces avantages ! Par un acte de volonté dont sa vie offre de nombreux exemples, il brisa son avenir en renonçant à la pratique de la médecine, revint à son ancienne pauvreté et à ce métier de traducteur, désormais son unique espoir et l'unique soutien de sa famille.

Où Hahnemann avait-il puisé les motifs d'une détermination si étrange et si peu raisonnable en apparence ? La médecine n'avait plus sa foi ! Pour lui, l'art de guérir était chose vaine et stérile dans ses promesses et ses résultats. Sa conscience se révolta à l'idée de rester attaché à une profession qui promettait toujours un bien qu'elle ne donnait jamais. Par devoir et par dégoût, il l'abandonna donc. La Providence le récompensa avec usure d'avoir obéi au cri de sa conscience ; mais elle le soumit à de dures épreuves. Ainsi fait-elle avec ceux qu'elle conduit à de hautes destinées.

A dater de ce moment, tout le temps de Hahnemann fut partagé entre les occupations de traducteur et les études de chimie auxquelles son goût et ses succès l'attachaient chaque jour davantage. Si ses travaux et ses découvertes, sous ce dernier rapport, lui avaient valu une réputation européenne,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la fortune ne suivait pas un chemin aussi rapide que la renommée. Pour un homme chargé d'une nombreuse famille (Hahnemann eut de Henriette Kuchler onze enfants, dont huit sont encore vivants), les soucis matériels entraînent avec eux de pénibles préoccupations. Gagner son pain à la sueur de son front, vivre aujourd'hui incertain des ressources du lendemain, s'imposer des privations et les imposer aux êtres qui nous sont le plus chers, est une bien dure épreuve pour une âme élevée. Cependant, cette douleur a ses allégements, lorsque ceux qui partagent notre destinée sentent notre peine ou la devinent, et par leur douceur et leur résignation, nous aident à en porter le fardeau. Hahnemann n'eut pas cette consolation. Henriette Kuchler ne comprit pas ses scrupules; longtemps elle le tourmenta de ses plaintes, le poursuivit de ses reproches et lui créa des obstacles de tout genre. A tous ces tourments d'intérieur, il opposa sans cesse une patience à toute épreuve, et chercha dans le travail et dans l'étude les seules consolations qu'alors il pouvait ambitionner. Ses travaux ne furent pas sans résultat. Il publia, en 1792, à Francfort, le premier cahier d'un ouvrage ayant pour titre l'*Ami de la santé*, et l'année suivante, la première partie d'un *Dictionnaire de pharmacie*. Au même temps, il indiqua la véritable *préparation du jaune de Cassel*, si souvent employé dans les arts, et dont jusqu'à lui la composition était restée un secret (1).

Cependant, de graves maladies attaquèrent ses enfants. Alors, ses doutes, ses scrupules furent à leur comble. Le père tremblait pour la vie des siens, le médecin n'avait aucune confiance dans les ressources de l'art. Quelle cruelle incertitude ! Serait-il donc possible, se disait Hahnemann, que la Providence eût abandonné l'homme, sa créature, sans secours

(1) Vers la même époque, Hahnemann a fait d'autres publications d'un moindre intérêt.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

certains contre la multitude d'infirmités qui l'assiégent incessamment? Il se posa cette question dans un moment bien solennel, dans le moment où la tendresse du père veille avec anxiété et prie avec ferveur ; où toute prière est écoutée, où toute demande est répondue ; et alors il s'écria : « Non, il y a « un Dieu qui est la bonté, la sagesse même, il doit y avoir « aussi un moyen créé par lui de guérir les maladies avec « certitude (1). » Cet élan de son âme lui fut comme une révélation. Il se mit à la recherche, convaincu qu'il trouverait ; et telle est l'origine de l'homœopathie.

L'idée qu'il devait exister un moyen de *guérir les maladies avec certitude* n'abandonna plus Hahnemann ; et désormais, tout ce qui lui restera d'existence sera consacré à la solution de ce vaste et utile problème. « Pourquoi, se disait-il, ce moyen « n'a-t-il pas été trouvé depuis vingt siècles qu'il existe des hom- « mes qui se disent médecins ? C'est parce qu'il était trop près « de nous et trop facile, parce qu'il ne fallait, pour y arriver, « ni brillants sophismes, ni séduisantes hypothèses. Bien !... « je chercherai tout près de moi où il doit être, ce moyen « auquel personne n'a songé, parce qu'il était trop simple... « Voici, ajoute-t-il, de quelle manière je m'engageai dans « cette voie nouvelle... Tu dois, pensai-je, observer la ma- « nière dont les médicaments agissent sur le corps de l'homme « lorsqu'il se trouve dans l'assiette tranquille de la santé. Les « changements qu'ils déterminent alors n'ont pas lieu en vain, « et doivent certainement signifier quelque chose ; car, sans « cela, pourquoi s'opéreraient-ils ? Peut-être est-ce là la seule « langue dans laquelle ils puissent exprimer à l'observateur « le but de leur existence (2). »

(1) *Études de médecine homœopathique*, t. I (*Lettre sur l'urgence d'une réforme en médecine,* p. 403).

(2) *Études de médecine homœopathique*, t. I (*Lettre sur l'urgence d'une réforme en médecine*, p. 404, 405).

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Cette pensée à la fois simple et profonde germait dans la tête de Hahnemann, lorsqu'un jour, traduisant la *Matière médicale* de Cullen, et étant arrivé à l'endroit du quinquina, il fut frappé des hypothèses multipliées et contradictoires par lesquelles on avait tenté d'expliquer son action. Ce tableau aussi fastidieux qu'incohérent d'explications qui n'expliquaient rien, devait éveiller son attention. Il résolut de chercher par lui-même et sur lui-même les propriétés d'un agent aussi précieux pour la guérison d'un grand nombre de maladies. A cet effet, il prit, pendant plusieurs jours, de fortes doses de quinquina, et bientôt il ressentit les symptômes d'un état fébrile intermittent, analogue à celui que le quinquina guérit. La même expérience répétée à plusieurs reprises sur lui et sur quelques personnes dévouées, ne lui permit plus de douter que, si le quinquina guérit certaines fièvres intermittentes, c'est qu'il peut développer sur l'homme sain des troubles artificiels entièrement semblables à ceux dont il triomphe. Mais était-ce là un fait isolé dont les conclusions ne s'étendaient pas au delà du fait lui-même, ou bien en serait-il des autres médicaments comme du quinquina? Arrivé à ce point, aucun homme ne resterait sous le poids de l'incertitude. Aussi Hahnemann expérimenta-t-il successivement le *mercure*, la *belladone*, la *digitale*, la *coque du Levant*, et partout il obtint une seule et même réponse. Plus de doute! une loi thérapeutique est trouvée; et par elle, la science est assise sur une base certaine, l'art possède un guide assuré. Désormais, le rapport naturel et véritable qui lie l'un à l'autre et d'une manière indissoluble, le médicament à la maladie, et la maladie au médicament, est découvert! La médecine venait donc de subir une entière révolution. Quel en serait le sort, quelles destinées lui étaient réservées, quelles phases devait-elle parcourir? Hélas! l'auteur de cette découverte devait se résigner à mille

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

persécutions, toutes plus pénibles les unes que les autres. Peines d'intérieur, dont j'ai déjà dit un mot, rupture complète des liens de confraternité dont plusieurs lui étaient chers ; basses calomnies, se rapportant à son caractère et venant le frapper dans sa délicatesse et dans sa conscience, lui qui avait donné une preuve si éclatante et si rarement imitée de conscience et de délicatesse ; tout se réunit pour le faire douter de lui-même et de sa découverte, s'il était jamais possible qu'un inventeur en vînt à méconnaître la vérité qui s'est fait jour dans son esprit. Les pharmaciens eux-mêmes ne craignirent pas d'invoquer contre lui le bénéfice des lois protectrices de leur profession.

Hahnemann s'était fait une loi de n'administrer que les médicaments préparés par lui-même. La législation allemande, semblable en cela à la législation française (1), interdit aux médecins la dispensation, même gratuite, des médicaments. Hahnemann résista aux prescriptions de la loi, et les pharmaciens, instruments actifs des petites et misérables jalousies des médecins, le poursuivirent, la loi à la main, de Georgenthal, où il appliqua l'homœopathie pour la première fois, à Brunswick, de Brunswick à Keingslutter, à Hambourg, à Eclembourg et à Torgau, jusqu'en 1811, époque où, pour la troisième fois, il reparut à Leipsick, y professa et y pratiqua publiquement l'homœopathie, jusqu'en 1820.

Pour ceux qui savent juger de la valeur d'une découverte par la conduite de celui qui la proclame, l'homœopathie est certainement une grande pensée digne de toute leur attention. Pour supporter avec calme, patience, noblesse et résignation les mille tracasseries que l'envie suscite à un homme de cœur et de talent, il faut à cet homme plus que des motifs ordi-

(1) V. A. Trébuchet, *Jurisprudence de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en France*. Paris, 1834, in-8, p. 344.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

naires. Une demi-conviction aurait fléchi dans un moment ou dans un autre ; tandis que le propre de la foi, quand elle est ardente et sincère, est de ne se démentir jamais. Socrate avait foi dans sa doctrine ; il lui resta fidèle, il la confirma jusqu'à la mort. Dans un ordre moins général, et par conséquent moins élevé, Guillaume Harvey eut foi dans ses découvertes, et il sut braver les persécutions de ses adversaires, voire même les dénonciations qu'ils adressèrent à Charles Ier, son protecteur et son unique appui. Hahnemann ne fut pas au-dessous de ces exemples. Avait-il raison ?

Braver la loi d'un pays est toujours chose grave de sa nature, surtout lorsque cette loi a pour elle la sanction du temps, de l'opinion, et, il faut le dire, lorsqu'elle repose sur des motifs respectables, au moins en apparence. Les occupations du médecin sont si multipliées, tellement étrangères à tout travail de manipulation, qu'il lui est difficile de consacrer à la préparation des médicaments un temps suffisant pour acquérir l'habileté nécessaire à leur bonne confection. Dans ces limites relatives, la loi est sage. Mais lorsqu'elle est conçue en termes absolus, qu'elle oblige dans tous les cas et dans toutes les conditions, la loi est despotique. Comment Hahnemann, qui avait découvert une loi thérapeutique nouvelle à laquelle se rattachaient des moyens d'application nouveaux, se serait-il confié à d'autres qu'à lui-même du soin de remplir ses prescriptions ? Le mauvais vouloir qu'il rencontrait à chacun de ses pas, les persécutions auxquelles il était en butte ne l'autorisaient-ils pas à se défier de tout secours étranger ? Quel pharmacien aurait pu, voulu ou su exécuter avec intelligence et fidélité des préparations en si complète désharmonie avec ce qu'il avait appris et ce qu'il était dans l'habitude de faire ? Si on ajoute à toutes ces raisons, que Hahnemann avait découvert des propriétés curatives dans un certain nombre d'agents

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

considérés jusqu'à lui comme inertes ; qu'on le poursuivait sans fin et sans relâche des imputations les plus grossières, qui pourrait le blâmer de sa fermeté et de sa résistance aux prescriptions d'une loi qui ne pouvait atteindre sa doctrine ? Jusqu'à lui, les médecins n'avaient pas encore imaginé que le *lycopode*, le *sel marin*, l'*or métallique* et quelques autres, pussent être d'aucune utilité dans le traitement des maladies. Il se fait de nos jours des découvertes thérapeutiques signalées depuis plus de quarante ans par le génie de Hahnemann. J'en citerai un seul exemple. L'ancienne médecine crut, il y a quelques années, avoir trouvé dans le *sel marin* un moyen très-puissant contre l'affection tuberculeuse des poumons ; elle le dit avec assurance et pendant environ deux ans, tous les phthisiques furent soumis à cet agent aussitôt oublié que préconisé. Dès 1828, dans la première édition de son *Traité des maladies chroniques*, Hahnemann avait dit dans quelles espèces et dans quelles périodes de cette cruelle affection le sel marin peut être utile. Que de découvertes en ce genre ne nous sont pas réservées ! Combien de fois n'arrivera-t-il pas, qu'entraînés par la force des choses, les médecins de l'ancienne école donneront pour nouveaux des faits que l'école homœopathique reproduit tous les jours ? Par toutes ces raisons, la résistance de Hahnemann fut sage. Supposons, pour un moment, qu'avec moins de lumières et une volonté moins ferme, il eût réclamé les secours de la pharmacie. Soit mauvais vouloir, soit ignorance du pharmacien, il aurait eu de mauvaises préparations. Dès lors, marchant d'insuccès en insuccès, sa confiance en lui-même se serait ébranlée ; il en serait venu à douter de sa doctrine ; au doute aurait succédé la négation. Une grande vérité était perdue ! Hahnemann sut et comprit ces choses, et ne mit jamais en balance le texte brutal de la loi avec le salut du malade ou l'avenir de sa doctrine. Que son nom soit honoré !

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ce fut à Georgenthal, comme je l'ai dit, dans un hospice d'aliénés fondé par le duc Ernest de Gotha, qu'il obtint les premiers succès qui occupèrent l'attention publique. Il y guérit un homme de lettres, Klockenbring, auquel une épigramme de Kotzebue avait, dit-on, fait perdre la raison. Les blessures d'amour-propre sont toujours dangereuses; chacun le sait. Il est rare, cependant, qu'elles aient d'aussi funestes conséquences. Depuis longtemps Hahnemann avait appris à ne pas confondre la *cause* avec l'*accident* qui met souvent en jeu une cause virtuelle inhérente à la constitution; doctrine qu'en 1828, il développa avec le soin qu'elle méritait, dans sa *Doctrine des maladies chroniques*. Sans doute, il dirigea son traitement d'après cette vue; et c'est pourquoi il réussit.

Au milieu des migrations que lui imposaient les persécutions de ses confrères ligués avec les pharmaciens allemands, Hahnemann ne discontinua pas d'un instant ses recherches sur les propriétés curatives des médicaments. Dès 1805, il rassembla dans deux petits volumes toutes ses découvertes en matière médicale, et les publia sous le titre de *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis* (1). Ce fut à la même époque qu'il donna deux opuscules de haute et judicieuse critique, l'un sur *les effets du café*, et l'autre intitulé *la médecine de l'expérience*, critique à laquelle il serait encore aujourd'hui difficile de répondre avec succès (2).

Dans ses *Fragments sur les propriétés positives des médicaments*, Hahnemann donne la symptomatologie de vingt-six substances, dont les différents tableaux sont reproduits avec

(1) V. l'édition donnée par le docteur Quin à Londres, 1834.

(2) *Études de médecine homœopathique*, première série, Paris, 1855 (*Des effets du café*, p. 606; et *la Médecine de l'expérience*, p. 285).

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de nombreuses additions dans la *Matière médicale pure*. Aussi, ce premier des ouvrages dogmatiques de Hahnemann n'a-t-il plus qu'une valeur historique. Sous ce rapport, son importance est grande ; car c'est là que, pour la première fois, il définit, avec une précision que personne n'avait encore atteinte, ce qu'il faut entendre par le mot médicament, et qu'il pose la matière médicale sur une base inébranlable.

« Quæ corpus merè nutriunt *alimenta*, dit-il, quæ verò « sanum hominis statum (vel pravâ quantitate ingestâ) in « ægrotum, — ideòque et ægrotum in sanum mutare valent, « *medicamenta*, appellantur.

« Instrumentorum artis suæ habere notitiam quam maximè « perfectam, primum artificis est officium, medici verò esse, « nemo, proh dolor ! putat. Quid enim medicamina *per se* « efficiant, id est, quid in sano corpore mutent, perscrutari, « ut indè pateat quibus in universum morbis conveniant, « nemo hucdùm medicorum, quantùm scio, curavit. »

De 1805 à 1810, époque où il publia à Dresde la première édition de l'*Organon de l'art de guérir*, sous le titre d'*Organon de la médecine rationnelle*, sa vie fut silencieuse. Il s'occupait alors de rassembler en un corps de doctrine les différents principes qu'il avait découverts, et d'en faire une exposition méthodique.

Il reparut donc à Leipsick en 1811, non plus en simple traducteur, encore moins en homme dont toutes les illusions sont tombées une à une ; mais avec l'assurance d'un réformateur qui frappe audacieusement le vieil édifice de la science, et apporte cette bonne nouvelle, qu'enfin il a touché la terre promise. Il revint à Leipsick, fatigué des ennuis et des dégoûts inséparables de toute existence fortement agitée, mais résolu à poursuivre sans relâche l'œuvre qu'il avait entreprise. Une année ne s'était pas écoulée depuis l'apparition

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de l'*Organon*, que déjà il commençait la plus difficile et la plus importante de toutes ses publications. Dès 1811, il donna le premier volume de la *Matière médicale pure*, dont le sixième et dernier ne parut qu'en 1821.

Des travaux si remarquables n'avaient point désarmé les petites passions déchaînées contre lui ; mais elles n'avaient ni lassé sa patience, ni amolli son courage. Fatigué, cependant, de la violence des persécutions qu'on lui suscitait, il finit par accepter, en 1820, l'asile que le duc Ferdinand lui offrit à Anhalt-Koëthen. La haute et puissante protection du duc lui assurait au moins la liberté du travail et de l'exercice de son art. Elle fut impuissante à le garantir de toute insulte. Il eut à lutter non plus contre les intrigues des médecins, contre les invocations à la loi faites par les pharmaciens ; il eut à se défendre contre l'animadversion de la populace.

Il lui était impossible de franchir le seuil de sa demeure sans être exposé, lui ou les siens, aux railleries les plus insultantes, aux injures les plus grossières. On en vint même jusqu'à assaillir sa demeure et en briser les vitres à coups de pierres. L'autorité fut obligée d'intervenir. De tels procédés lui inspirèrent un tel dégoût, qu'il résolut de ne plus sortir de sa maison ; et pendant quinze années qu'il habita Koëthen, c'est à peine s'il s'est montré quelquefois hors de chez lui.

Les commencements de l'homœopathie ne furent donc pas heureux pour son fondateur. Mais aucune de ces afflictions n'eut prise sur son âme, aucune ne l'empêcha de marcher dans la voie qu'il s'était ouverte. Un an avant son départ pour Koëthen (1819), parut la deuxième édition de l'*Organon*, et en 1823, il publiait aussi une seconde édition du *Traité de matière médicale pure*.

D'où venait donc cet empressement à lire les ouvrages d'un homme que la critique ne craignait pas de flétrir des

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

épithètes de visionnaire, d'homme à imagination malade, quelquefois même de charlatan ? De toutes les circonstances de la vie de Hahnemann, celle-ci est la plus étrange et la plus inexplicable. Dans le court intervalle de vingt-quatre ans (de 1810 à 1834), l'*Organon* a eu cinq éditions allemandes : il a été traduit dans toutes les langues européennes ; et notre France médicale, si dédaigneuse de tout ce qui touche à l'homœopathie, a déjà épuisé trois éditions du même ouvrage. Elle épuisera la quatrième. La *Matière médicale pure* et le *Traité des maladies chroniques* ont eu deux éditions dans un moindre intervalle de temps (1). D'où vient, je le répète, cet empressement à étudier les œuvres d'un homme si hautement dédaigné ?

Si encore la critique s'était acharnée après lui, avait pris ses livres et les avait soumis au contrôle d'un examen consciencieux et sévère, on concevrait le succès de ses livres et le peu de fortune de ses idées. Mais en Allemagne, comme en France, de même que dans tous les autres pays, rien de semblable n'a eu lieu. Si Hahnemann avait voulu descendre dans l'arène, prendre ses adversaires corps à corps et les forcer à s'expliquer sur leur attitude dédaigneuse, quel beau jeu il avait ! S'il les avait sommés de s'expliquer sur la loi thérapeutique, par lui proclamée, sur la valeur de l'expérimentation pure, sur sa manière d'envisager la nature des maladies chroniques et sur le traitement à leur opposer, qui donc se serait constitué le champion du principe de Galien ? qui aurait osé soutenir que la matière médicale était en sûreté, assise qu'elle se trouvait, jusqu'à lui, sur le principe *ab usu in*

(1) *La Doctrine et le traitement des maladies chroniques* a eu deux éditions françaises. En ce moment, le docteur Jahr prépare la deuxième édition du *Traité de matière médicale pure,* ouvrage qui recevra de nombreuses additions.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

morbis ? quel médecin expérimenté aurait défendu avec la moindre apparence de succès, l'origine organique des maladies chroniques, ou se serait établi le défenseur des hypothèses solidistes, humoristes ou vitalistes du passé ?

Hahnemann dédaigna les injures qui lui étaient personnelles ; il ne voulut ni lire ni réfuter les libelles et les journaux où il était si outrageusement diffamé. Il passa sa vie à attendre un juge sévère, intelligent et consciencieux de ses œuvres. Il mourut sans l'avoir rencontré.

C'est qu'en effet, la seule manière de réfuter un homme comme Hahnemann était de produire une doctrine supérieure à la sienne. Cette doctrine ne s'est pas encore montrée. Lorsque Galien, introduit en Europe à la suite des Arabes, régnait despotiquement sur l'école, que fit Paracelse ? à la doctrine de Galien il en substitua une qui lui était propre. Le temps a fait justice de Paracelse sans relever Galien du discrédit où son antagoniste le fit tomber. Lorsque le solidisme chercha à s'introduire, l'humorisme vint se poser à ses côtés et lui disputer l'empire ; lorsqu'enfin le brownisme eut envahi l'Europe, son règne fut paisible jusqu'au jour où Broussais renversa la célèbre dichotomie pour y substituer son organicisme éphémère. Cette loi est absolue. N'avons-nous pas vu Aristote se poser en face de Platon, comme, en un autre temps, Descartes régner à côté de Bacon, et Leibnitz menacer Locke ?

Aussi, lorsque les amis de Hahnemann se plaignaient de son indifférence et du peu de soin qu'il prenait de sa réputation : « Ne suis-je pas, leur disait-il, le même homme que « vous avez connu autrefois ? Alors on m'encensait, aujour- « d'hui on m'injurie ; pourquoi serais-je plus sensible à « d'injustes reproches que je ne l'ai été à des louanges mé- « ritées ? »

Il continua donc ses travaux, vivant dans la plus complète

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

indifférence sur les critiques dont il était l'objet, toujours occupé d'ajouter à ses découvertes, d'apporter, dans la pratique, une précision de plus en plus grande ; et de répondre à ce qu'attendait de lui une clientèle tellement nombreuse, qu'elle absorbait la plus grande partie de son activité.

En 1827, Henriette Kuchler mourut. Mais bien avant cette époque, la tranquillité, la gloire et le bien-être avaient succédé aux longs tourments qui avaient troublé la vie de Hahnemann. Les nombreuses guérisons qu'il avait opérées, le respect dont l'entouraient les hommes marquants de tous les pays, qui, ayant eu recours à ses soins, avaient pu l'apprécier, formaient autant d'heureuses compensations aux injustices dont il avait eu à se plaindre.

Le 18 janvier 1835, dans sa soixante-dix-neuvième année, il épousa en secondes noces mademoiselle Mélanie d'Hervilly, Française, venue à Koëthen pour recevoir ses soins. Ce fut alors qu'il se décida à quitter l'Allemagne pour se rendre à Paris, où sa doctrine commençait à être connue et à se répandre.

Lorsque la population de Koëthen connut le projet de départ arrêté par Hahnemann, elle s'en émut au point de menacer de retenir par la force le vieux docteur, qui était pourtant le même homme que, quinze ans auparavant, elle poursuivait de ses injures, le même qu'elle voulait lapider. Pour éviter des scènes de violence, Hahnemann résolut de partir secrètement et de nuit. Que les caprices de l'opinion sont chose bizarre et de peu d'intérêt ! Quel compte devons-nous tenir de ses arrêts, lorsqu'elle-même les brise si facilement ?

Le 25 juin 1835, Hahnemann arriva à Paris. Il y pratiqua l'homœopathie avec un succès incontestable, et les guérisons qu'il obtint ajoutèrent encore à sa renommée. Malgré son grand âge, il conserva jusqu'à ses derniers jours toute l'éner-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

gie de son intelligence, une activité sans égale et une santé robuste qui lui permettait de se livrer chaque jour au travail le plus assidu.

Cependant, sa santé s'affaiblit au milieu de l'hiver de 1843. La vie l'abandonnait; et le 2 juillet de la même année, il s'éteignit, emportant avec lui l'assurance qu'un demi-siècle de travaux et de services rendus à la médecine porterait d'heureux fruits ; sûr d'avoir banni à jamais de la science les vaines théories et les séduisantes hypothèses, et d'avoir élevé un édifice que le temps agrandira et perfectionnera, mais qu'il saura respecter.

§ II. — Doctrine de Hahnemann.

Quels services Hahnemann a-t-il donc rendus à la médecine? Ces services sont-ils réels, ou ne faut-il voir en eux qu'un nouveau système à ajouter aux mille systèmes dont abonde l'histoire de la science, et qui s'éclipsent après avoir brillé pendant quelques instants? C'est ce qui me reste à dire et surtout à faire comprendre, à expliquer plutôt qu'à justifier.

Je dis expliquer l'homœopathie et la faire comprendre ; car il n'entre dans mes vues ni de la juger ni de prédire ses destinées. Pour juger une doctrine, il faut la dominer, lui être supérieur, et pour cela, il faut posséder soi-même une doctrine plus rigoureuse et plus compréhensive que celle qu'on prétend juger. Une semblable doctrine m'est inconnue. Quant aux destinées qui attendent l'homœopathie, il n'appartient qu'au temps de les indiquer. Nous sommes à une époque où chacun a prophétisé le sort le plus brillant aux idées qui lui étaient chères. De toutes ces prophéties, combien en est-il que l'avenir ait respectées? Du reste, ceux qui voudront lire avec attention l'exposition de la doctrine de Hahnemann, méditer

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sur les principes dont elle se compose, et que l'*Organon* résume d'une façon si heureuse et si concise, ceux-là comprendront combien est ferme et solide la base sur laquelle il a édifié.

I. Une première lecture de l'*Organon* leur permettra de saisir l'*esprit* et la *tendance* de la doctrine homœopathique. Ils verront qu'elle offre le double caractère d'une séparation complète, radicale, avec le passé de la science, en ce qui touche à la théorie, c'est la partie critique de sa méthode ; et celui d'un dogmatisme absolu dans l'exposition de ses propres principes. Ils verront, aussi, que l'homœopathie forme un tout tellement homogène, que celui qui accorderait l'un de ses principes serait forcément conduit à accorder les autres. Unité et liaison étroite de tous les principes de la doctrine, peu de respect pour la tradition, tel est donc l'esprit de l'homœopathie. Cependant, il ne faut pas croire que par une sorte de réaction indigne d'un homme doué d'un génie incontestable, Hahnemann ait été injuste envers le passé. Il repousse, il est vrai, l'orgueilleuse prétention qu'eurent ses devanciers de vouloir pénétrer l'essence intime des maladies, ce que l'école a nommé *prima causa morbi ;* il poursuit de ses railleries et d'un dédain bien mérité les nombreuses hypothèses enfantées par l'imagination de nos devanciers ; le solidisme de Frédéric Hoffmann, les archées de Vanhelmont, le spiritualisme de Stahl, l'humorisme de Sylvius de le Boé, la dichotomie brownienne, le spasme de Cullen, l'irritation de Broussais. Toutes ces conceptions aventureuses, ces systèmes artificiels et factices, que la logique repousse et que dément l'expérience ; tous sont reniés par lui comme ayant éloigné de la vérité, et surtout pour le mal qu'ils ont fait à l'espèce humaine. Mais il accepte les faits du passé, il s'en saisit et les utilise au profit de sa doctrine, souvent avec bonheur, toujours avec intelligence et équité.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Hahnemann avait-il donc si grand tort de séparer sa méthode de systèmes vieillis pour la plupart et jugés par ses contemporains avec une sévérité qui allait parfois jusqu'à l'injustice? Pouvait-il jamais égaler, dans sa critique, la véhémence que déployèrent les uns contre les autres des adversaires d'autant moins charitables qu'ils avaient plus à redouter pour eux-mêmes? Bien des reproches lui ont été adressés, à cet égard, et vraiment ils ne sont pas mérités.

Qu'on y pense : Hahnemann était convaincu que toutes les doctrines antérieures à la sienne marchaient contre la fin que toute médecine doit poursuivre et atteindre ; il regardait la théorie officiellement enseignée et pratiquée, comme un édifice sans base ; il le dit et le prouva. Celui qui apportait une réforme radicale de l'art de guérir pouvait-il tenir un autre langage ?

On l'a beaucoup blâmé de la hardiesse de sa parole. Mais, en vérité, fallait-il s'incliner avec tant de respect devant des idoles aussi trompeuses ? Qui, de nos jours, se croirait obligé à une grande condescendance envers la théorie du *chaud* et du *froid*, du *sec* et de l'*humide* ? qui oserait soutenir que toutes nos maladies dérivent soit d'une révolte des archées, soit du plus ou moins de rigidité des solides, soit du plus ou moins d'alcalescence des humeurs ; que toutes doivent être rapportées à la sthénie ou à l'asthénie de l'incitabilité, comme le voulait Brown ? L'homme le moins expérimenté n'a-t-il pas dès longtemps fait justice de ces vues incomplètes de la vie physiologique ? et n'est-ce pas avec le sourire sur les lèvres, que nous accueillons les tentatives d'application faites à la pathologie des découvertes récentes de la chimie ? S'il est encore de rares partisans du principe de l'*irritation*, depuis longtemps, ils ont abandonné les hauteurs où les avait élevés leur maître. Les discussions qu'ils soulèvent ou qu'ils essayent de

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

soutenir ne portent plus sur les principes auxquels ils restent attachés plutôt par habitude que par conviction : ils en sont venus à compter leurs succès et leurs revers, à nombrer les faits. Triste pronostic pour le sort d'une doctrine, que le moment où elle déserte la théorie pour se jeter dans l'empirisme, où elle abandonne la loi pour le fait dont toute la lumière est empruntée aux rayonnements que lui envoie la théorie !

Lorsque parut Hahnemann, toutes les hypothèses imaginables avaient fait leur temps. Toutes avaient eu leurs bons et leurs mauvais jours, toutes étaient jugées, condamnées, et, je puis le dire, toutes aujourd'hui sont abandonnées. Hahnemann surgit au milieu de ces ruines. Il vint ranimer les médecins découragés par tant d'efforts inutiles et leur rappeler sous une autre forme la pensée si profonde d'Hippocrate ; d'Hippocrate toujours vanté, rarement imité, et avec lequel Hahnemann a des points de contact si nombreux et si peu appréciés.

« Tous ceux, disait le père de la médecine antique, qui, de « vive voix ou par écrit, ont essayé de traiter de la médecine « se créant à eux-mêmes, comme base de leurs raisonnements, « l'hypothèse ou du chaud, ou du froid, ou de l'humide, ou « du sec, ou de tout autre agent de leur choix, simplifient les « choses et attribuent, chez les hommes, les maladies et la « mort à un seul ou à deux de ces agents, comme à une cause « première et toujours la même ; mais ils se trompent évi- « demment dans plusieurs des points qu'ils soutiennent ; « d'autant plus blâmables qu'ils se trompent sur un art qui « existe, que le monde emploie dans les choses les plus im- « portantes, et honore particulièrement dans la personne des « artistes et des praticiens excellents (1). »

(1) V. *Traité de l'ancienne médecine* (*Œuvres complètes d'Hippocrate*, traduction de Littré. Paris, 1839, t. I, p. 508 et suiv.).

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Toute la critique de Hahnemann n'a, en effet, d'autre but que d'affirmer l'existence et l'excellence de l'art, et de ruiner dans l'opinion les hommes à systèmes qui, voulant expliquer les maladies et la mort par un ou deux agents, faussent l'observation, compromettent l'expérience, portent atteinte à la dignité de l'art et de l'artiste.

Hahnemann fut, en outre, très-absolu dans ses principes. C'est encore ce qui caractérise sa doctrine. Faut-il l'en blâmer? S'il n'a créé que l'erreur, on peut et on doit déplorer qu'il ait eu assez de force et de puissance pour enchaîner aussi rigoureusement tous les compartiments de son édifice, et les souder si bien les uns aux autres, qu'il soit impossible d'en enlever un fragment sans que le tout s'affaisse aussitôt. S'il a découvert des vérités partielles, quelle que soit leur importance, il est encore à regretter qu'allant au delà du but, il ait forcé les conséquences de ses découvertes : car, c'était compromettre le sort des vérités isolées qui s'étaient présentées à lui. Mais s'il a trouvé la vérité principe, immortelle comme toute vérité qui n'accepte ni conditions, ni contingences, parce qu'elle les domine toutes et les asservit à son empire, Hahnemann a été ce qu'il devait être : dogmatiste dans l'exposition de ses doctrines, absolu dans ses prescriptions, impitoyable pour toute déviation de la ligne qu'il avait tracée, et en cela, il témoignait de sa conviction et de sa loyauté. C'est, en effet, la première impression que recevra de l'étude de l'*Organon* tout lecteur impartial et attentif.

II. Mais s'il veut pénétrer plus avant dans la connaissance de l'homœopathie, le lecteur dont je parle s'enquerra de la doctrine elle-même, et alors il ne tardera pas à s'apercevoir qu'elle repose sur une *conception physiologique*, qu'elle a une *loi thérapeutique*, un *système pathologique* et une *matière médicale*. Si, reprenant ensuite, par la pensée, les différents fac-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

teurs du problème vaste et difficile dont les médecins poursuivent la solution, il s'interroge sur chacun d'eux, bientôt il verra que la doctrine de Hahnemann est complète comme doctrine ; car le problème dont il s'agit est résolu du moment où le médecin a les moyens de connaître les maladies qu'il est appelé à guérir, ceux de découvrir les propriétés que possèdent les agents de la guérison ; du moment enfin, où le rapport établi entre le médicament et la maladie lui est également connu. La pathologie, la matière médicale et la thérapeutique satisfont évidemment, ou plutôt doivent satisfaire aux trois conditions indiquées. Puis, reportant sa pensée sur l'homme sujet de la science qui nous occupe, il s'apercevra bientôt que l'art du médecin, quelle que soit la méthode qui lui serve de guide, quels que soient les moyens qu'il emploie, a toujours pour but de modifier la vie humaine momentanément déviée de son type normal. Or, pour modifier un être, il faut connaître cet être, de même qu'en morale, on ne corrige les caractères qu'après les avoir pénétrés. Pour ramener la vie à l'état normal dont elle s'était écartée sous l'influence morbide, il faut donc la connaître en elle-même et dans ses conditions d'existence. Il résulte de ce qui précède, que si la thérapeutique, la pathologie et la matière médicale constituent la médecine proprement dite, ces trois sources de la science se tariraient bientôt, si elles n'étaient incessamment alimentées et fécondées par une conception physiologique.

Le lecteur qui voudra se rendre un compte sévère d'une doctrine médicale, l'interrogera donc sur sa pathologie, sa matière médicale et sa thérapeutique. Il fera plus : il lui demandera quelle idée elle se fait de la vie humaine, et comment cette idée se lie aux autres parties du système. Hahnemann le satisfera sur tous ces points. Mais qu'il n'aille pas exiger de lui que chacune des propositions avancées soit ac-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

compagnée de toutes ses justifications : autant vaudrait demander à l'auteur d'un code de grossir ses lois de tous les commentaires et de tous les exposés de motifs qui l'ont porté à écrire le code dont il s'agit. Sous ce rapport, l'*Organon* ne le satisferait pas. L'*Organon* de Hahnemann est une méthode et non pas un livre élémentaire et descriptif. Il est à la médecine ce qu'étaient à la philosophie l'*Organon* d'Aristote et le *Novum organum* de Bacon : c'est au lecteur intelligent et instruit à suppléer aux développements qui manquent.

III. Toute doctrine médicale digne de ce nom, ai-je dit, est nécessairement dominée par une manière de concevoir la vie humaine. Qu'elle soit vague ou précise, exprimée ou tenue dans l'ombre, cette idée vit indubitablement dans l'esprit de tout médecin qui essaye de se rendre compte de ses actions ; à plus forte raison, occupe-t-elle une place immense dans les méditations de celui qui s'élève jusqu'aux régions de l'inconnu.

Sous le rapport physiologique, deux solutions sont en présence depuis l'origine des temps, et ces deux solutions ont le mérite d'être tellement tranchées dans leur expression et dans leur pensée, qu'entre elles deux il n'est pas de compromis possible.

La vie humaine est un fait ; et ce fait peut être compris ou comme *cause* des phénomènes qui se succèdent d'une façon si merveilleuse dans notre organisation, ou elle peut être conçue comme *effet* du jeu des organes. En d'autres termes, pour le physiologiste, il n'est pas de milieu entre le vitalisme et le matérialisme. Tout homme dont l'esprit est assez vaste pour ne pas s'arrêter à moitié chemin d'un problème, se trouve forcément conduit jusqu'à cette redoutable question. Loin de reculer devant les difficultés qui l'obscurcissent, il s'y attache obstinément jusqu'à ce qu'il

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

en ait fait jaillir la lumière. C'est pourquoi, malgré leur dédain pour les questions philosophiques, il n'est pas un médecin ayant laissé quelques traces de son nom dans la science, qui n'ait incliné ouvertement vers l'une ou l'autre des solutions indiquées. Brown, Rasori, Broussais, le savaient bien ; aussi n'hésitèrent-ils pas à se prononcer. Je ne sais même si leur éducation philosophique ne fut pas pour beaucoup dans leurs différents systèmes, et si ces trois fils du dix-huitième siècle ne pourraient renvoyer à leur mère la responsabilité des doctrines qu'ils préconisèrent. Barthez et l'école de Montpellier connaissaient aussi l'importance d'une semblable question : ils la résolurent en sens opposé, mais ils ne la tinrent pas dans l'ombre.

De profonds mystères, il faut en convenir, couvrent l'une et l'autre de ces solutions, mais selon celle à laquelle on s'arrête, tout change de face. Le matérialisme médical, ne voyant que des organes qui fonctionnent, place en eux l'origine et le point de départ de la maladie. S'il étudie l'action des agents de guérison, il ne s'occupe que des modifications organiques qu'ils produisent, et lorsqu'il arrive à tracer ses indications thérapeutiques, il les emprunte à ces deux sources. Peu lui importe, si un sujet atteint de ce qu'il nomme une inflammation, est ou n'est pas débilité par la maladie et les traitements antérieurs ; tant que les organes malades sont frappés de *congestion*, il s'acharne après eux, les dégorge et les désemplit sans fin et sans relâche, jusqu'au moment où l'équilibre se rétablit, ou jusqu'à l'instant où une prostration évidente l'oblige à s'arrêter, et le laisse en face du danger, sans autre ressource que son impuissance.

Jusque-là, le matérialisme est conséquent. Mais suffit-il d'être rigoureux dans ses déductions, pour atteindre jusqu'à la vérité? Là est la question.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Pour juger le matérialisme médical, il faut l'examiner en lui-même, et dans ses conséquences. Sous le premier point de vue, il se réduit à une affirmation sans preuve, et sous le second rapport, on peut dire que les fruits qu'il a portés sont des plus stériles.

Dire que la vie résulte du jeu des organes et que l'organe lui-même n'est qu'une modification de la matière, sans spécifier cette modification, sans justifier l'hypothèse avancée, c'est évidemment partir d'une supposition gratuite et construire sur cette base chancelante un fragile édifice.

Eh quoi ! c'est au nom de la raison qu'on est venu jeter dans la physiologie et dans la médecine cette pensée ténébreuse ? Est-ce qu'au delà de tous ces organes fonctionnant, conspirant tous vers un but unique, la conservation de l'individu, il n'est pas quelque chose qui produit, entretient et conserve l'harmonie des fonctions ? Ce quelque chose, cet inconnu, qui échappe au scalpel et à l'œil armé des instruments les plus délicats, n'est-ce pas une force réelle, tout à fait distincte des forces matérielles, puisqu'elle jouit d'un mode d'action qui lui est particulier? Or, on définit la force une cause de mouvement. Toute cause est nécessairement antérieure à son effet, supérieure à lui et le dominant ; on ne peut donc la confondre avec le phénomène, puisqu'elle l'engendre, moins encore la faire engendrer par lui ; car il faudrait chercher ailleurs la cause du phénomène lui-même. Reculer la difficulté n'est pas la résoudre. La vie n'est donc point un effet, et ce qui le prouve sans réplique, c'est la manière dont elle se développe et parcourt ses phases. Les métamorphoses continues et régulières que subissent les corps organisés ont toutes un but déterminé, indépendant des circonstances extérieures. Ces corps portent avec eux *un type de*

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

changement, comme le dit Burdach (1), qui peut être modifié par elles, sans qu'elles aient puissance de le donner, puisque, jusqu'à un certain point, les corps organisés résistent à leur influence. Encore une fois, le type est antérieur, dans l'ordre de développement, à la chose qu'il veut exprimer, comme la pensée précède la parole, comme la volonté précède l'action.

Si cette cause, cette force qu'on nomme la vie n'est pas un vain mot, c'est elle qui constitue l'être vivant, l'organisme n'en étant que l'expression visible. Et dans la succession des phénomènes physiologiques, c'est elle encore qui les incite à l'action, comme c'est elle qui reçoit avant tout les impressions produites par les choses du dehors. Et l'organe obéit aux impressions que la vie lui communique : il obéit passivement, comme l'esclave le fait à l'égard du maître, comme le fait tout patient à l'égard de l'agent.

L'observation justifie-t-elle ces données? Il est de fait que les métamorphoses physiologiques, qu'on nomme les âges, s'accomplissent en des temps réguliers, qu'elles portent avant tout sur l'ensemble de la constitution, quoique prédominamment sur certaines de ses parties ; que dans l'enfance, ces prédominances se dessinent sur les organes de la dentition ; dans la puberté, vers les organes génitaux ; que dans l'âge adulte le développement général de l'être s'accomplit et se perfectionne, pour ainsi parler, dans toutes ses parties ; que dans l'âge mûr et dans la vieillesse, la décadence vitale commence et s'accomplit d'abord dans l'ensemble, puis en s'attaquant de préférence aux fonctions et aux organes qui s'étaient développés les derniers. Graduellement, le vieillard revient à la condition de l'enfant. Il est certain que les choses se passent ainsi chez tous les hommes avec de faibles diffé-

(1) Traité de Physiologie considérée comme science d'observation, trad. par A. J. L. Jourdan. Paris, 1838.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rences, quelles que soient les conditions de race, de climat, de tempérament, d'idiosyncrasie. Chacune de ces métamorphoses change nos idées, nos goûts, nos penchants, jusqu'à nos habitudes. Comment expliquer, par une agrégation d'atomes, de molécules, de globules, cette marche incessante et fatale qui brave les circonstances extérieures et les défie, s'il était vrai que, même sous le rapport physiologique, l'homme ne fût qu'un amas de matière jeté dans un monde matériel? Enlever à la matière les forces qui la sollicitent, et à l'organisme la vie qui l'anime et le pénètre, c'est se condamner à ne rien comprendre à la vie physiologique elle-même, non plus qu'à la vie pathologique et à la thérapeutique.

Le matérialisme, faisant de la vie un résultat, a dû placer le point initial de toute maladie, dans les organes et les appareils : je le répète, il était conséquent. La maladie doit atteindre la source des actions vitales; et lorsqu'on veut que leur cause soit organique, il faut nécessairement que la maladie se développe conformément aux lois de la vie.

Mais je voudrais bien savoir le nom d'une maladie interne n'offrant pas à son début une série de précurseurs, de troubles généraux, qui n'attaque pas l'organisme dans son ensemble, sauf à laisser plus tard les prédominances se dessiner. Évidemment, ni les phlegmasies, ni les fièvres essentielles, ni les fièvres éruptives, ne sont dans ce cas ; les maladies qu'on nomme diathésiques et cachectiques n'y sont pas davantage. Il en est de même des deux grandes familles appelées scrofules et affections herpétiques. Que reste-t-il donc ? les affections spasmodiques? Oh ! n'arguez pas de cette exception, qui, dans l'état actuel des connaissances, est simplement le rendez-vous de toutes les inconnues de la pathologie, le gouffre où viennent se perdre des espèces d'ordre très-différent.

S'il était vrai, d'ailleurs, que les maladies fussent organi-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ques, ainsi qu'on l'a prétendu, les médicaments devraient avoir une action toute locale, puisqu'en définitive leur destination est la guérison des maladies. Les choses ne se passent pas ainsi. Il n'est pas dans la matière médicale, on le sait, une seule substance agissant exclusivement sur un organe ou sur un appareil ; mais toutes modifient l'homme dans son ensemble, déploient leur action sur tout son être, tout en agissant chacune à sa manière.

Ainsi, l'organicisme qui eut la prétention de parler à la raison et de dissiper les obscurités du vitalisme, a substitué au mystère insondable de la vie considérée comme cause, autant de mystères qu'il y a dans l'homme d'organes fonctionnants ; en y ajoutant, par surcroît, le mystère de la vie de l'ensemble, plus impénétrable cent fois dans cette hypothèse, que dans le système qui lui est opposé. En pathologie, obligé, pour être conséquent, de se créer des affections organiques, il en est venu à méconnaître les symptômes généraux, à ne leur accorder aucune importance thérapeutique et à rompre toutes les concordances établies par la nature entre la maladie et le médicament. En thérapeutique, il concentre toute son action sur l'organe et sur l'appareil dont les lésions sont prédominantes, et à force de fatiguer l'organisme d'efforts mal dirigés, où il échoue dans ses traitements, ou, si le malade guérit, c'est souvent au prix d'un abaissement irremédiable dans sa puissance vitale.

Hahnemann s'est élevé avec force contre ce qu'il appelle cette médecine homicide. Essentiellement vitaliste, lui aussi a su être conséquent dans les déductions de son principe ; il l'a été jusqu'à la dernière rigueur.

« L'organisme matériel, a-t-il dit, supposé sans force vi-
« tale, ne peut ni sentir, ni agir, ni rien faire pour sa propre
« conservation. C'est à l'être immatériel seul qui l'anime

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

« dans l'état de santé et de maladie, qu'il doit le sentiment et « l'accomplissement de ses fonctions vitales (1). »

Deux faits ressortent de cette citation : pour Hahnemann, l'organisme sans force vitale est inerte. La vie lui est communiquée par une force *sui generis*, qu'il nomme la force vitale. Cette force est un être, et cet être est immatériel. Voilà toute sa pensée, voilà tout son système. Mieux on les comprend, plus on est maître de sa doctrine, et mieux on l'applique.

Hahnemann dit la force vitale, et non les forces vitales. Cette force est unique; et c'est pourquoi, la multiplicité de nos actions organiques se développe dans une harmonie si merveilleuse, qu'elle a frappé d'admiration les plus grands esprits et les plus beaux génies. En cela, il échappe aux erreurs de Vanhelmont, qui, sorti de l'école de Paracelse, inclinait manifestement vers le matérialisme moderne et compliquait l'action de son archée de celle d'une foule de ferments qui rompaient l'unité du système. Il échappe également à l'erreur de Stahl qui fait honneur à l'âme raisonnable de tous les phénomènes qu'accomplissent les êtres vivants. La force vitale de Hahnemann préside à toutes nos fonctions et nous donne le sentiment de leur accomplissement. Elle est une, je le répète, elle est spécifique. On ne saurait donc la confondre avec la force psychologique dont relèvent des faits d'un autre ordre, les faits intellectuels et moraux.

Cette force est-elle un être ? Comme force, elle est un pouvoir. C'est d'elle que procèdent les actions vitales ; elle a donc puissance de les engendrer, de les entretenir et de veiller à la conservation de l'ensemble. Sa permanence, au milieu des métamorphoses que subit l'organisme, semble impliquer son existence essentielle; car c'est là précisément le

(1) *Organon de l'art de guérir*, p. 108.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

trait distinctif entre l'*être* et le *phénomène*. Le phénomène est passager, variable, toujours différent. L'être est permanent, toujours semblable à lui-même, et ne cesse d'agir un seul instant, sans cesser d'exister. La force vitale est permanente jusqu'au moment où la mort nous frappe ; elle ne varie pas dans les caractères qui lui sont propres.

La force vitale est immatérielle : c'est la condition de toutes les forces. L'attraction, l'affinité sont dans le même cas. La vie se manifeste ; mais elle ne se touche, ni ne se voit, ni ne se flaire, ni ne se goûte. Quand donc voudra-t-on croire que rien ne se produit au dehors sans une cause qui le produise, et que cette cause est mieux qu'un mot, mais un fait ? Quand donc sentira-t-on que la réalité n'a pas pour limites les bornes étroites du visible et du tangible ?

IV. Voici donc la pensée fondamentale de Hahnemann, la pierre angulaire du système. Ceux qui voudront comprendre ses écrits, se rendre maîtres de sa doctrine et l'appliquer heureusement, devront réfléchir sur elle. Et selon qu'ils la comprendront mieux et l'accepteront plus franchement, l'homœopathie attendra davantage de leurs succès et de leurs efforts, pour les développements qui lui restent à acquérir. Ceux qui voudront sérieusement la combattre et en finir avec elle, devront l'attaquer sur ce terrain : autrement, leurs critiques sont impuissantes et passent à côté de la question en litige.

Pour ces derniers, ils feront bien de peser leurs objections avant de les produire, et de réfléchir à la faiblesse des arguments dont ils ont prétendu appuyer *l'organicisme*, à la faiblesse de leurs connaissances en physiologie. Qu'ils restent bien convaincus que nous ne sommes plus au temps où les phénomènes de la vie s'expliquaient par l'existence de telle ou telle partie, la circulation du sang par la présence du cœur,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

les sécrétions par celle des glandes, la génération par celle des organes reproducteurs, la digestion par la présence des organes digestifs. Ils devront donc suivre Hahnemann dans toutes les déductions légitimes de sa pensée première, et le poursuivre jusqu'en ses derniers retranchements.

Pour cela faire, qu'ils continuent attentivement la lecture de l'*Organon*, afin de bien saisir l'économie du système. Que s'ils commencent par l'étude des questions pathologiques, trois pensées les frapperont, sans aucun doute : 1° La manière dont Hahnemann conçut l'*étiologie ;* 2° ses vues sur la *symptomatologie ;* 3° les *conclusions diagnostiques* qu'il tire de ces deux éléments.

Quelle que soit la cause qui engendre une maladie, elle n'agit point, par son *substratum matériel*, mais par sa virtualité, par la force dont elle est douée. Le genre de modifications que les choses du dehors impriment à l'être vivant, dérivent de la puissance qu'ils recèlent et qui fait leur individualité. Ce qu'on nomme le chaud et le froid, le sec et l'humide, ne consiste pas seulement dans l'élévation ou l'abaissement de la température, non plus que dans les qualités de sécheresse ou d'humidité. Ce sont là des effets de certaines forces physiques ; et ce sont ces forces qui impressionnent le dynamisme vital d'une façon harmonieuse ou désharmonieuse. Les qualités matérielles ne sont ici que les enveloppes et les conducteurs de ces puissances. Ainsi, un galeux touche un autre galeux, ce n'est pas le pus contenu dans les pustules qui l'infecte, mais le miasme que ce pus recèle ou le virus déposé par l'*acarus*. Un enfant sain est atteint de scarlatine ; selon Hahnemann, il en a puisé le germe dans le miasme scarlatineux contenu dans l'atmosphère à certaines époques de l'année et dans certaines conditions, dont les unes sont assez bien connues et dont les autres sont ignorées. Ainsi des autres maladies.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Toute l'étiologie de Hahnemann repose donc sur la théorie du dynamisme vital. Elle en est la conséquence rigoureuse. Il faut l'accepter du moment où on aura consenti les prémisses. Concevrait-on, en effet, l'existence d'un principe vital sur lequel reposent les conditions d'engendrement, de développement et de conservation d'un organisme, qui ne ressentirait pas tout d'abord l'action des causes morbides? Et comment cet être immatériel pourrait-il être modifié autrement que par un autre être de même ordre que lui?

Tel est donc le mode d'action des causes. Quelles sont-elles? Leur énumération est le point de départ de la division nosologique indiquée par Hahnemann. L'homme, dit-il, est soumis à des influences atmosphériques et telluriques: il est soumis à l'action des miasmes. De ces derniers, les uns sont des miasmes aigus, les autres sont des miasmes chroniques. Leur signe différentiel et caractéristique est, que les premiers parcourent dans l'organisme certaines périodes après lesquelles ils s'éteignent et cessent de faire ressentir leur influence; tandis que les seconds, étant abandonnés à eux-mêmes, ont une marche incessamment envahissante; qu'ils n'abandonnent l'organisation qu'après l'avoir complétement détruite, et que, dans leurs métamorphoses, ils se transmettent à travers les générations, acquérant toujours une intensité nouvelle: ce sont les miasmes chroniques. De là, résultent trois ordres de maladies: les maladies aiguës, provenant des influences atmosphériques ou telluriques, sont appelées *maladies sporadiques;* les autres, résultant de la présence d'un miasme aigu, sont appelées *maladies épidémiques*. Les maladies chroniques surgissent de trois sources différentes que Hahnemann a parfaitement dénommées par les mots de *psore*, *syphilis* et *sycose*.

En vue de justifier le cadre nosologique dont je viens de

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

retracer les linéaments, Hahnemann a fait appel à son expérience et à la tradition. Il reste encore beaucoup à éclaircir, beaucoup à justifier à cet égard ; mais rien ne peut être contredit. On peut désirer beaucoup ; nier est impossible.

La symptomatologie de Hahnemann repose sur deux principes : 1° Toute maladie est *individuelle* ou spécifique, ce qui est pour lui une seule et même chose ; 2° une maladie se traduit, s'exprime par l'*universalité de ses symptômes.*

L'individualisation absolue des maladies joue un grand rôle dans la doctrine homœopathique. Sans vouloir accorder à ce principe une valeur qu'il serait difficile de justifier en théorie, il faut reconnaître qu'en fait, il est, aujourd'hui, le meilleur guide dans les études pathologiques. Le langage médical est d'une telle imperfection, qu'il convient à tout médecin qui veut rentrer dans la vérité et dans la sphère de l'observation, de briser, avant tout, les dénominations admises, et de ne plus croire à la valeur des expressions phlegmasies, névroses, goutte, rhumatisme, etc. C'est là tout ce que Hahnemann a voulu dire. Mais il n'a pas prétendu renoncer à grouper entre elles les espèces morbides, à les ranger selon leurs affinités et leurs différences ; et la preuve, c'est que lui-même a tracé l'esquisse d'une nosologie nouvelle.

Broussais a dit avec énergie que les symptômes étaient *le cri des organes souffrants*. Dans un langage moins métaphorique, mais plus exact, Hahnemann les a considérés comme l'expression des modifications subies par la force vitale. Qu'en résulte-t-il ? C'est que le médecin doit tenir compte de tous, du plus minime comme du plus important ; car, la force vitale ne saurait avoir de symptômes inutiles, et tous, à des degrés différents, sont indicateurs du médicament à employer. Tenir compte de l'*universalité des symptômes*, n'est donc point, dans la pensée de Hahnemann, une précaution de naturaliste qui

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

enregistre tous les phénomènes dans l'unique but de compléter un tableau ou une description ; c'est la pensée du praticien, qui va chercher dans chaque symptôme et dans tous leur signification pratique. Que de lumières ne doivent pas rejaillir sur la pathologie et sur la thérapeutique de cette manière d'envisager les maladies !

Je l'ai dit : les symptômes n'ont pas tous une égale importance. Il faut les coordonner entre eux. C'est l'œuvre du diagnostic. Sur cette partie de la doctrine hahnemannienne, on trouve beaucoup à recueillir dans les considérations dont Hahnemann fait précéder la description des propriétés de chaque médicament. Ce n'est donc pas à l'*Organon*, mais à la *Matière médicale pure* qu'il faut aller demander les opinions du maître sous ce rapport.

V. Les maladies une fois connues dans leurs causes, dans leur espèce et dans leurs symptômes, tout médecin doit faire un travail correspondant sur la *Matière médicale*. Qui révélera au médecin les propriétés réelles, positives, des agents de guérison ? Hahnemann répond : *l'expérimentation pure*. Il est dans les vues de la nature que tout médicament développe sur l'homme sain une maladie artificielle de même ordre que celle qu'il a puissance de guérir. C'est un fait : on ne dispute pas avec les faits. Que les ennemis de l'homœopathie expérimentent sur eux-mêmes, et ils seront convaincus.

Mais l'expérimentation pure suffit-elle à tout ? Est-il permis, est-il légitime de la pousser jusqu'au point où la vie du sujet pourrait être compromise ? C'est la seule question qu'en ce moment, je veuille examiner. Je ne puis, en effet, mettre en doute la valeur de l'expérimentation pure, ce serait s'occuper de ce que tout le monde accorde, prouver ce qui n'a pas besoin de l'être, justifier une pensée qui porte avec elle sa justification. Que l'expérimentation pure doive être utilisée en

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

matière médicale, personne ne le conteste non plus. Qu'elle doive être la base principale, sinon exclusive, de la matière médicale, ainsi que le voulait Hahnemann, voilà le point controversé; et, cependant, c'est un des principes essentiels et fondamentaux de la doctrine homœopathique.

S'il est vrai, comme je le dirai bientôt, que toutes les maladies qui ne sont pas du domaine exclusif de la chirurgie doivent être traitées et guéries par voie d'*appropriation* ou de *similitude*, l'expérimentation pure est la conséquence obligée de cette loi. Traiter les maladies par les semblables, ne peut vouloir dire autre chose que mettre en rapport deux termes homogènes, la maladie et le médicament: la maladie qui s'exprime par les symptômes qu'elle développe, le médicament qui dénote ses propriétés par les symptômes qu'il fait naître dans l'organisme sain. Autrement, il n'y aurait plus de similitude possible, puisque vous établiriez le rapport indiqué entre deux termes dont un seul serait connu.

Mais, dira-t-on, comment pousser cette expérimentation assez loin pour développer sur un sujet sain des affections de la nature des tubercules, des cancers, etc.? Qui serait assez téméraire pour aller jusque-là? et si les homœopathes reculent devant une semblable nécessité, comment osent-ils affirmer que par l'expérimentation pure, la matière médicale est assise sur un fondement inébranlable?

Hahnemann l'a dit, cependant, et Hahnemann a eu raison de tenir ce langage.

Le cancer, les tubercules constituent des altérations organiques, symptômes avancés du développement d'une diathèse, sans être la diathèse elle-même. Or, toute altération d'organe n'est point la maladie véritable, mais seulement l'expression d'une de ses périodes. Cela est si vrai, qu'on peut prévoir et on prévoit tous les jours, que tel sujet deviendra tu-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

berculeux , que tel autre sera affecté de cancer. Et ces prévisions, parfois probables, parfois d'une probabilité qui approche de la certitude, se fondent sur un ensemble de caractères dont les uns sont empruntés à l'état général de la constitution, les autres à certains états morbides antérieurs au moment où les tubercules et les tumeurs cancéreuses apparaissent, à certaines conditions d'hérédité, malheureusement trop réelles et trop irrémissibles dans leurs conséquences. Dans ces conditions, interrogez l'un après l'autre tous les organes et tous les appareils, vous n'y trouverez aucune trace, si faible qu'on la suppose, de tubercules ou de cancers. Et, cependant, vous avez pu les prévoir et les prédire avec raison ! Il est donc des états dynamiques généraux que tout le monde sait devoir entraîner à certaines altérations organiques déterminées. Ces états morbides, préliminaires obligés des redoutables affections que j'ai prises pour exemple, l'expérimentation pure peut les donner et les donne en effet. C'est dans ce sens, et dans ce sens seulement, qu'on peut dire de l'expérimentation pure qu'elle suffit à tout et qu'elle est la base inébranlable de la matière médicale. Hahnemann l'a compris ainsi. Il n'a point rejeté absolument ce qu'il nomme le principe *à juvantibus et lædentibus*, comme quelques-uns l'ont semblé croire ; seulement il en fait un principe subordonné. Et, en effet, en regard des données fournies par *l'expérimentation pure*, celles que procure *l'observation clinique* ne sont plus que des indications empiriques, précieuses sans aucun doute, mais inférieures aux indications vraiment rationnelles de l'observation physiologique.

Il n'est donc pas nécessaire de pousser cette dernière jusqu'à ses limites, jusqu'au point de témérité qui serait un crime ; et les homœopathes ne sont pas placés entre l'alternative de reculer devant leurs propres principes ou d'établir leur doctrine sur la plus cruelle des extrémités.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Les partisans de la médecine organique qui ne voient que des organes malades, et, dans l'histoire d'une maladie, ne s'occupent que du moment actuel et des altérations qu'ils ont sous les yeux, ne comprendront pas ce qui précède. Mais celui qui s'élèvera jusqu'à la notion du dynamisme vital et saura enchaîner tous les moments, toutes les périodes, toutes les métamorphoses d'un état morbide, comprendra la haute pensée de Hahnemann : il en mesurera la portée théorique et pratique. Nos habitudes d'éducation médicale sont trop éloignées de cette manière de comprendre les choses pour qu'il ne fût pas utile de s'arrêter un instant sur ce point de doctrine. Que d'hommes ont abordé l'homœopathie, ont voulu l'appliquer en conservant leurs habitudes d'organicisme ! Que d'insuccès dans l'application de la nouvelle doctrine n'ont pas d'autre cause ! Pour être bien maître de l'homœopathie, la première, la plus essentielle des transformations que l'homœopathe doive faire subir à ses idées, consiste à se dépouiller de l'organicisme pour s'élever au dynamisme.

VI. Enfin, la thérapeutique homœopathique a pour principe cardinal la grande loi *similia similibus curantur*. Cette loi se justifie par deux points : *théoriquement* et *pratiquement*. Sous le rapport pratique, la tradition et l'expérience fourniront ample moisson de faits, et de faits incontestables. Qu'on lise dans l'*Organon* les nombreux exemples de guérisons produites, à leur insu, par nos devanciers et par les contemporains. Certes, Hahnemann est loin d'avoir épuisé cette mine inépuisable. Cependant, il en a dit assez pour mettre son principe en évidence. Sous le rapport théorique, la loi des semblables se justifie par l'ancienne théorie des réactions. Il est de fait, que tout être vivant réagit contre l'action primitive des modificateurs externes. On explique ainsi la faiblesse qui succède à l'excitation que produisent le vin et les liqueurs alcooliques ;

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'engourdissement qu'éprouvent les preneurs de café, lorsque l'effet primitif de cette liqueur s'est dissipé; la grande excitabilité qui succède à l'engourdissement produit par l'opium; les constipations opiniâtres produites par l'abus des purgatifs. Ce sont là autant de faits avoués par toutes les écoles, et voici leur conséquence.

Si dans le traitement des maladies vous employez des médicaments dont les propriétés soient en opposition directe avec les symptômes de la maladie, lorsque la réaction surviendra, au soulagement momentané produit par l'effet primitif succédera nécessairement une aggravation de la maladie elle-même. Si, au contraire, vous employez des médicaments doués de propriétés analogues aux symptômes morbides, la réaction survenant en amènera nécessairement, aussi, ou la guérison ou une amélioration positive et durable. Ce raisonnement est d'une telle évidence qu'il ne comporte aucune objection. Aussi, vivons-nous dans l'intime confiance que les générations et les siècles se succéderont en répétant après Hahnemann ce principe d'éternelle vérité : *similia similibus curantur !*

§ III. — Ouvrages de Hahnemann.

I. Dissertatio inauguralis medica : Conspectus adfectuum spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus. Erlangue, 1779, in-4.

II. Ueber die Arsenikvergiftung, ihre Hüelfe und gerichtliche Ausmittelung (*sur l'Empoisonnement par l'arsenic, les moyens d'y porter remède et ceux de le constater légalement*). Leipzick, 1786, in-8.

III. Abhandlung ueber die Vorurtheile gegen die Steinkohlenfeuerung, die Verbesserungarten dieses Brennstoffes und seiner Anwendung zu Backofenheizungen (*Traité sur les préjugés contre le chauffage par le charbon de terre, et les moyens tant d'améliorer ce combustible, que de le faire servir au chauffage des fours*). Dresde, 1787, in-8.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

V. Unterricht fuer Wundaerzte ueber die venerische Krankheiten, nebst einem neuen Quecksilberpræparate (*Instruction pour les chirurgiens sur les maladies vénériennes, avec l'indication d'une nouvelle préparation mercurielle*). Leipzick, 1789, in-8. — Traduit dans *Études de Médecine homœopathique*, 1re série, Paris, 1855, pag. 1 à 256.

V. Freund der Gesundheit (*l'Ami de la santé*). 1er cahier, Francfort, 1792; 2e cahier, Leipzick, 1796, in-8.

VI. Apothekerlexicon (*Dictionnaire de pharmacie*). Leipzick, 1re partie, 1793; 2e partie, 1795, in-8. — Ne va que jusqu'au K.

VII. Bereitung des Casseller Gelbes (*Préparation du jaune de Cassel*). Erford, 1793, in-4.

VIII. Handbuch fuer Muetter (*Manuel pour les mères*). Leipzick, 1796, in-8.

IX. Heilung und Verhuetung des Scharlachfiebers. Gotha, 1831, in-8. — *Etudes de médecine homœopathique*, t. I, p. 598.

X. Der Kaffee in seinen Wirkungen (*le Café et ses effets*). Leipzick, 1803, in-8. — *Études de Médecine homœopathique*, 1re série, pag. 606.

XI. Æsculap auf der Wagschaale (*Esculape dans la balance*). Leipzick, 1805, in-8. — Dans *Études de Médecine homœopathique*, 1re série, pag. 363.

XII. Heilkunde der Erfahrung (*la Médecine de l'expérience*). Berlin, 1805, in-8. — Dans *Études de Médecine homœopathique*, 1re série, pag. 285.

XIII. Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis. Leipzick, 1805, 2 volumes in-8.

XIV. Organon der rationnellen Heilkunst (*Organon de la médecine rationnelle*). 1re édition, Dresde, 1810, in-8; — 2e édition, sous le titre *Organon de la médecine*, 1819, in-8; — 3e édition, 1824, in-8; — 4e édition, 1829, in-8; — 5e édition, 1834, in-8. — Traduit en français par A. J. L. Jourdan, 1re édition, Paris, 1832, in-8; — 2e édition, Paris, 1834, in-8; — 3e édition, Paris, 1845, in-8; — 4e édition avec des Commentaires par le docteur Léon Simon, Paris, 1856, in-8.

XV. Dissertatio historico-medica de helleborismo veterum. Leipzick, 1814. — Dans *Etudes de Médecine homœopathique*, 2e série, Paris, 1855, pag. 155 à 228.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

XVI. Reine Arzneimittelehre 1re édition, Dresde, 1811-1821, 6 vol. in-8; — 2e édition, Dresde, 1822-1827, 6 vol. in-8. — Tomes : I, 3e édition, Dresde, 1830, in-8 de 504 pages; II, 3e édition, in-8 de 164 pages; III, 3e édition, 1825, in-8 de 308 pages; IV, 2e édition, 1825, in-8 de 356 pages; V, 2e édition, 1826, in-8 de 346 pages; VI, 2e édition, 1827, in-8 de 333 pages. — Traduit en français sur la dernière édition, sous le titre de *Traité de matière médicale pure, ou l'action pure des médicaments homœopathiques*, par le docteur A. J. L. Jourdan, Paris, 1834, 3 vol. in-8 : tomes I, de 616 pages; II, de 570 pages; III, de 780 pages. — L'édition française a l'avantage d'être d'un usage plus commode, en ce qu'elle est classée dans un ordre alphabétique général pour tout l'ouvrage, tandis que l'édition allemande a l'inconvénient d'être divisée par ordre alphabétique pour chacun des six volumes (1).

XVII. Die chronischen Krankheiten, ihre eigenthuemliche Natur und homœopathische Heilung. 1e édition, Dresde, 1828-1830, 4 vol. in-8; — 2e édition, Dresde et Dusseldorf, 1835-1839, 5 vol. in-8. — Traduit en français, sous le titre de *Doctrine et traitement homœopathique des maladies chroniques*, par le docteur A. J. L. Jourdan, Paris, 1832, 2 vol. in-8. — Nouvelle traduction sur la dernière édition allemande, Paris, 1846, 3 vol. in-8. — Tome I, de 636 pages. — Tome II, de 590 pages. — Tome III, de 648 pages.

XVIII. — Dans divers journaux.

a. Ueber die Schwierikeiten der Minerallaugensalzbereitung durch Potasche und Kochsalz (*Sur les difficultés de préparer l'alcali minéral par la potasse et le sel marin*), dans les Annales de Crell, 1778, cah. 2.

b. Ueber den Einfluss einiger Luftarten auf die Gæhrung des Weins

(1) D'après le vœu formulé par le Congrès médical homœopathique de Paris, dans sa séance du 13 août 1855, nous pouvons annoncer que M. le docteur Jahr s'occupe activement de la publication d'une nouvelle édition du *Traité de matière médicale pure*, avec des additions importantes, qui porteront l'ouvrage à cinq volumes. Ce sera un nouveau service rendu à l'homœopathie par l'infatigable et laborieux docteur Jahr.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

(*De l'influence que quelques gaz exercent sur la fermentation du vin*). *Ibid.*, 1788, cah. 10.

c. Ueber die Weinprobe auf Eisen und Blei (*Sur les moyens de reconnaître le fer et le plomb dans le vin*). *Ibid.*, 1788, cah. 4.

d. Ueber die Galle und Gallensteine (*Sur la bile et les calculs biliaires*). *Ibid.*, 1788, cah. 10.

e. Ueber ein ungemein kraeftiges die Fæulniss hemmendes Mittel (*Sur un moyen très-puissant d'arréter la putréfaction*). *Ibid.*, 1788, cah. 12. — Traduit en français par Cruet dans le *Journal de médecine*, Paris, 1789, t. LXXXI.

f. Missglueckte Versuche bei einigen angegebenen neuen Entdeckungen (*Essais malheureux de quelques prétendues découvertes modernes*). *Ibid.*, 1789, cah. 3.

g. Brief ueber den Schwerspath (*Lettre sur le spath pesant*). *Ibid.*, 1789.

h. Entdeckung eines neuen Bestandtheils im Reissblei (*Découverte d'un nouveau principe constituant dans la plombagine*). *Ibid.*, 1789.

i. Etwas ueber das Principium adstringens der Pflanzen (*Un mot sur le principe astringent des végétaux*). *Ibid.*, 1789.

j. Genaue Bereitungsart des auflœslichen Quecksilbers (*Mode exact de préparation du mercure soluble*), dans le *Magasin* de Baldinger, 1789.

k. Vollstændige Bereitungsart das auflœslichen Quecksilbers (*Exposé complet de la manière de préparer le mercure soluble*), dans les *Annales* de Crell, 1790.

l. Unauflœslichkeit einiger Metalle und ihrer Kalke im ætzenden Salmiakgeiste (*Insolubilité de quelques métaux et de leurs oxydes dans l'ammoniaque caustique*). *Ibid.*, 1791.

n. Mittel dem Speichelfluss und den verwuestenden Virkungen des Quecksilbers zu entgehen (*Moyens de prévenir la salivation et les effets désastreux du mercure*), dans la *Bibliothèque médicale* de Blumenbach, 1791.

o. Beitræge zur Weinpruefungslehre (*Addition aux moyens d'explorer la pureté du vin*), dans les *Archives* de Scherf, 1791.

p. Ueber Glaubensalzbereitung (*Sur la préparation du sel de Glauber*), dans les *Annales* de Crell, 1792.

q. Etwas ueber die Wuertenbergische und Hahnemannische Weinprobe (*Quelques mots sur les moyens employés à Wurtemberg et indiqués par Hahnemann pour essayer le vin*), dans *Intelligenzblatt der allgemeinen Literaturzeitung*, 1793.

r. Ueber Hahnemann's Weinprobe und den neuen Liquor probatorius (*Sur la méthode de Hahnemann pour essayer le vin et sur la nouvelle liqueur probatoire*), dans le *Journal* de Trommsdorf, 1794.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

En outre, beaucoup de petits articles dans divers écrits périodiques, dont la plupart ont été imprimés dans les *Kleine medicinische Schriften* (opuscules) de S. Hahnemann, recueillis par Ernest Stapf. Dresde et Leipzick, 1829, 2 vol. in-8. — Tous ces petits écrits et d'autres non réunis par Stapf, ont été publiés en français sous le titre de : *Études de médecine homœopathique*. Paris, 1855, 2 vol. in-8.

XIX. Il a en outre traduit de l'anglais en allemand :

Les essais et observations physiologiques de J. Stodmann. Leipzick, 1777, in-8.

L'Essai sur l'hydrophobie de Nugent. Leipzick, 1777, in-8.

L'Essai sur les eaux minérales de G. Falconer. Leipzick, 1777, in-8.

La Médecine pratique moderne de Ball. Leipzick, 1777, in-8.

L'Histoire d'Abailard et d'Héloïse de Barington. Leipzick, 1783, in-8.

Les Recherches sur la phthisie pulmonaire de M. Ryan. Leipzick, 1790, in-8.

L'Avis aux femmes de J. Grigg. Leipzick, 1791.

Les Annales d'agriculture d'Arthur Young. Leipzick, 1790-1794, in-8.

La Matière médicale de Cullen. Leipzick, 1790.

Le Traité de chimie médicale et pharmaceutique de D. Monro. Leipzick, 1791.

Les Observations chimiques sur le sucre de E. Rinbgy. Dresde, 1791.

XX. Il a traduit de l'italien en allemand :

L'Art de faire le vin, par A. Fabbroni. Leipzick, 1790.

XXI. Il a traduit du français en allemand :

L'Art de fabriquer les produits chimiques de Demachy. Leipzick, 1784.

L'Art du distillateur liquoriste de Demachy et Dubuisson. Leipzick, 1785.

L'Art du vinaigrier de Demachy. Leipzick, 1787.

La Falsification des médicaments dévoilée par J. B. van den Sande. Dresde, 1787.

L'Essai sur l'air pur et sur les différentes espèces d'air de Delamétherie. Leipzick, 1790-1791.

Dr LÉON SIMON.

Paris, 25 décembre 1855.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'ancienne médecine, ou l'allopathie, pour dire quelque chose d'elle en général, suppose, dans le traitement des maladies, tantôt une surabondance de sang (pléthore), *qui n'a jamais lieu*, tantôt des principes et des âcretés morbifiques. En conséquence, elle enlève le sang nécessaire à la vie, et cherche soit à balayer la prétendue matière morbifique, soit à l'attirer ailleurs, au moyen des vomitifs, des purgatifs, des sudorifiques, des sialagogues, des diurétiques, des vésicatoires, des cautères, des exutoires de toute espèce, etc. Elle s'imagine, par là, diminuer la maladie et la détruire matériellement. Mais elle ne fait qu'accroître les souffrances du malade, et prive par ce moyen et par l'emploi d'agents douloureux, l'organisme des forces et des sucs nourrissiers nécessaires à la guérison. Elle attaque le corps par des doses considérables, longtemps continuées et fréquemment renouvelées, de

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

médicaments héroïques, dont les effets prolongés et assez souvent redoutables lui sont inconnus. Elle semble même prendre à tâche d'en rendre l'action méconnaissable, en accumulant plusieurs substances inconnues dans une seule formule. Enfin, par un long usage de ces médicaments, elle ajoute à la maladie déjà existante de nouvelles maladies médicinales, qu'il est parfois impossible de guérir. Elle ne manque jamais non plus, pour se maintenir en crédit auprès des malades (1), d'employer, quand elle le peut, des moyens qui, par la loi d'opposition *contraria contrariis curantur*, suppriment et pallient pendant quelque temps les symptômes, mais laissent derrière eux une plus forte disposition à les reproduire, c'est-à-dire exaspèrent la maladie elle-même. Elle regarde à tort les maux qui occupent les parties extérieures du corps comme étant purement locaux, isolés, indépendants, et croit les avoir guéris quand elle les a fait disparaître par des topiques, qui obligent le mal interne de se jeter sur une partie plus noble et plus importante. Lorsqu'elle ne sait plus que faire contre la maladie qui refuse de céder, ou

(1) Le même motif lui fait chercher avant tout un nom déterminé, grec surtout, pour désigner l'affection, afin de faire croire au malade qu'on la connaît déjà depuis longtemps et qu'on n'en est que mieux en état de la guérir.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qui va toujours en s'aggravant, elle entreprend, du moins en aveugle, de la modifier par les altérants, notamment avec le calomélas, le sublimé corrosif et autres préparations mercurielles à hautes doses lesquelles minent l'existence.

Rendre au moins incurables, sinon même mortelles, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des maladies, celles qui affectent la forme chronique, soit en débilitant et tourmentant sans cesse le faible malade accablé déjà de ses propres maux, soit en lui attirant de nouvelles et redoutables affections médicinales, tel paraît être le but des funestes efforts de l'ancienne médecine, l'allopathie, *but auquel on parvient aisément* lorsqu'une fois on s'est mis au courant des méthodes accréditées, et rendu sourd à la voix de la conscience.

Les arguments ne manquent point à l'allopathiste pour défendre tout ce qu'il fait de mal ; mais il ne s'étaye jamais que des préjugés de ses maîtres ou de l'autorité de ses livres. Il y trouve de quoi justifier les actions les plus opposées et les plus contraires au bon sens, quelque hautement qu'elles soient condamnées par le résultat. Ce n'est que lorsqu'une longue pratique l'ayant convaincu des tristes effets de son art prétendu, il se borne à d'insignifiantes boissons, c'est-à-dire à ne rien faire,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dans les cas même les plus graves, que les malades commencent à empirer et mourir moins souvent entre ses mains.

Cet art funeste, qui, depuis une longue suite de siècles, est en possession de statuer arbitrairement sur la vie et la mort des malades, qui fait périr dix fois plus d'hommes que les guerres les plus meurtrières, et qui en rend des millions d'autres infiniment plus souffrants qu'ils ne l'étaient dans l'origine, je l'examinerai tout à l'heure avec quelques détails, avant d'exposer les principes de la nouvelle médecine, qui est la seule vraie.

Il en est autrement de l'homœopathie. Elle démontre sans peine à tous ceux qui raisonnent que les maladies ne dépendent d'aucune âcreté, d'aucun principe morbifique matériel, mais qu'elles consistent uniquement en un désaccord dynamique de la force qui anime virtuellement le corps de l'homme. Elle sait que la guérison ne peut avoir lieu qu'au moyen de la réaction de la force vitale contre un médicament approprié, et qu'elle s'opère d'autant plus sûrement et promptement que cette force vitale conserve encore davantage d'énergie chez le malade. Aussi évite-t-elle tout ce qui pourrait débiliter le moins du monde (1),

(1) L'homœopathie ne verse pas une seule goutte de sang ; elle ne

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

se garde-t-elle, autant que possible, d'exciter la moindre douleur, parce que la douleur épuise les forces; n'emploie-t-elle que des médicaments dont elle connaît bien les effets, c'est-à-dire la manière de modifier dynamiquement l'état de l'homme; cherche-t-elle parmi eux celui dont la faculté modifiante (la maladie médicinale) est capable de faire cesser la maladie par son analogie avec elle (SIMILIA SIMILIBUS), et donne-t-elle celui-là seul, à doses rares et faibles, qui, sans causer de douleur ni débiliter, excitent néanmoins une réaction suffisante. Il résulte de là qu'elle éteint la maladie naturelle sans affaiblir, tourmenter ou torturer le malade; et que les forces reviennent d'elles-mêmes à mesure que l'amélioration se dessine. Cette œuvre, qui aboutit à rétablir la santé des malades en peu de temps, sans inconvénients et d'une manière complète, semble facile, mais elle est pénible et exige beaucoup de méditations.

L'homœopathie s'offre donc à nous comme une

purge pas, et ne fait jamais ni vomir, ni suer; elle ne répercute aucun mal externe par des topiques et ne prescrit ni bains chauds, ni lavements médicamenteux; elle n'applique ni vésicatoires, ni sinapismes, ni sétons ou cautères; jamais elle n'excite la salivation; jamais elle ne brûle les chairs jusqu'à l'os avec le moxa ou le fer rouge, etc. Le médecin homœopathiste donne seulement un médicament dont les propriétés lui sont connues, et qu'il a souvent préparé lui-même. Il le donne seul et sans aucun mélange. Jamais il ne calme les douleurs avec l'opium, etc.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

médecine très-simple, toujours la même dans ses principes et dans ses procédés, laquelle semble, quand elle est bien comprise, faire un tout complet comme la doctrine d'où elle découle. La clarté de ses principes et la précision de ses moyens sont telles que l'esprit les saisit aisément; et comme l'homœopathie offre seule des agents curatifs, il n'est pas permis à ses adeptes de revenir aux pratiques routinières de l'ancienne école, dont les principes sont aussi différents des nôtres que le jour l'est de la nuit, sans renoncer par cela même au titre d'homœopathes (1).

Lorsque des homœopathes se laissant entraîner à de semblables erreurs, essayent de mêler les pratiques fautives de l'allopathie à leurs prétendus traitements homœopathiques, ils montrent par là qu'ils n'ont pas une connaissance complète de notre doctrine. Ils font preuve en même temps de paresse, d'un mépris impardonnable des souffrances des hommes, d'une présomption ridicule et

(1) Je me reproche d'avoir autrefois emprunté les allures de l'allopathie en conseillant d'appliquer sur le dos, dans les maladies psoriques, un emplâtre de poix, qui provoque des démangeaisons, et de recourir à de très-petites commotions électriques dans les paralysies. Comme ces moyens sont rarement utiles, et que l'homœopathie s'est assez perfectionnée pour n'en plus avoir besoin, je retire le conseil que j'avais donné d'y recourir, et dans lequel on a trouvé un prétexte pour chercher à combiner ensemble l'homœopathie et l'allopathie.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'une négligence inexplicable qui les empêchent de rechercher le meilleur spécifique homœopathique pour chaque cas de maladie. Ils agissent souvent ainsi par cupidité et par d'autres motifs moins nobles encore. Et pour quel résultat ? Pour se trouver impuissants devant les maladies chroniques graves que l'homœopathie peut cependant guérir, quand on l'applique seule et avec soin ; ou pour vouer à la mort un grand nombre de leurs malades. Il est vrai que ces praticiens offrent une consolation aux parents, en leur disant qu'ils ont tout fait pour ravir le malade à la mort ; tout, même les pernicieuses pratiques de l'allopathie !

SAMUEL HAHNEMANN.

Cœthen, le 28 mars 1833.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

EXPOSITION

DE LA DOCTRINE MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

OU

ORGANON DE L'ART DE GUÉRIR.

INTRODUCTION.

COUP D'ŒIL SUR LES MÉTHODES ALLOPATHIQUE ET PALLIATIVE DES ÉCOLES QUI ONT DOMINÉ JUSQU'A CE JOUR EN MÉDECINE.

Depuis que les hommes existent sur la terre, ils ont été, individuellement ou en masse, exposés à l'influence de causes morbifiques, physiques ou morales. Tant qu'ils sont demeurés dans l'état de pure nature, des remèdes en petit nombre leur ont suffi, parce que la simplicité de leur genre de vie ne les rendait accessibles qu'à peu de maladies. Mais les causes d'altération de la santé et le besoin de secours ont crû proportionnellement aux progrès de la civilisation. Dès lors, c'est-à-dire depuis les temps qui ont suivi de près Hippocrate, ou depuis deux mille cinq cents ans, il y eut des hommes qui s'adonnèrent au traitement des maladies, chaque jour de plus en plus multipliées, et que la vanité conduisit à chercher

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dans leur imagination des moyens de les soulager. Tant de têtes diverses firent éclore une infinité de doctrines sur la nature des maladies et de leurs remèdes, qu'on décora du nom de systèmes, et qui étaient toutes en contradiction les unes avec les autres comme avec elles-mêmes. Chacune de ces théories subtiles étonnait d'abord le monde par sa profondeur inintelligible, et attirait à son auteur une foule d'enthousiastes prosélytes, dont aucun ne pouvait cependant rien tirer d'elle qui lui fût utile dans la pratique, jusqu'à ce qu'un nouveau système, souvent tout à fait opposé au précédent, fît oublier celui-ci, et à son tour s'emparât pendant quelque temps de la renommée. Mais nul de ces systèmes ne s'accordait avec la nature et avec l'expérience. Tous étaient des tissus de subtilités, conduisant à des conséquences illusoires, qui ne pouvaient servir à rien au lit du malade, et qui n'étaient propres qu'à alimenter de vaines disputes.

A côté de ces théories, et sans nulle dépendance d'elles, se forma une méthode qui consiste à diriger des mélanges de médicaments inconnus contre des formes de maladies arbitrairement admises, le tout d'après des vues matérielles en contradiction avec la nature et l'expérience, et par conséquent sans résultat avantageux. C'est là l'ancienne médecine, qu'on appelle allopathie.

Sans méconnaître les services qu'un grand nombre de médecins ont rendus aux sciences accessoires de l'art de guérir, à la physique, à la chimie, à l'histoire naturelle, dans ses différentes branches, et à celle de l'homme en particulier, à l'anthropologie, à la physiologie, à l'anatomie, etc., je ne m'occupe ici que de la partie pratique de la médecine, pour montrer combien est imparfaite la manière dont les maladies ont été traitées jusqu'à ce jour.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mes vues s'élèvent bien au-dessus de cette routine mécanique qui se joue de la vie si précieuse des hommes, en prenant pour guide des recueils de recettes, dont le nombre chaque jour croissant prouve à quel point est malheureusement encore répandu l'usage qu'on en fait. Je laissse ce scandale à la lie du peuple médical, et je m'occupe seulement de la médecine régnante, qui s'imagine que son ancienneté lui donne réellement le caractère d'une science.

Cette vieille médecine se vante d'être la seule qui mérite le titre de *rationnelle*, parce qu'elle est la seule, dit-elle, qui s'attache à rechercher et à écarter la cause des maladies, la seule aussi qui *suive les traces de la nature dans le traitement des maladies*.

Tolle causam ! s'écrie-t-elle sans cesse ; mais elle s'en tient à cette vaine clameur. Elle se figure pouvoir trouver la cause de la maladie, mais ne la trouve point en réalité, parce qu'on ne peut ni la connaître, ni par conséquent la rencontrer. En effet, la plupart, l'immense majorité même, des maladies étant d'origine et de nature dynamiques, leur cause ne saurait tomber sous les sens. On était donc réduit à en imaginer une. En comparant, d'un côté, l'état normal des parties internes du corps humain après la mort (anatomie) avec les altérations visibles que ces parties présentent chez les sujets morts de maladies (anatomie pathologique), de l'autre, les fonctions du corps vivant (physiologie) avec les aberrations infinies qu'elles subissent dans les innombrables états morbides (pathologie, séméiotique), et tirant de là des conclusions par rapport à la manière invisible dont les changements s'effectuent dans l'intérieur de l'homme malade, on arrivait à se former une image vague et fantastique, que la

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

médecine théorique regardait comme la *cause première de la maladie* (1), dont on faisait ensuite la cause prochaine et en même temps l'essence intime de cette maladie, la maladie même, quoique le bon sens dise que la cause d'une chose ne saurait être cette chose elle-même. Maintenant, comment pouvait-on, sans vouloir s'en imposer à soi-même, faire de cette essence insaisissable un objet de guérison, prescrire contre elle des médicaments dont la tendance curative était également inconnue, du moins pour la majeure partie d'entre eux, et surtout accumuler plusieurs de ces substances inconnues dans ce qu'on appelait des formules ?

(1) Leur conduite aurait été plus conforme à la saine raison et à la nature des choses, si, pour se mettre en état de guérir une maladie, ils avaient cherché à en découvrir la cause occasionnelle, et si, après avoir constaté l'efficacité d'un plan de traitement dans les affections dépendantes d'une même cause occasionnelle, ils avaient pu ensuite l'appliquer aussi avec succès à celles dont l'origine était la même, comme, par exemple, le mercure, qui convient dans tous les chancres vénériens, est approprié également aux ulcères du gland déterminés par un rapprochement impur; si, dis-je, ils avaient découvert que toutes les autres maladies chroniques (non vénériennes) ont pour cause occasionnelle l'infection récente ou ancienne par le miasme psorique, et trouvé d'après cela une méthode curative commune, modifiée seulement par les considérations thérapeutiques relatives à chaque cas individuel, qui leur permît de les guérir toutes, alors ils auraient été en droit de dire qu'ils avaient sous les yeux la seule cause des maladies chroniques, non vénériennes, à laquelle on dût avoir égard pour les traiter avec succès. Mais, depuis tant de siècles, ils n'ont pu guérir les innombrables affections chroniques, parce qu'ils ignoraient que le miasme psorique en fût la source, découverte qui appartient à l'homœopathie, et qui l'a mise en possession d'une méthode curative efficace. Cependant, ils se vantaient d'être les seuls dont le traitement fût rationnel et dirigé contre la cause première de ces maladies, quoiqu'ils n'eussent pas le moindre soupçon de cette vérité si utile que toutes elles proviennent d'une origine psorique et qu'en conséquence ils ne pussent jamais les guérir réellement.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Cependant le sublime projet de trouver *à priori* une cause interne et invisible de la maladie se réduisait, du moins chez les médecins réputés les plus raisonnables de l'ancienne école, à rechercher, en prenant, il est vrai, aussi pour base les symptômes, ce que l'on pouvait présumer être le caractère générique de la maladie présente (1). On voulait savoir si c'était le spasme, la faiblesse ou la paralysie, la fièvre ou l'inflammation, l'induration ou l'obstruction de telle ou telle partie, la pléthore sanguine, l'excès ou le défaut d'oxygène, de carbone, d'hydrogène ou d'azote dans les humeurs ; l'exaltation ou l'affaissement de la vitalité du système artériel, ou veineux, ou capillaire ; un défaut dans les proportions relatives des facteurs de la sensibilité, de l'irritabilité ou de la nutrition. Ces conjectures, honorées par l'école du nom d'indications procédant de la cause, et regardées comme la seule rationalité possible en médecine, étaient trop hypothétiques et trop fallacieuses pour pouvoir jouir de la moindre utilité dans la pratique. Incapables même, quand elles eussent été fondées, de faire connaître le meilleur remède à employer dans tel ou tel cas donné, elles flattaient bien l'amour-propre de celui qui les avait laborieusement enfantées ; mais elles l'induisaient la plupart du temps en erreur, quand il prétendait agir d'après elles. C'était plutôt par ostentation qu'on s'y livrait que dans l'espoir sérieux de pouvoir en profiter pour parvenir à la véritable indication curative.

Combien n'arrivait-il pas souvent que le spasme ou la

(1) Tout médecin qui traite les maladies d'après des caractères si généraux, s'arrogeât-il le titre d'homœopathiste, n'en est pas moins dans la réalité un allopathiste généralisateur ; car on ne peut pas concevoir d'homœopathie sans l'individualisation la plus absolue.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

paralysie semblait exister dans une partie de l'organisme, tandis que l'inflammation paraissait avoir lieu dans une autre?

D'une autre part, d'où pouvait-il sortir des remèdes assurés contre chacun de ces prétendus caractères généraux? Ceux qui auraient guéri sûrement n'auraient pu être que les *spécifiques*, c'est-à-dire les médicaments dont l'action était homogène à l'irritation morbifique (1); mais l'ancienne école les proscrivait comme très-dangereux (2), parce qu'en effet l'expérience avait démontré qu'avec les fortes doses consacrées par l'usage, ils compromettaient la vie dans les maladies où l'aptitude à ressentir des irritations homogènes est portée à un si haut degré. Or l'ancienne école ne soupçonnait pas qu'on pût administrer les médicaments à des doses très-faibles et même extrêmement petites. Ainsi on ne devait et on ne pouvait pas guérir par la voie directe et la plus naturelle, c'est-à-dire par des remèdes homogènes et spécifiques, puisque la plupart des effets que les médicaments produisent étaient et demeuraient inconnus, et que, quand bien même on les eût connus, on n'aurait jamais pu, avec des habitudes semblables de généralisation, deviner la substance qu'il était le plus à propos d'employer.

(1) Appelés aujourd'hui homœopathiques.

(2) « Dans le cas où l'expérience avait révélé la vertu curative de « médicaments agissant d'une manière homœopathique, dont le mode « d'action était inexplicable, on se tirait d'embarras en les déclarant « *spécifiques*; et ce mot, à proprement parler, vide de sens, dispensait « désormais de réfléchir sur l'objet en question. Mais il y a déjà long- « temps que ces stimulants homogènes, c'est-à-dire spécifiques ou « homœopathiques, ont été interdits comme exerçant une influence « extrêmement dangereuse. » (RAU, *Ueber der homœopath. Heilverf.* Heildelberg, 1824. p. 101, 102.)

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Cependant, l'ancienne école, qui sentait fort bien qu'il est plus rationnel de suivre le droit chemin que de s'engager dans les voies détournées, croyait encore guérir directement les maladies en *éliminant leur prétendue cause matérielle.* Car il lui était presque impossible de renoncer à ces idées grossières, en cherchant, soit à se faire une image de la maladie, soit à découvrir les indications curatives; il n'était pas non plus en son pouvoir de reconnaître la nature, à la fois spirituelle et matérielle de l'organisme pour un être si élevé que les altérations de ses sensations et actions vitales, qu'on nomme maladies, résultent principalement, presque uniquement même, d'impressions dynamiques, et ne pourraient être déterminées par nulle autre cause.

L'école considérait donc toute matière altérée par la maladie, qu'elle fût ou seulement turgescente, ou rejetée au dehors, comme la cause excitatrice de cette maladie, ou du moins, en raison de sa prétendue réaction, comme celle qui l'entretient; et cette dernière opinion, elle l'admet encore aujourd'hui.

Voilà pourquoi elle croyait opérer des cures portant sur les causes, en faisant tous ses efforts pour expulser du corps les causes matérielles qu'elle supposait à la maladie. De là, son attention à faire vomir, pour évacuer la bile dans les fièvres bilieuses (1), sa méthode de prescrire des vomitifs dans les affections de l'estomac (2),

(1) Rau (*loc. cit.*, p. 276), dans un temps où il n'était point encore parfaitement initié à l'homœopathie, mais où cependant il avait l'intime conviction du caractère dynamique de la cause de ces fièvres, les guérissait déjà par une ou deux petites doses d'un médicament homœopathique, sans administrer aucun évacuant, ce dont il rapporte deux cas remarquables.

(2) Dans une affection gastrique qui survient d'une manière

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

son empressement à expulser la pituite et les vers dans la pâleur de la face, la boulimie, les tranchées etn-

prompte, avec des rapports continuels et répugnants d'aliments c - rompus, et en général avec abattement du moral, froid aux pieds et aux mains, etc., la médecine ordinaire ne s'est occupée jusqu'à présent que du contenu altéré de l'estomac. Un bon vomitif doit, suivant elle, être donné pour procurer l'expulsion des matières. La plupart du temps, on remplit cette indication au moyen du tartre stibié, mêlé ou non avec de l'ipécacuanha. Mais le malade recouvre-t-il la santé aussitôt qu'il a vomi? Oh! non. Ces affections gastriques d'origine dynamique sont ordinairement engendrées par quelque révolution morale (contrariété, chagrin, frayeur), par un refroidissement, par un travail d'esprit ou de corps auquel on s'est livré immédiatement après avoir mangé. L'émétique et l'ipécacuanha ne sont point propres à faire cesser ce désaccord dynamique, et le vomissement révolutionnaire qu'ils déterminent ne l'est pas davantage. En outre, les symptômes morbides particuliers dont eux-mêmes provoquent la manifestation, ont porté une atteinte de plus à la santé, et le désordre s'est mis dans la sécrétion biliaire, de sorte que si le malade ne jouit pas d'une constitution très-robuste, il doit se ressentir pendant plusieurs jours encore de ce prétendu traitement dirigé contre la cause, quoique la totalité du contenu de l'estomac ait été expulsée d'une manière violente. Mais si, au lieu de ces évacuants qui lui portent toujours préjudice, on fait respirer au malade un globule de sucre, gros comme un grain de moutarde, et qui a été imbibé de suc de pulsatille très-étendu, ce qui infailliblement ramène l'ordre et l'harmonie dans l'économie entière et dans l'estomac en particulier, il se trouve guéri en deux heures de temps. Si quelques rapports ont lieu encore, ils sont dus à des gaz dénués de saveur et d'odeur; le contenu de l'estomac n'est plus altéré, et au prochain repas le sujet a recouvré son appétit habituel, il est bien portant et dispos. Voilà ce qu'on doit appeler une véritable cure qui a détruit la cause. L'autre ne porte ce titre que par usurpation ; elle ne fait que fatiguer le malade et lui nuire.

Les médicaments vomitifs ne sont jamais réclamés par un estomac gorgé d'aliments, même difficiles à digérer. En pareil cas, la nature sait se débarrasser du trop-plein par les vomissements spontanés qu'elle excite, et qu'il est tout au plus permis de hâter au moyen de titillations mécaniques exercées sur le voile du palais et l'arrière-gorge. On évite ainsi les effets accessoires qui résulteraient de l'ac-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

flure du ventre chez les enfants (1), sa coutume de saigner dans les hémorrhagies (2), et principalement l'im-

tion des médicaments vomitifs, et un peu de café à l'eau suffit ensuite pour faire passer dans l'intestin les matières qui resteraient encore dans l'estomac.

Mais si, après avoir été rempli outre mesure, l'estomac ne possédait pas, ou s'il avait perdu l'irritabilité nécessaire à la manifestation spontanée du vomissement, et que le malade, tourmenté par de vives douleurs à l'épigastre, n'éprouvât pas la moindre envie de vomir, dans une semblable paralysie du viscère gastrique, un vomitif n'aurait pour effet que de déterminer une inflammation dangereuse ou mortelle des voies digestives, tandis que de petites doses fréquemment répétées d'une forte infusion de café ranimeraient dynamiquement l'excitabilité affaissée de l'estomac, et le mettraient en état de pousser seul par haut ou par bas les matières contenues dans son intérieur, quelque grande qu'en fût la quantité. Ici encore le traitement que les médecins ordinaires prétendent diriger contre la cause n'est point à sa place.

L'usage existe aujourd'hui, même dans les maladies chroniques, lorsque l'acide gastrique devient surabondant et reflue à la bouche, ce qui n'est point rare, d'administrer un vomitif pour débarrasser l'estomac de sa présence. Mais, dès le lendemain, ou quelques jours après, le viscère en contient tout autant, sinon même davantage. Les aigreurs cessent d'elles-mêmes, au contraire, lorsqu'on attaque leur cause dynamique par une très-petite dose d'acide sulfurique extrêmement étendu, ou mieux encore d'un remède antipsorique homœopathique aux autres symptômes.

C'est ainsi que, dans plusieurs des traitements qui, au dire de l'ancienne école, sont dirigés contre la cause morbifique, le but favori est d'expulser péniblement et au détriment du malade le produit matériel du désaccord dynamique sans qu'on s'inquiète le moins du monde de reconnaître la source dynamique du mal, pour la combattre homœopathiquement, elle et tout ce qui en découle, et de traiter ainsi les maladies d'une manière rationnelle.

(1) Symptômes qui dépendent uniquement d'un miasme psorique, et qui cèdent aisément, sans vomitifs ni purgatifs, à de doux antipsoriques (dynamiques).

(2) Quoique presque toutes les hémorrhagies morbides dépendent uniquement d'un désaccord dynamique de la force vitale, cependant l'ancienne école leur assigne pour cause la surabondance du sang,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

portance qu'elle attache aux émissions sanguines de toute espèce (1), comme indication principale à remplir

et ne peut s'empêcher de prescrire des saignées pour débarrasser le corps de ce prétendu trop-plein. Les suites fâcheuses qui en résultent, la chute des forces et la tendance ou même la transition au typhus, sont mises par elle sur le compte de la maladie, dont souvent alors l'allopathie ne peut triompher. En un mot, lors même que le malade n'en réchappe pas, elle croit s'être conduite en conformité de l'adage *causam tolle*, avoir accompli, pour parler son langage, tout ce qu'il était possible de faire pour le malade et n'avoir rien à se reprocher quant à l'issue.

(1) Bien qu'il n'y ait peut-être jamais une seule goutte de sang de trop dans le corps humain vivant, l'ancienne école n'en regarde pas moins une prétendue pléthore, ou surabondance de sang, comme la cause matérielle principale des inflammations, qu'elle doit combattre par les saignées, les ventouses scarifiées et les sangsues. C'est là ce qu'elle appelle agir d'une manière rationnelle, et diriger le traitement contre la cause. Elle va même, dans les fièvres inflammatoires générales, dans les pleurésies aiguës, jusqu'à considérer la lymphe coagulable qui existe dans le sang, ou ce qu'on appelle la couenne, comme la matière peccante, et elle s'efforce d'en faire sortir le plus possible par des saignées réitérées, quoiqu'il ne soit pas rare de voir cette couenne devenir plus épaisse et plus dense à chaque nouvelle émission sanguine. C'est de cette manière que, quand la fièvre inflammatoire ne veut pas céder, elle verse souvent le sang jusqu'au point de tuer presque le malade, afin de faire disparaître la couenne ou la prétendue pléthore, sans soupçonner que le sang enflammé n'est qu'un produit de la fièvre aiguë, de l'irritation inflammatoire morbide, immatérielle ou dynamique, que cette dernière est l'unique cause du grand orage qui a lieu dans le système vasculaire, et qu'on peut la détruire avec une dose minime d'un remède homœopathique, par exemple avec un globule de sucre imbibé de suc d'aconit au décillionième degré de dilution, en évitant les acides végétaux ; de telle sorte que la plus violente fièvre pleurétique, avec tous les symptômes alarmants qui l'accompagnent, se trouve complétement guérie dans l'espace de vingt-quatre heures au plus, sans nulle émission sanguine, sans le moindre antiphlogistique, et qu'un peu de sang tiré alors de la veine, par forme d'expérimentation, ne se couvre plus d'une couenne inflammatoire, tandis qu'un autre malade, en tous points semblable, qui a été traité d'après la méthode prétendue rationnelle

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dans les inflammations ; comme un célèbre praticien de l'école de Paris recommande de la faire, croyant pouvoir

de l'ancienne école, s'il échappe à la mort, après de nombreuses saignées et des souffrances cruelles, languit souvent encore des mois entiers avant de pouvoir, amaigri et épuisé, se tenir sur ses jambes ; et que, dans beaucoup de cas, il succombe à une fièvre typheuse, à une leucophlegmasie ou à une phthisie ulcéreuse, suite fréquente d'un pareil traitement.

Celui qui a touché le pouls tranquille du sujet une heure avant le frisson qui précède toujours la pleurésie aiguë, n'est pas maître de sa surprise lorsque, deux heures après, quand la chaleur s'est déclarée, on cherche à lui persuader qu'une énorme pléthore alors existante rend nécessaires des saignées réitérées, et il se demande quel miracle a pu infuser les livres de sang dont on réclame l'émission, dans les vaisseaux du malade, qu'il a vus deux heures auparavant battre d'un mouvement si calme. On ne peut cependant pas avoir dans ses veines une once de sang en sus de celui qui s'y trouvait deux heures auparavant lorsqu'on se portait bien !

Ainsi, quand le partisan de la médecine allopathique pratique ses émissions sanguines, ce n'est point un superflu de sang qu'il enlève au malade atteint de fièvre aiguë, puisque ce liquide ne saurait jamais être en excès ; il le prive de la quantité de sang normal et indispensable à la vie, au rétablissement de la santé, perte énorme qu'il n'est plus en son pouvoir de réparer. Cependant il s'imagine avoir traité d'après l'axiome *causam tolle*, auquel il donne une si fausse interprétation, tandis que la seule et vraie cause de la maladie était, non une surabondance de sang, qui n'a pas lieu réellement, mais une irritation inflammatoire dynamique du système sanguin, comme le prouve la guérison qu'on obtient en pareil cas par l'administration d'une ou deux petites doses de suc d'aconit, qui est homœopathique à cette fièvre inflammatoire générale.

L'ancienne école ne se fait pas faute non plus d'émissions sanguines partielles, et surtout d'applications copieuses de sangsues, dans le traitement des inflammations dites locales selon la méthode de Broussais. Le soulagement palliatif qui en résulte dans les premiers moments n'est point couronné par une guérison rapide et complète : loin de là, la faiblesse et l'état valétudinaire auxquels reste toujours en proie la partie qui a été traitée de cette manière, souvent même aussi le reste du corps, démontrent assez combien on avait tort d'attribuer l'inflammation locale à une pléthore locale, et combien sont

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

guérir une maladie avec un nombre considérable de sangsues, quel que soit le lieu qu'elle occupe. Une foule de praticiens suivent cette routine comme des moutons. En agissant ainsi, elle croit obéir à des indications véritablement déduites de la cause et traiter les malades d'une manière rationnelle. Elle s'imagine également, en liant un polype, extirpant une glande tuméfiée, ou la faisant détruire par la suppuration déterminée au moyen d'irritants locaux, disséquant un kyste stéatomateux ou mélicéritique, opérant un anévrysme, une fistule lacrymale ou une fistule à l'anus, amputant un sein cancéreux ou un membre dont les os sont frappés de carie, etc., avoir guéri les maladies d'une manière radicale, en avoir détruit les causes. Elle a la même croyance quand elle fait usage de ses répercussifs, et dessèche de vieux ulcères aux jambes par l'emploi des astringents, des oxydes de plomb, de cuivre et de zinc, associés, il est vrai, à des purgatifs, qui ne diminuent point le mal fondamental, et ne font qu'affaiblir; quand elle cautérise les chancres, détruit localement les fics et les verrues, et repousse la gale de la peau par les onguents de soufre, de plomb, de mercure ou de zinc; enfin quand elle fait disparaître une ophthalmie par des dissolutions de plomb

tristes les résultats des émissions sanguines, tandis que cette irritation inflammatoire, d'apparence locale, qui est purement dynamique, peut être détruite d'une manière prompte et durable par une petite dose d'aconit, ou, suivant les circonstances, de belladone, moyen à la faveur duquel la maladie se trouve guérie sans qu'on ait besoin de recourir à des saignées que rien ne justifie (*a*).

(*a*) En 1833, époque à laquelle Hahnemann a publié sa dernière édition allemande de l'*Organon*, cette critique était d'une rigoureuse exactitude. Mais les temps ont changé. Broussais est abandonné; les évacuations sanguines ont perdu de leur crédit, sans que la thérapeutique allopathique ait fait de grands progrès. (*Note du traducteur.*)

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et de zinc, et qu'elle chasse les douleurs des membres au moyen du baume Opodeldoch, des pommades ammoniacées ou des fumigations de cinabre et d'ambre. Dans tous ces cas, elle s'imagine avoir anéanti le mal et opéré un traitement rationnel dirigé contre la cause. Mais quelles sont les suites? Des formes nouvelles de maladies, qui se manifestent infailliblement, soit plus tôt, soit plus tard, qu'on donne, quand elles paraissent, pour des maladies nouvelles, et qui sont *toujours plus fâcheuses que l'affection primitive*, réfutent assez hautement les théories de l'école. Elles devraient lui ouvrir les yeux, en prouvant que le mal a une nature immatérielle plus profondément cachée, que son origine est dynamique, et qu'il ne peut être détruit que par une puissance dynamique.

L'hypothèse que l'école a généralement préférée jusque dans les temps modernes, je pourrais même dire jusqu'à ce jour, est celle des principes morbifiques et des âcretés, qu'à la vérité elle subtilisait beaucoup. De ces principes, il fallait débarrasser les vaisseaux sanguins et lymphatiques, par les organes urinaires ou les glandes salivaires ; la poitrine, par les glandes trachéales et bronchiales ; l'estomac et le canal intestinal, par le vomissement et les déjections alvines ; sans quoi on ne se croyait point en droit de dire que le corps avait été nettoyé de la cause matérielle excitant la maladie, et qu'on avait opéré une cure radicale d'après le principe *tolle causam*.

En pratiquant à la peau des ouvertures que la présence habituelle d'un corps étranger convertissait en ulcères chroniques (cautères, sétons), elle s'imaginait soutirer la matière peccante du corps, qui n'est jamais

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

malade que dynamiquement, comme on fait sortir la lie d'un tonneau en le perçant avec un foret. Elle croyait aussi attirer les mauvaises humeurs au dehors par des vésicatoires entretenus à perpétuité. Mais tous ces procédés, absurdes et contraires à la nature, ne faisaient qu'affaiblir les malades et les rendre enfin incurables.

Je conviens qu'il était plus commode pour la faiblesse humaine de supposer, dans les maladies qui se présentaient à guérir, un principe morbifique dont l'esprit pouvait concevoir la matérialité, d'autant mieux que les malades eux-mêmes se prêtaient volontiers à une telle hypothèse. Effectivement, en l'admettant, on n'avait qu'à s'occuper de faire prendre une quantité de médicaments suffisante pour purifier le sang et les humeurs, provoquer la sueur, faciliter l'expectoration, balayer l'estomac et l'intestin. Voilà pourquoi toutes les matières médicales qui ont paru depuis Dioscoride gardent un silence presque absolu sur l'action propre et spéciale de chaque médicament, et se bornent à dire, après avoir énuméré ses vertus prétendues contre telle ou telle maladie nominale de la pathologie, qu'il sollicite les urines, la sueur, l'expectoration ou le flux menstruel, et surtout qu'il a la propriété de chasser par haut ou par bas le contenu du canal alimentaire, parce qu'en tout temps les efforts des praticiens ont eu pour tendance principale l'expulsion d'un principe morbifique matériel et de plusieurs âcretés qu'ils se figuraient être la cause des maladies.

C'étaient là de vains rêves, des suppositions gratuites, des hypothèses dénuées de base, habilement imaginées pour la commodité de la thérapeutique, qui se flattait d'avoir une tâche plus facile à remplir quand il s'agirait

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pour elle de combattre des principes morbifiques matériels (*si modo essent*).

Mais l'essence des maladies et leur guérison ne se plient point à nos rêves et aux désirs de notre paresse. Les maladies ne peuvent pas, pour complaire à nos folles hypothèses, cesser d'être des *aberrations dynamiques que notre vie spirituelle éprouve dans sa manière de sentir et d'agir ; c'est-à-dire des changements immatériels dans notre manière d'être.*

Les causes de nos maladies ne sauraient être matérielles, puisque la moindre substance matérielle étrangère (1), quelque douce qu'elle nous paraisse, qu'on introduit dans les vaisseaux sanguins, est repoussée tout à coup comme un poison par la force vitale, ou, si elle ne peut l'être, occasionne la mort. Que le plus petit corps étranger vienne à s'insinuer dans nos parties sensibles, le principe de la vie qui est répandu partout dans notre intérieur n'a pas de repos jusqu'à ce qu'il ait procuré l'expulsion de ce corps par la douleur, la fièvre, la suppuration ou la gangrène. Et dans une maladie de peau datant d'une vingtaine d'années, ce principe vital, dont l'activité est infatigable, souffrirait avec patience pendant vingt ans, dans nos humeurs, un principe exanthématique matériel, un virus dartreux, scrofuleux ou goutteux ! Quel

(1) La vie cessa tout à coup par l'injection d'un peu d'eau pure dans une veine (*voyez* Mullen, dans Birch, *History of royal Society*, vol. IV). L'air atmosphérique introduit dans les veines a causé la mort (*voyez* J. H. Voigt, *Magasin fuer den neuesten Zustand der Naturkunde*, t. III, p. 25; — *Bulletin de l'Académie royale de médecine.* Paris, 1837, t. II, pag. 182). Les liquides, même les plus doux, portés dans les veines, ont mis la vie en danger (*voyez* Autenrieth, *Physiologie*, II, § 784; — Burdach, *Traité de physiologie.* Paris, 1837, t. VI, p. 404).

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nosologiste a jamais vu aucun de ces principes morbifiques, dont il parle avec tant d'assurance, et sur lesquels il prétend construire un plan de conduite médicale? Qui jamais mettra sous les yeux de personne un principe goutteux, un virus scrofuleux?

Lors même que l'application d'une substance matérielle à la peau, ou son introduction dans une plaie, a propagé des maladies par infection, qui pourrait prouver que, comme on l'affirme si souvent dans nos pathogénésies, la moindre parcelle matérielle de cette substance pénètre dans nos humeurs ou se trouve absorbée (1)? On a beau se laver les parties génitales avec le plus grand soin et le plus promptement possible, cette précaution ne garantit pas de la maladie chancreuse vénérienne. Il suffit d'un faible souffle qui s'échappe d'un homme atteint de la variole pour produire cette redoutable maladie chez l'enfant bien portant.

Combien en poids doit-il pénétrer ainsi de ce principe matériel dans les humeurs pour produire, dans le premier cas, une maladie (la syphilis) qui, à défaut de traitement, durera jusqu'au terme le plus reculé de la vie, ne s'éteindra qu'à la mort, et, dans le second, une affection (la variole) qui fait souvent périr avec rapidité au milieu d'une suppuration presque générale (2)? Est-il

(1) Une petite fille de huit ans ayant été mordue par un chien enragé à Glasgow, un chirurgien excisa sur-le-champ la partie entière sur laquelle avait porté l'action des dents, ce qui n'empêcha pas l'enfant d'avoir, trente-six jours après, la rage, dont elle mourut au bout de deux jours. (*Med. comment. of Edinb.*, dec. 2, vol. II, 1793.)

(2) Pour expliquer la production de la quantité souvent si considérable de matières fécales putrides et d'ichor ulcéreux qui a lieu dans les maladies, et pouvoir représenter ces substances comme étant la cause qui provoque et entretient l'état morbide, quoiqu'au moment

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

possible d'admettre, dans ces deux circonstances et autres analogues, un principe morbifique matériel qui ait passé dans le sang ? On a vu souvent des lettres écrites dans la chambre d'un malade communiquer la même maladie miasmatique à celui qui les lisait. Peut-on songer alors à quelque chose de matériel qui pénètre dans les humeurs ? Mais à quoi bon toutes ces preuves? Combien de fois n'a-t-on pas vu des propos offensants occasionner une fièvre bilieuse qui mettait la vie en danger, une indiscrète prophétie causer la mort à l'époque prédite, et une surprise agréable ou désagréable suspendre subitement le cours de la vie? Où est alors le principe morbifique matériel qui s'est glissé en substance dans le corps, qui a produit la maladie, qui l'entretient, et sans l'expulsion matérielle duquel, par des médicaments, toute cure radicale serait impossible ?

de l'infection rien de matériel n'ait été vu pénétrer dans le corps, on a imaginé une autre hypothèse consistant à admettre que certains principes contagieux très-subtils agissent dans le corps comme des ferments, amènent les humeurs au même degré de corruption qu'eux, et les convertissent de cette manière en un ferment semblable à eux-mêmes, qui entretient et alimente la maladie. Mais, par quelles tisanes dépuratives espérait-on donc de pouvoir débarrasser le corps d'un ferment qui renaissait sans cesse, et le chasser si complétement de la masse des humeurs, qu'il n'en restât pas même la moindre parcelle, laquelle, dans l'hypothèse admise, aurait dû corrompre encore ces humeurs, et reproduire, comme précédemment, de nouveaux principes morbifiques ? Il serait donc impossible de jamais guérir ces maladies à la manière de l'école ! On voit à quelles grossières inconséquences mènent les hypothèses même les plus subtiles, quand elles reposent sur l'erreur. La syphilis la mieux constituée, après qu'on a écarté la psore qui la complique souvent, guérit sous l'influence d'une ou deux très-petites doses de la trentième dilution du mercure métallique, et l'altération syphilitique générale des humeurs se trouve ainsi anéantie pour toujours, d'une manière dynamique.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Les partisans d'une hypothèse aussi grossière que celle des principes morbifiques devraient rougir de méconnaître à ce point la nature immatérielle de notre vie et le pouvoir dynamique des causes qui font naître des maladies, et de se rabaisser ainsi au rôle ignoble de gens qui, dans leurs vains efforts pour balayer des matières peccantes dont l'existence est une chimère, tuent les malades au lieu de les guérir.

Les crachats, souvent si dégoûtants, qu'on observe dans les maladies, seraient-ils donc précisément la matière qui les engendre et les entretient (1)? Ne sont-ils pas plutôt toujours *des produits de la maladie, c'est-à-dire du trouble purement dynamique que la vie a éprouvé ?*

Avec ces fausses idées matérielles sur l'origine et l'essence des maladies, il n'est pas surprenant que, dans tous les temps, les petits comme les grands praticiens, et même les inventeurs des systèmes les plus sublimes, n'aient eu pour but principal que l'élimination et l'expulsion d'une prétendue matière morbifique, et que l'indication le plus fréquemment établie ait été celle d'inciser cette matière, de la rendre mobile, de procurer sa sortie par la salive, les crachats, la sueur et l'urine, de purifier le sang par l'action intelligente des tisanes, de le débarrasser ainsi d'âcretés et d'impuretés qui n'y existèrent *jamais*, de soutirer mécaniquement le principe imaginaire de la maladie par des sétons, des cautères, des vésicatoires permanents, mais principalement de faire sortir la *matière peccante*, comme on la nomme, par le ca-

(1) S'il en était ainsi, il suffirait de se bien moucher pour guérir infailliblement et rapidement tout coryza quelconque, même le plus invétéré.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nal intestinal, au moyen de laxatifs et de purgatifs, décorés du titre d'*apéritifs* et de *dissolvants*, afin de leur donner plus d'importance et des dehors plus imposants. Ces efforts d'expulsion d'une matière morbifique capable d'engendrer et d'entretenir les maladies, devaient nécessairement échouer; l'organisme vivant étant sous la dépendance d'un principe vital immatériel, et la maladie n'étant qu'un désaccord dynamique de cette puissance sous le rapport de ses sensations et de ses actes.

Maintenant si nous admettons, ce dont il n'est pas permis de douter, qu'à l'exceptien des maladies provoquées par l'introduction de substances tout à fait indigestes ou nuisibles dans les organes digestifs ou autres viscères creux, par la pénétration de corps étrangers à travers la peau, etc., il n'en existe aucune qui ait pour cause un principe matériel, que toutes, au contraire, elles sont uniquement et toujours le résultat spécial d'une altération virtuelle et dynamique de la santé, combien les méthodes de traitement qui ont pour base l'expulsion (1) de

(1) L'expulsion des vers a quelque apparence de nécessité dans les maladies dites vermineuses. On trouve des lombrics chez quelques enfants et des ascarides chez un grand nombre. Mais ces parasites dépendent d'une affection générale (psore), liée à un genre de vie insalubre. Qu'on améliore le régime et qu'on guérisse homœopathiquement la psore, ce qui est plus facile à cet âge qu'à toute autre époque de la vie, il ne reste plus de vers, et les enfants n'en sont plus incommodés, tandis qu'on les voit promptement reparaître en foule après l'usage des seuls purgatifs, même associés au semen-contra.

Mais, dira-t-on, il ne faut assurément rien négliger afin de chasser du corps le ver solitaire, ce monstre créé pour le tourment du genre humain.

Oui, on fait quelquefois sortir le tænia. Mais, au prix de quelles souffrances consécutives et de quels dangers pour la vie! Je ne voudrais point avoir sur la conscience la mort de tous ceux qui ont dû succomber à la violence des purgatifs dirigés contre ce ver, et les

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ce principe imaginaire doivent-elles paraître mauvaises à l'homme sensé, puisqu'il n'en peut rien résulter de bon dans les principales maladies de l'homme, les chroniques, et qu'au contraire elles nuisent toujours énormément?

années de langueur qu'ont traînées ceux qui échappaient à la mort. Et combien de fois encore n'arrive-t-il pas qu'après avoir répété pendant plusieurs années de suite ces purgations destructives de la santé et de la vie, l'animal ne sort point ou se reproduit! Que serait-ce donc s'il n'y avait pas la moindre nécessité de chercher à l'expulser et à le tuer par des moyens violents et cruels, qui mettent souvent les jours du malade en danger? Les diverses espèces de tænias ne se trouvent que chez les sujets psoriques, et disparaissent toujours quand la psore est guérie. Jusqu'au moment de la guérison, ils vivent, sans trop incommoder l'homme, non pas immédiatement dans les intestins, mais dans le résidu des aliments, où, plongés comme dans un monde à eux propre, ils restent tranquilles et rencontrent ce qui est nécessaire à leur nutrition. Tant que dure cet état de choses, ils ne touchent pas aux parois des intestins, et ne causent aucun dommage à celui dont le corps les recèle. Mais dès qu'une maladie aiguë quelconque s'empare du sujet, le contenu des intestins devient insupportable à l'animal, qui se tortille, irrite les parois sensibles du tube alimentaire, et excite une espèce de colique spasmodique, qui ne contribue pas peu à accroître les souffrances du malade. De même, l'enfant ne s'agite et ne se remue dans la matrice que quand la mère est malade, et il reste tranquille dans l'eau au milieu de laquelle il nage, tant que celle-ci se porte bien.

Il est digne de remarque que les symptômes observés à cette époque chez les personnes qui portent un ver solitaire, sont de nature telle que la teinture de fougère mâle, à la dose la plus exiguë, en procure rapidement l'extinction d'une manière homœopathique, parce qu'elle fait cesser ce qui, dans la maladie, causait l'agitation du parasite. L'animal, se trouvant désormais à son aise, continue à vivre tranquillement dans les matières intestinales, sans incommoder le malade d'une manière bien sensible, jusqu'à ce que le traitement antipsorique soit assez avancé pour que le ver ne rencontre plus, dans le contenu du canal intestinal, les substances propres à lui servir de nourriture, et qu'il disparaisse de lui-même pour toujours quand le malade est guéri, sans que le moindre purgatif soit nécessaire (*Voyez* Fr. Hartmann, *Thérapeutique homœopathique des maladies des enfants*. Paris, 1853, p. 279 et suiv.).

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Les matières dégénérées et les impuretés qui deviennent visibles dans les maladies, ne sont autre chose, personne n'en disconviendra, que des produits de la maladie, dont l'organisme sait se débarrasser, d'une manière parfois trop violente, sans le secours de la médecine évacuante, et qui renaissent aussi longtemps que dure la maladie. Ces matières s'offrent souvent au vrai médecin comme des symptômes morbides, et l'aident à tracer le tableau de la maladie, dont il se sert ensuite pour chercher un agent médicinal homœopathique propre à guérir celle-ci.

Mais les partisans actuels de l'ancienne école ne veulent plus être regardés comme ayant pour but, dans leurs traitements, d'expulser des principes morbifiques matériels. Ils donnent aux évacuations nombreuses et variées qu'ils emploient le nom de méthode dérivative, et prétendent ne faire en cela qu'imiter la nature de l'organisme malade, qui, dans ses efforts pour rétablir la santé, juge la fièvre par la sueur et l'urine; la pleurésie par le saignement de nez, des sueurs et des crachats muqueux; d'autres maladies par le vomissement, la diarrhée et le flux de sang; les douleurs articulaires par des ulcérations aux jambes; l'angine par la salivation ou par des métastases et des abcès qu'elle fait naître dans des parties éloignées du siége du mal.

D'après cela, ils croient n'avoir rien de mieux à faire qu'à imiter la nature, et prennent des voies détournées dans le traitement de la plupart des maladies. Aussi, marchant sur les traces de la force vitale malade abandonnée à elle-même, procèdent-ils d'une manière indirecte (1)

(1) Au lieu d'éteindre le mal promptement, sans délai et sans épuiser les forces, comme fait l'homœopathie, à l'aide de puissances

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

en appliquant des irritations hétérogènes plus fortes sur des parties éloignées du siége de la maladie, et provoquant, ordinairement même, entretenant des évacuations par les organes qui diffèrent le plus des tissus affectés, afin de détourner en quelque sorte le mal vers cette nouvelle localité.

Cette dérivation a été et est encore une des principales méthodes curatives de l'école régnante jusqu'à ce jour.

En imitant ainsi la nature médicatrice, suivant l'expression employée par d'autres, ils cherchent à exciter violemment, dans les parties qui sont les moins malades et qui peuvent le mieux supporter la maladie médicamenteuse, des symptômes nouveaux qui, sous l'apparence de crises et la forme d'évacuations, doivent, suivant eux, dériver la maladie primitive (1), afin qu'il soit permis aux forces médicatrices de la nature d'opérer peu à peu la résolution (2).

médicinales dynamiques dirigées contre les points malades de l'organisme.

(1) Comme si l'on pouvait dériver quelque chose d'immatériel! Ainsi, c'est pour ainsi dire une matière morbifique, quelque subtile d'ailleurs qu'on la suppose.

(2) Les maladies médiocrement aiguës sont les seules qui aient coutume de se terminer d'une manière paisible quand elles ont atteint le terme de leur cours naturel, soit qu'on emploie des remèdes allopathiques qui n'aient pas trop d'énergie, soit qu'on s'abstienne de tout moyen semblable. La force vitale, en se ranimant, substitue alors peu à peu l'état normal à l'état anormal, qui s'est affaibli graduellement. Mais, dans les maladies fort aiguës et dans les chroniques, qui forment l'immense majorité de celles auxquelles l'homme est sujet, cette ressource manque tant à la grossière nature qu'à l'ancienne école : là, les efforts spontanés de la force vitale et les procédés imitatifs de l'allopathie sont impuissants pour amener une résolution; tout au plus peut-il en résulter une trêve de courte durée, pendant laquelle

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Les moyens dont ils se servent pour parvenir à ce but sont l'emploi de substances qui poussent à la sueur et aux urines, les émissions sanguines, les sétons et cautères, mais de préférence les irritants du canal alimentaire propres à déterminer des évacuations, soit par le haut, soit par le bas, irritants dont les derniers ont aussi reçu les noms d'apéritifs et de dissolvants (1).

Au secours de cette méthode dérivative on en appelle une autre qui a beaucoup d'affinité avec elle, et qui consiste à mettre en usage des irritants antagonistes : les tissus de laine sur la peau, les bains de pieds, les nauséabonds, les tourments de la faim imposés à l'estomac et au canal intestinal, les moyens qui excitent de la douleur, de l'inflammation et de la suppuration dans des parties voisines ou éloignées, comme les sinapismes, les vésicatoires, le garou, les sétons, les cautères, la pommade d'Autenrieth, le moxa, le fer rouge, l'acupuncture, etc. En cela, on suit encore les traces de la grossière nature, qui, livrée à elle-même, cherche à se débarrasser de la maladie dynamique par des douleurs qu'elle fait naître dans des régions éloignées du corps, par des métastases et des abcès, par des éruptions cutanées ou des ulcères suppurants, et dont tous les efforts à cet égard sont inutiles quand il s'agit d'une affection chronique.

Ce n'est donc point un calcul raisonné, mais seulement une indolente imitation qui a mis l'ancienne école sur la voie de ces méthodes indirectes, tant dérivative qu'antagoniste, et l'a conduite à des procédés si peu

l'ennemi réunit ses forces, pour reparaître tôt ou tard plus terrible que jamais.

(1) Cette expression annonce aussi qu'on supposait cependant la présence d'une matière morbifique à dissoudre et à expulser.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

efficaces, si affaiblissants et si nuisibles, dans le but d'apaiser ou d'écarter les maladies pendant quelque temps, mais en substituant un mal plus fâcheux à l'ancien. Un pareil résultat peut-il donc être appelé guérison ?

La médecine ordinaire regardait les moyens que la nature de l'organisme emploie pour se soulager, chez les malades qui ne font usage d'aucun médicament, comme des modèles parfaits à imiter. Mais *elle se trompait beaucoup*. Les efforts misérables et extrêmement incomplets que la force vitale fait pour se porter secours à soi-même dans les maladies aiguës, sont un spectacle qui doit exciter l'homme à ne pas se contenter d'une stérile compassion et à déployer toutes les ressources de son intelligence, afin de mettre un terme, par une guérison réelle, à ces tourments que s'impose elle-même la nature. Si la force vitale ne peut point guérir homœopathiquement une maladie déjà existante dans l'organisme par la provocation d'une autre maladie nouvelle et *semblable* à celle-ci (§§ 43-46), ce qui en effet est bien rarement à sa disposition (§ 50), et si l'organisme, privé de tous les secours du dehors, reste seul chargé de triompher d'une maladie qui vient d'éclater (sa résistance est tout à fait impuissante dans les affections chroniques), nous ne voyons qu'efforts douloureux et souvent dangereux pour sauver le malade à quelque prix que ce soit, efforts dont il n'est par rare que la mort soit le résultat.

N'apercevant point ce qui se passe dans l'économie, chez l'homme bien portant, le créateur de toutes choses ayant soustrait une semblable notion à ses créatures, nous ne pouvons pas voir davantage ce qui s'y opère quand la vie est troublée. Les opérations qui ont lieu

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dans les maladies ne s'annoncent que par les changements perceptibles, par les symptômes, au moyen desquels seuls notre organisme peut exprimer les troubles survenus dans son intérieur, de sorte que, dans chaque cas donné, nous n'apprenons même pas quels sont, parmi les symptômes, ceux qui sont dus à l'action primitive de la maladie et ceux qui ont pour origine les réactions au moyen desquelles la force vitale cherche à se tirer du danger. Les uns et les autres se confondent ensemble sous nos yeux, et ne nous offrent qu'une image réfléchie au dehors de tout l'ensemble du mal intérieur, puisque les efforts infructueux par lesquels la vie abandonnée à elle-même cherche à faire cesser la maladie sont aussi des souffrances de l'organisme tout entier. Voilà pourquoi les évacuations que la nature excite ordinairement à la fin des maladies dont l'invasion a été brusque, et que l'on appelle crises, font souvent plus de mal que de bien.

Ce que la force vitale fait dans ces prétendues crises et la manière dont elle l'accomplit, sont des mystères pour nous, aussi bien que tous les actes intérieurs qui ont lieu dans l'économie organique de la vie. Ce qui est certain, cependant, c'est que, dans le cours de ces efforts, il y a *plus ou moins des parties souffrantes qui se trouve sacrifié* pour sauver le reste. Ces opérations de la force vitale combattant une maladie aiguë uniquement d'après les lois de la constitution organique du corps, et non d'après les inspirations d'une pensée réfléchie, ne sont, la plupart du temps, qu'une sorte d'allopathie. Afin de débarrasser, par une crise, les organes primitivement affectés, elle augmente l'activité des organes sécrétoires, vers lesquels dérive ainsi l'affection des

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

premiers ; il survient des vomissements, des diarrhées, des flux d'urine, des sueurs, des abcès, etc., et la force nerveuse, attaquée dynamiquement, cherche en quelque sorte à se décharger par des produits matériels.

La nature de l'homme, abandonnée à elle-même, ne peut se sauver des maladies aiguës que par la destruction et le sacrifice d'une partie de l'organisme même, et si la mort ne s'ensuit pas, l'harmonie de la vie et de la santé ne peut se rétablir que d'une manière lente et incomplète.

La grande faiblesse dont les organes qui ont été exposés aux atteintes du mal et même le corps entier restent atteints après cette guérison spontanée, la maigreur, etc., prouvent assez l'exactitude de ce qui vient d'être avancé.

En un mot, toute la marche des opérations par lesquelles l'organisme cherche à se débarrasser seul des maladies dont il est atteint, ne fait voir à l'observateur, qu'un tissu de souffrances et ne lui montre rien qu'il puisse ou qu'il doive imiter, s'il veut exercer réellement l'art de guérir.

On s'est borné à suivre la marche de l'instinctive nature dans les efforts qu'elle tente, efforts couronnés d'un succès faible, seulement dans les maladies aiguës peu intenses. On n'a fait qu'imiter la puissance vitale conservatrice abandonnée à elle-même, qui, reposant uniquement sur les lois organiques du corps, n'agit non plus qu'en vertu de ces lois, sans raisonner et réfléchir ses actes. On a copié la grossière nature, qui ne peut pas, comme un chirurgien intelligent, rapprocher les lèvres béantes d'une plaie et les réunir par première intention ; qui, dans une fracture, est impuissante, quelque quan-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tité de matière osseuse qu'elle fasse épancher, pour redresser et affronter les deux bouts de l'os; qui, ne sachant pas lier une artère blessée, laisse un homme plein de vie et de force succomber à la perte de tout son sang; qui ignore l'art de ramener à sa situation normale la tête d'un os déplacée par l'effet d'une luxation, et rend même en très-peu de temps la réduction impossible à la chirurgie par le gonflement qu'elle excite dans les alentours ; qui, pour se débarrasser d'un corps étranger violemment introduit dans la cornée transparente, détruit l'œil entier par la suppuration ; qui, dans une hernie étranglée, ne sait briser l'obstacle que par la gangrène et la mort; qui, enfin, dans les maladies dynamiques, rend souvent par les changements de forme qu'elle leur imprime, la position du malade beaucoup plus fâcheuse qu'elle ne l'était auparavant. Il y a plus encore : cette force vitale non intelligente admet sans hésitation dans le corps les plus grands fléaux de notre existence terrestre, les sources d'innombrables maladies qui affligent l'espèce humaine depuis des siècles, c'est-à-dire les miasmes chroniques, la psore, la syphilis et la sycose. Bien loin de pouvoir débarrasser l'organisme d'un seul de ces miasmes, elle n'a pas même la puissance de l'adoucir ; elle le laisse au contraire exercer tranquillement ses ravages jusqu'à ce que la mort vienne fermer les yeux du malade, souvent après de longues et tristes années de souffrances.

Comment l'ancienne école, qui se dit rationnelle, a-t-elle pu, dans une chose aussi importante que la guérison, dans une œuvre qui exige tant de méditation et de jugement, prendre cette aveugle force vitale pour son institutrice, pour son guide unique, imiter sans réflexion les

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

actes indirects et révolutionnaires qu'elle accomplit dans les maladies, la suivre enfin comme le meilleur et le plus parfait des modèles, tandis que la raison, ce don magnifique de la Divinité, nous a été accordée pour pouvoir surpasser la force vitale dans les secours à porter à nos semblables ?

Lorsque la médecine dominante, appliquant ainsi, comme elle a coutume de le faire, ses méthodes antagoniste et dérivative, qui reposent uniquement sur une imitation irréfléchie de l'énergie grossière, automatique et sans intelligence qu'elle voit déployer à la vie, attaque des organes innocents, et leur inflige des douleurs plus aiguës que celles de la maladie contre laquelle elles sont dirigées, ou, ce qui arrive la plupart du temps, les oblige à des évacuations qui dissipent en pure perte les forces et les humeurs, son but est de détourner, vers la partie qu'elle irrite, l'activité morbide que la vie déployait dans les organes primitivement affectés, et ainsi de déraciner violemment la maladie naturelle, en provoquant une *maladie plus forte, d'une autre espèce*, sur un point qui avait été ménagé jusqu'alors, c'est-à-dire en se servant de moyens indirects et détournés qui épuisent les forces et entraînent la plupart du temps de la douleur (1).

(1) L'expérience journalière montre combien cette manœuvre réussit peu dans les maladies chroniques. *C'est dans le plus petit nombre des cas qu'a lieu la guérison.* Mais oserait-on se vanter d'avoir remporté une victoire si, au lieu d'attaquer son ennemi en face et à armes égales, et de terminer le différend par sa mort, on se bornait à incendier le pays derrière lui, à lui couper toute retraite, à tout détruire autour de lui ? On réussit bien, par de tels moyens, à briser le courage de son adversaire ; mais on n'atteint point au but pour cela ; l'ennemi n'est pas anéanti, il est encore là, et quand il aura pu ravitail-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Il est vrai que, par ces fausses attaques, la maladie, quand elle est aiguë, et que par conséquent son cours ne peut être de longue durée, se transporte sur des parties éloignées et non semblables à celles qu'elle occupait d'abord ; mais elle n'est point guérie. Il n'y a rien dans ce traitement révolutionnaire qui se rapporte d'une manière directe et immédiate aux organes primitivement malades, et qui mérite le titre de *guérison*. Si l'on s'était abstenu de ces atteintes fâcheuses portées à la vie du reste de l'organisme, on aurait souvent vu la maladie aiguë se dissiper seule, d'une manière même plus rapide, en laissant moins de souffrances après elle, en causant un moindre épuisement des forces. On ne peut d'ailleurs mettre ni le procédé suivi par la grossière nature, ni sa copie allopathique, en parallèle avec le traitement homœopathique, direct et dynamique, qui, ménageant les forces, éteint la maladie d'une manière immédiate et rapide.

Mais, dans l'immense majorité des maladies, dans les affections chroniques, ces traitements perturbateurs, débilitants et indirects de l'ancienne école ne produisent presque jamais aucun bien. Leur effet se borne à suspendre pour un petit nombre de jours tel ou tel symptôme incommode, qui revient aussitôt que la nature s'est accoutumée à l'irritation éloignée ; la maladie renaît plus fâcheuse,

ler ses magasins, il redressera de nouveau la tête, plus farouche qu'il n'était auparavant. L'ennemi, dis-je, n'est point anéanti, mais le pauvre pays, tout innocent qu'il est de la querelle, est tellement ruiné, qu'il ne pourra s'en relever de longtemps. Voilà ce qui arrive à l'allopathie, dans les maladies chroniques, lorsque, sans guérir la maladie, elle ruine et détruit l'organisme par des attaques indirectes contre d'innocents organes éloignés du siége de cette dernière. Voilà les résultats, dont elle n'a pas sujet de tirer vanité.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

parce que les douleurs antagonistes (1) et d'imprudentes évacuations ont affaibli l'énergie de la force vitale.

Tandis que la plupart des allopathistes, imitant d'une manière générale les efforts salutaires de la grossière nature livrée à ses propres ressources, introduisaient ainsi dans la pratique ces dérivations soi-disant utiles, que chacun variait au gré des indications suggérées par ses propres idées, d'autres, visant à un but plus élevé encore, *favorisaient de tout leur pouvoir la tendance que la force vitale montre, dans les maladies, à se débarrasser par des évacuations et des métastases antagonistes*, cherchaient en quelque sorte à la soutenir en activant ces dérivations et ces évacuations, et s'imaginaient pouvoir d'après cette conduite s'arroger le titre de ministres de la nature.

Comme il arrive assez souvent, dans les maladies chroniques, que les évacuations provoquées par la nature procurent quelque peu de soulagement dans des cas de douleurs aiguës, de paralysies, de spasmes, etc., l'ancienne école s'imagina que le vrai moyen de guérir les maladies, était de favoriser, d'entretenir ou même d'augmenter ces évacuations. Mais elle ne s'aperçut pas que toutes ces prétendues évacuations critiques produites par

(1) Quel résultat favorable ont jamais eu ces cautères si souvent employés, qui répandent au loin leur odeur? Si, dans les premiers quinze jours, tant qu'ils ne causent point encore beaucoup de douleurs, ils semblent, par antagonisme, diminuer légèrement une maladie chronique, plus tard, quand le corps s'est habitué à la douleur, ils n'ont plus d'autre effet que d'affaiblir le malade et d'ouvrir ainsi un champ plus vaste à l'affection chronique. Se trouverait-il donc encore, au XIXe siècle, des médecins qui regarderaient ces exutoires comme des égouts par lesquels s'échappe la matière peccante? On serait presque tenté de le croire.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la nature abandonnée à elle-même ne procurent dans les maladies chroniques qu'un soulagement palliatif et de courte durée, et que, loin de contribuer à la véritable guérison, elles aggravent au contraire le mal intérieur primitif, par la consommation qu'elles font des forces et des humeurs. Jamais on n'a vu de pareils efforts d'une nature grossière procurer le rétablissement durable d'un malade ; jamais ces évacuations excitées par l'organisme (1) n'ont guéri de maladie chronique. Au contraire, dans tous les cas de ce genre, on voit, après une courte amélioration, dont la durée va toujours en diminuant, l'affection primitive s'aggraver manifestement, et les accès revenir plus fréquents et plus forts, quoique les évacuations ne discontinuent point. De même, quand la nature, abandonnée à ses propres moyens dans les affections chroniques internes qui compromettent la vie, ne sait se porter secours qu'en provoquant l'apparition de symptômes locaux externes, afin de détourner le danger des organes indispensables à l'existence, en le reportant par métastase sur ceux qui ne le sont pas, ces efforts d'une force vitale énergique, mais sans intelligence, sans réflexion, sans prévoyance, n'aboutissent à rien moins qu'à un amendement réel, à la guérison ; ce ne sont que des palliations, de courtes suspensions imposées à la maladie interne, aux dépens d'une grande partie des humeurs et des forces, sans que l'affection primitive ait rien perdu de sa gravité. Ils peuvent, tout au plus, sans le concours d'un véritable traitement homœopathique, retarder la mort, qui est inévitable.

(1) Les évacuations provoquées par l'art ne l'ont jamais fait non plus.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'allopathie de l'ancienne école, non contente d'exagérer beaucoup les efforts de la grossière nature, en donnait une très-fausse interprétation. S'imaginant à tort qu'ils sont vraiment salutaires, elle cherchait à les favoriser, à leur donner un plus grand développement, dans l'espoir de parvenir ainsi à détruire le mal tout entier et à procurer une guérison radicale. Lorsque, dans une maladie chronique, la force vitale paraissait amender tel ou tel symptôme fâcheux de l'état intérieur, par exemple au moyen d'un exanthème humide, alors le soi-disant ministre de la nature appliquait un épispastique ou tout autre exutoire sur la surface suppurante qui s'était établie, pour tirer de la peau une quantité d'humeur plus grande encore, et aider ainsi la nature à guérir en éloignant du corps le principe morbifique. Mais tantôt, quand l'action du moyen était trop violente, la dartre déjà ancienne, et le sujet trop irritable, l'affection externe augmentait beaucoup, sans profit pour le mal primitif, et les douleurs, devenues plus vives, ravissaient le sommeil au malade, diminuaient ses forces, souvent même déterminaient l'apparition d'un érysipèle fiévreux de mauvais caractère; tantôt, lorsque le remède agissait avec plus de douceur sur l'affection locale, encore récente peut-être, il exerçait une sorte d'homœopathisme externe sur le symptôme local que la nature avait fait naître à la peau pour soulager l'affection interne, renouvelait ainsi cette dernière, à laquelle se rattachait un plus grand danger, et exposait la force vitale, par cette suppression du symptôme local, à en provoquer de plus fâcheux sur quelque partie noble. Il survenait en remplacement une ophthalmie redoutable, la surdité, des spasmes d'estomac, des convulsions épileptiques, des accès de suffocation,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

des attaques d'apoplexie, des maladies mentales, etc. (1).

La même prétention d'aider la force vitale dans ses efforts curatifs, portait le ministre de la nature, quand la maladie faisait affluer le sang dans les veines du rectum ou de l'anus (hémorrhoïdes borgnes), à recourir aux applications de sangsues, souvent en grand nombre, afin d'ouvrir une issue au sang de ce côté. L'émission sanguine procurait un court amendement, quelquefois trop léger pour mériter qu'on en parlât; mais elle affaiblissait le corps, et donnait lieu à une congestion plus forte encore vers l'extrémité du canal intestinal, sans apporter la moindre diminution au mal primitif.

Dans presque tous les cas où la force vitale malade cherchait à évacuer un peu de sang par le vomissement, l'expectoration, etc., afin de diminuer la gravité d'une affection interne dangereuse, on s'empressait de prêter main-forte à ces prétendus efforts salutaires de la nature, et on tirait du sang de la veine en abondance; ce qui n'était jamais sans inconvénient par la suite, et affaiblissait manifestement le corps.

Lorsqu'un malade était sujet à de fréquentes nausées, sous prétexte d'entrer dans les vues de la nature, on lui prodiguait des vomitifs, qui jamais ne faisaient de bien, mais souvent entraînaient des suites fâcheuses, des accidents graves, la mort même.

Quelquefois la force vitale, pour apaiser un peu le mal interne, provoque des engorgements froids dans les glandes extérieures. Le ministre de la nature croit bien servir sa divinité en amenant ces tumeurs à suppuration par

(1) Ce sont là les suites naturelles de la suppression des symptômes locaux dont il s'agit, suites que le médecin allopathiste regarde souvent comme des maladies tout à fait différentes et nouvelles.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

toutes sortes de frictions et d'applications échauffantes, pour ensuite plonger l'instrument tranchant dans l'abcès parvenu à maturité, et faire écouler la matière peccante au dehors. Mais l'expérience a mille et mille fois appris quels sont les maux interminables qui, presque sans exception, résultent de cette pratique.

Comme l'allopathiste a vu souvent de grandes souffrances être un peu soulagées, dans les maladies chroniques, par des sueurs nocturnes survenues spontanément ou par certaines déjections naturelles de matières liquides, il se croit appelé à suivre ces indications de la nature ; il pense même devoir seconder le travail de la nature, c'est-à-dire de la force vitale inintelligente, en prescrivant, dans toutes les maladies chroniques, un traitement sudorifique complet, ou l'usage continué pendant plusieurs années de ce qu'il appelle des laxatifs doux, afin de débarrasser plus sûrement le malade de l'affection qui le tourmente. Mais cette conduite de sa part n'a jamais qu'un résultat contraire, c'est-à-dire qu'elle aggrave toujours la maladie primitive.

Cédant à l'empire de cette opinion qu'il a embrassée sans examen, malgré son défaut absolu de fondement. l'allopathiste continue à seconder (1) les efforts de la

(1) Il n'est pas rare, cependant, que l'ancienne école se permette une marche inverse, c'est-à-dire que, quand les efforts de la force vitale tendant à soulager le mal interne par des évacuations ou par la provocation de symptômes locaux à l'extérieur, portent évidemment préjudice au malade, elle déploie contre eux tout l'appareil de ses répercussifs : qu'ainsi elle combatte les douleurs chroniques, l'insomnie et les diarrhées anciennes, par l'opium à fortes doses, le vomissement par des potions effervescentes, les sueurs fétides des pieds par des pédiluves froids et des fomentations astringentes, les exanthèmes par des préparations de plomb et de zinc, les hémorrhagies utérines par des injections de vinaigre, les sueurs coliquatives par le

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

force vitale malade, à exagérer même les dérivations et évacuations, qui ne conduisent jamais au but, mais bien à la ruine des malades, sans s'apercevoir que toutes les affections locales, évacuations et apparentes dérivations. qui sont des effets provoqués et entretenus par la force vitale abandonnée à ses propres ressources afin de soulager un peu la maladie primitive, font elles-mêmes partie de l'ensemble des symptômes de la maladie, contre la totalité desquels il n'y aurait eu de remède véritable et expéditif qu'un médicament choisi d'après l'analogie des phénomènes déterminés par son action sur l'homme bien portant, ou, en d'autres termes, qu'un remède homœopathique.

Comme tout ce que la grossière nature opère pour se soulager dans les maladies, soit aiguës, soit surtout chroniques, est déjà fort imparfait, et constitue même déjà une maladie, on doit bien penser que les efforts de l'art travaillant dans le sens même de cette imperfection, pour en accroître les résultats, nuisent encore davantage, et que, du moins dans les maladies aiguës, ils ne peuvent remédier à ce que les tentatives de la nature ont de défectueux, puisque le médecin, hors d'état de suivre les voies cachées par lesquelles la force vitale accomplit ses

petit-lait aluné, les pollutions nocturnes par une grande quantité de camphre, les accès de chaleur au corps et au visage par le nitre, les acides végétaux et l'acide sulfurique, les saignements de nez par le tamponnement des narines avec des bourdonnets imbibés d'alcool ou de liqueurs astringentes, les ulcères aux membres inférieurs par les oxydes de zinc et de plomb, etc. Mais des milliers de faits attestent combien sont tristes les résultats de cette pratique. L'adepte de l'ancienne école se vante, de vive voix et par écrit, d'exercer une médecine rationnelle et de rechercher la cause des maladies, pour guérir toujours radicalement. Or, le voilà ici qui ne combat qu'un symptôme isolé, et toujours au grand détriment du malade.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

crises, ne saurait opérer qu'à l'extérieur, par des moyens énergiques, dont les effets sont moins bienfaisants que ceux de la nature livrée à elle-même, mais, en revanche, plus perturbateurs et plus funestes. Car ce soulagement incomplet que la nature parvient à procurer par des dérivations et des crises, il ne peut point y arriver en suivant la même route ; il reste encore, quoi qu'il fasse, bien au-dessous de ce misérable secours, qu'au moins la force vitale abandonnée à ses propres ressources a la faculté de porter.

On a cherché, en scarifiant la membrane pituitaire, à produire des saignements de nez imitant les hémorrhagies nasales naturelles, pour apaiser, par exemple, les accès d'une céphalalgie chronique. Sans doute on pouvait ainsi tirer assez de sang des narines pour affaiblir le malade ; mais le soulagement était ou nul ou bien moindre que celui qui avait eu lieu dans un autre temps, lorsque, de son propre mouvement, la force vitale instinctive avait fait couler seulement quelques gouttes de sang.

Une de ces sueurs ou diarrhées dites critiques, que la force vitale, sans cesse agissante, excite à la suite d'une incommodité soudaine provoquée par le chagrin, la frayeur, un refroidissement, une courbature, a bien plus d'efficacité pour dissiper, momentanément au moins, les souffrances aiguës du malade, que tous les sudorifiques ou purgatifs d'une officine, qui ne font que rendre plus malade. L'expérience journalière ne permet pas d'en douter.

Cependant, la force vitale, qui ne peut agir par elle-même que d'une manière conforme à la disposition organique de notre corps, sans intelligence, sans réflexion, sans jugement, ne nous a point été donnée pour que

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nous la regardions comme le meilleur guide à suivre dans la guérison des maladies, ni, moins encore, pour que nous imitions servilement les efforts incomplets et maladifs qu'elle fait pour ramener la santé, en y ajoutant même des actes plus contraires que les siens au but qu'on se propose d'atteindre, pour que nous nous épargnions les frais d'intelligence et de réflexion nécessaires à la découverte du véritable art de guérir, enfin pour que nous mettions à la place du plus noble de tous les arts humains une mauvaise copie des secours peu efficaces que la grossière nature est en état de donner, quand on l'abandonne à ses seules ressources en donnant à cette pratique le nom de médecine rationnelle.

Quel homme de bon sens voudrait l'imiter dans ses efforts conservateurs ? Ces efforts sont précisément la maladie elle-même, et c'est la force vitale morbidement affectée qui crée la maladie qu'on aperçoit ! L'art doit donc de toute nécessité augmenter le mal quand il l'imite dans ses procédés, ou susciter des dangers quand il supprime ses efforts. Or l'allopathie fait l'un et l'autre. Et c'est là ce qu'elle appelle une médecine rationnelle !

Non ! cette force innée chez l'homme, qui dirige la vie de la manière la plus parfaite pendant la santé, dont la présence se fait sentir également dans toutes les parties de l'organisme, dans la fibre sensible comme dans la fibre irritable, et qui est le ressort infatigable de toutes les fonctions normales du corps, n'a point été créée pour se porter secours à elle-même dans les maladies, pour exciter une médecine digne d'imitation. *Non ! la vraie médecine, œuvre de réflexion et de jugement, est une création de l'esprit humain, qui, lorsque la force vitale instinctive, automatique et incapable de raisonnement, a été*

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

entraînée par la maladie à des actions anormales, sait, au moyen d'un médicament homœopathique, lui imprimer une modification morbide analogue, mais un peu plus forte, de manière que la maladie naturelle ne puisse plus influer sur elle, qu'elle en soit débarrassée, et qu'après la disparition, qui ne se fait pas attendre longtemps, de la nouvelle maladie provoquée par le médicament, maladie qui est plus forte et semblable à la maladie naturelle et contre laquelle la force vitale déploie toute son énergie, elle revienne aux conditions de l'état normal, à sa destination de présider au maintien de la santé, sans avoir souffert, durant cette conversion, aucune atteinte douloureuse ou capable de l'affaiblir. La médecine homœopathique enseigne les moyens d'arriver à ce résultat.

Un assez grand nombre de malades traités d'après les méthodes de l'ancienne école qui viennent d'être passées en revue, échappaient à leurs maladies, non pas dans les cas chroniques (non vénériens), mais dans les cas aigus, qui présentent moins de danger. Cependant, ils n'y parvenaient que par des détours si pénibles, et d'une manière souvent si imparfaite, qu'on ne pouvait dire qu'ils fussent redevables de leur guérison à l'influence d'un art doux dans ses procédés. Dans les circonstances où le danger n'avait rien de bien pressant, tantôt on se contentait de réprimer les maladies aiguës par des émissions sanguines ou par la suppression de leurs principaux symptômes, au moyen d'un palliatif énantiopathique (*contraria contrariis*), tantôt aussi on les suspendait par des irritants et révulsifs appliqués sur des points autres que l'organe malade, jusqu'à ce que le cours de leur révolution naturelle fût achevé, c'est-à-dire qu'on leur opposât des moyens détournés entraînant une déperdition

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de forces et d'humeurs. En agissant ainsi, la plus grande partie de ce qui était nécessaire pour écarter entièrement la maladie et réparer les pertes éprouvées par le sujet, restait à faire à la force conservatrice de la vie. Celle-ci avait donc à triompher et du mal aigu naturel, et des suites d'un traitement mal dirigé. C'était elle qui, dans certains cas désignés par le hasard seul, avait à déployer sa propre énergie pour ramener les fonctions à leur rhythme normal, ce qu'elle n'opérait souvent qu'avec peine, d'une manière incomplète, et non sans accidents de nature diverse.

Il est douteux que cette marche, suivie par la médecine actuelle dans les maladies aiguës, abrége ou facilite réellement un peu le travail auquel la nature doit se livrer pour amener la guérison, puisque ni l'allopathie ni la nature ne peuvent agir d'une manière directe, puisque les méthodes dérivative et antagoniste de la médecine ne sont propres qu'à porter une atteinte plus profonde à l'organisme et à entraîner une plus grande perte de forces.

L'ancienne école a encore une autre méthode curative, celle qu'on appelle excitante et fortifiante (1), et qui procède à l'aide de substances dites excitantes, nervines, toniques, confortantes, fortifiantes. On a lieu d'être surpris qu'elle ose tirer vanité de cette méthode.

Est-elle jamais parvenue à dissiper la faiblesse qu'engendre et entretient ou augmente si souvent une maladie chronique, en prescrivant, ainsi qu'elle l'a fait tant de fois, le vin du Rhin ou celui de Tokay? Comme cette

(1) Elle est, à proprement parler, énantiopathique, et je reviendrai encore sur son compte dans le texte de l'ORGANON (§ 59).

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

méthode ne pouvait guérir la maladie chronique, source de la faiblesse, les forces du malade baissaient d'autant plus qu'on lui faisait prendre plus de vin, parce qu'à des excitations artificielles, la force vitale oppose un relâchement pendant la réaction.

A-t-on jamais vu le quinquina, ou les substances disparates qui portent le nom collectif d'amers, redonner des forces dans ces cas, qui sont si fréquents? Ces produits végétaux, qu'on prétendait être toniques et fortifiants en toutes circonstances, n'avaient-ils pas, de même que les préparations martiales, la prérogative d'ajouter souvent de nouveaux maux aux anciens, par suite de leur action morbifique propre, sans pouvoir faire cesser la faiblesse dépendante d'une ancienne maladie inconnue?

Les onguents nervins, ou les autres topiques spiritueux et balsamiques, ont-ils jamais diminué d'une manière durable, ou même seulement momentanée, la paralysie commençante d'un bras ou d'une jambe, qui procède, comme il arrive si souvent, d'une maladie chronique, sans que celle-ci ait été guérie? Les commotions électriques et galvaniques ont-elles jamais eu d'autre résultat, en pareille circonstance, que de rendre peu à peu plus intense et finalement totale la paralysie de l'irritabilité musculaire et de l'excitabilité nerveuse (1)?

(1) Un pharmacien avait une pile voltaïque dont les décharges modérées amélioraient pour quelques heures la situation des personnes atteintes de dureté d'ouïe. Bientôt ces secousses demeuraient sans effet, et l'on était obligé, pour obtenir le même résultat, de les rendre plus fortes, jusqu'à ce qu'à leur tour celles-ci devinssent inefficaces. Après quoi les plus violentes avaient bien encore, dans les

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Les excitants et aphrodisiaques tant vantés, l'ambre gris, la teinture de cantharides, les truffes, les cardamomes, la cannelle et la vanille, ne finissent-ils pas constamment par convertir en une impuissance totale l'affaiblissement graduel des facultés viriles, dont la cause est, dans tous les cas, un miasme chronique inaperçu ?

Comment peut-on se vanter d'une acquisition de force et d'excitation qui dure quelques heures, quand le résultat qui s'ensuit amène à demeure l'état contraire, d'après les lois de la nature de tous les palliatifs ?

Le peu de bien que les excitants et fortifiants procurent aux personnes traitées de maladies aiguës d'après l'ancienne méthode, est mille et mille fois surpassé par les inconvénients qui résultent de leur usage dans les maladies chroniques.

Quand l'ancienne médecine ne sait comment s'y prendre pour attaquer une maladie chronique, elle use en aveugle des médicaments qu'elle désigne sous le nom d'altérants. Elle a recours aux mercuriaux, au calomélas, au sublimé corrosif, à l'onguent mercuriel, redoutables moyens qu'elle estime par-dessus tout, jusque dans les maladies non vénériennes, et qu'elle dispense avec tant de prodigalité, qu'elle fait agir pendant si longtemps sur le corps du malade, que la santé finit par être ruinée de fond en comble. Elle détermine, il est vrai, de grands changements ; mais ces changements ne sont jamais favorables, et constamment la santé se trouve détruite sans ressource par un métal qui est pernicieux au plus

commencements, la faculté de rendre l'ouïe pour quelques heures aux malades, mais finissaient par les laisser en proie à une surdité absolue.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

haut degré toutes les fois qu'on ne sait pas le placer à propos.

Lorsque, dans toutes les fièvres intermittentes épidémiques, souvent répandues sur de vastes contrées, elle prescrit à hautes doses le quinquina, qui ne guérit homœopathiquement que la véritable fièvre intermittente des marais, en admettant même que la psore ne s'y oppose point, elle donne une preuve palpable de sa conduite légère et inconsidérée, puisque ces fièvres affectent un caractère différent chaque fois pour ainsi dire qu'elles se représentent, et qu'en conséquence elles réclament presque chaque fois aussi un autre remède homœopathique, dont une très-petite dose, unique ou répétée, suffit alors pour les guérir radicalement en quelques jours. Comme ces maladies reviennent par accès périodiques, comme l'ancienne école ne voit autre chose que le type dans toutes les fièvres intermittentes, comme enfin elle ne connaît et ne veut connaître d'autre fébrifuge que le quinquina, elle s'imagine que, pour guérir ces fièvres, il lui suffit d'en éteindre le type par des doses accumulées de quinquina ou de quinine, ce que l'instinct irréfléchi, mais ici bien inspiré, de la force vitale cherche souvent pendant des mois entiers à empêcher. Mais le malade, dupé par ce traitement fallacieux, ne manque jamais, après qu'on a supprimé le type de sa fièvre, d'éprouver des souffrances plus vives que celles qui lui étaient causées par cette fièvre elle-même. Il devient blême et asthmatique, ses hypochondres semblent étreints par une ligature, il perd l'appétit, son sommeil n'est jamais calme, il n'a ni force ni courage, l'enflure s'empare souvent de ses jambes, de son ventre, même de son visage et de ses mains. Il quitte ainsi l'hôpital, guéri, à ce

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qu'on prétend, et fort souvent des années d'un traitement homœopathique pénible sont ensuite nécessaires, non pas même pour le rendre à la santé, mais seulement pour l'arracher à la mort.

L'ancienne école tire vanité de ce qu'avec le secours de la valériane, qui en pareil cas agit comme moyen antipathique, elle parvient à dissiper pour quelques heures la morne stupeur dont les fièvres nerveuses sont accompagnées. Mais comme le résultat qu'elle obtient n'a pas de durée, comme elle est obligée d'accroître incessamment la dose de valériane pour ranimer le malade pendant quelques instants, elle ne tarde pas à voir les plus fortes doses mêmes ne plus produire le résultat qu'elle espère, tandis que la réaction déterminée par une substance dont l'impression stimulante n'est qu'un simple effet primitif, paralyse entièrement la force vitale, et dévoue le malade à une mort prochaine, que ce traitement prétendu rationnel rend inévitable. Cependant l'école ne voit pas qu'elle tue à coup sûr en pareil cas, et elle n'attribue la mort qu'à la malignité de la maladie.

Un palliatif peut-être plus redoutable encore est la digitale pourprée, dont l'école régnante se montre si fière, quand elle veut ralentir le pouls dans les maladies chroniques. La première dose de ce moyen puissant, qui agit ici d'une manière énantiopathique, diminue assurément le nombre des pulsations artérielles pendant quelques heures ; mais le pouls ne tarde pas à reprendre sa vitesse. On augmente la dose, pour obtenir qu'il se ralentisse encore un peu, ce qui a lieu en effet, jusqu'à ce que des doses de plus en plus fortes n'opèrent plus rien de semblable, et que, pendant la réaction, qu'on finit par ne pouvoir plus empêcher, la vitesse du pouls soit bien

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

supérieure à ce qu'elle était avant l'administration de la digitale : le nombre des pulsations s'accroît alors à tel point qu'on ne peut plus les compter, le malade n'a plus le moindre appétit, il a perdu toutes ses forces, en un mot il est devenu un véritable cadavre. Nul de ceux qu'on traite ainsi n'échappe à la mort, si ce n'est pour tomber dans une maladie incurable (1).

Voilà comment l'allopathiste dirigeait ses traitements. Mais les malades étaient obligés de se ployer à cette triste nécessité, puisqu'ils n'auraient rien trouvé de mieux chez les autres médecins, qui tous avaient puisé leur instruction à la même source.

La cause fondamentale des maladies chroniques non vénériennes et les moyens capables de les guérir demeuraient inconnus à ces praticiens, qui se pavanaient de leurs cures dirigées, suivant eux, contre les causes, et du soin qu'ils disaient prendre de remonter, dans leur diagnostic, à la source de ces affections (2). Comment auraient-ils pu guérir le nombre immense des maladies chroniques avec leurs méthodes indirectes, imparfaites et dangereuses imitations des efforts d'une force vitale automatique, imitations qui n'ont point été destinées à

(1) Et cependant l'un des coryphées de l'ancienne école, Hufeland, vante encore la digitale pour remplir cette indication. « Personne ne niera, dit-il, que la trop grande énergie de la circulation ne puisse être apaisée par la digitale. » L'expérience journalière nie que cet effet puisse être obtenu d'une manière durable de la part d'un remède énantiopathique héroïque.

(2) C'est en vain qu'Hufeland veut faire honneur à sa vieille école de se livrer à cette recherche ; car on sait qu'avant la publication de mon *Traité des maladies chroniques* (deuxième édition, Paris, 1846, 3 vol. in-8), l'allopathie avait ignoré pendant vingt-cinq siècles la vraie source de ces affections. N'avait-elle donc pas dû leur en assigner une autre, qui était fausse ?

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

devenir des modèles de la conduite à tenir en médecine?

Ils regardaient ce qu'ils croyaient être le caractère du mal comme la cause de la maladie, et, d'après cela, dirigeaient leurs prétendues cures radicales contre le spasme, l'inflammation (pléthore), la fièvre, la faiblesse générale et partielle, la pituite, la putridité, les obstructions, etc., qu'ils s'imaginaient écarter à l'aide de leurs antispasmodiques, antiphlogistiques, fortifiants, excitants, antiseptiques, fondants, résolutifs, dérivatifs, évacuants, et autres moyens antagonistes, qui ne leur étaient eux-mêmes connus que d'une manière superficielle.

Mais des indications si vagues ne suffisent pas pour trouver des remèdes qui soient d'un véritable secours, et moins que partout ailleurs dans la matière médicale de l'ancienne école, qui, comme je l'ai fait voir ailleurs(1), ne reposait la plupart du temps que sur de simples conjectures et sur des conclusions tirées des effets obtenus dans les maladies.

On procédait d'une manière tout aussi hasardeuse, quand, se laissant guider par des indications bien plus hypothétiques encore, on agissait contre le manque ou la surabondance d'oxygène, d'azote, de carbone ou d'hydrogène dans les humeurs, contre l'exaltation ou la diminution de l'irritabilité, de la sensibilité, de la nutrition, de l'artérialité, de la vénosité ou de la capillarité, contre l'asthénie, etc., sans connaître aucun moyen d'atteindre à des buts si fantastiques. C'était là de l'ostentation. C'étaient des cures, mais qui ne tournaient point à l'avantage des malades.

(1) Voyez, dans les *Études de médecine homœopathique*, Paris, 1855, t. I, le chapitre *Examen des sources de la matière médicale ordinaire*.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mais toute apparence même de traitement rationnel des maladies disparaît dans l'usage consacré par le temps, et même érigé en loi, d'associer ensemble des substances médicamenteuses différentes et, pour la plupart, inconnues dans leur action, pour constituer ce qu'on appelle une *recette* ou une *formule*. On place en tête de cette formule, sous le nom de *base*, un médicament qui n'est cependant point connu par rapport à l'étendue de ses effets médicinaux, mais qu'on croit devoir vaincre le caractère principal attribué à la maladie par le médecin; on y joint, comme *adjuvants*, une ou deux substances non moins inconnues sous le point de vue de la manière dont elles affectent l'organisme, et qu'on destine, soit à remplir quelque indication accessoire, soit à corroborer l'action de la base; puis on ajoute un prétendu *correctif*, dont on ne connaît pas davantage la vertu médicinale proprement dite; on mêle le tout ensemble, en y faisant encore entrer parfois un sirop ou une eau distillée possédant également des propriétés médicamenteuses à part, et l'on s'imagine que chacun des ingrédients de ce mélange, jouera dans le corps malade, le rôle qui lui est assigné par la pensée du médecin, sans se laisser ni troubler ni induire en erreur par les autres choses dont il est accompagné, ce à quoi on ne peut raisonnablement pas s'attendre. L'un de ces ingrédients détruit l'autre, en totalité ou en partie, dans sa manière d'agir, ou lui donne, ainsi qu'au reste, un nouveau mode d'action auquel on n'avait pas songé, de sorte que l'effet sur lequel on comptait ne peut point avoir lieu. Souvent l'inexplicable énigme des mélanges produit ce qu'on n'attendait ni ne pouvait attendre, une nouvelle modification de la maladie, qui ne s'aperçoit

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

point au milieu du tumulte des symptômes, mais devient permanente quand on prolonge l'usage de la recette, par conséquent, une maladie factice, qui s'ajoute à la maladie originelle, une aggravation de la maladie primitive ; ou si le malade ne fait point usage longtemps de la même recette, si on lui en donne une ou plusieurs autres, composées d'ingrédients différents, il en résulte au moins l'accroissement de la faiblesse, parce que les substances qui sont prescrites dans un pareil sens ont généralement peu ou point de rapport direct à la maladie primitive, et ne font qu'attaquer sans utilité les points sur lesquels ses atteintes ont le moins porté.

Quand bien même l'action sur le corps humain de tous les médicaments serait connue (et le médecin qui formule la recette ne connaît souvent pas celle de la centième partie d'entre eux), en mêler ensemble plusieurs, dont certains même sont déjà très-composés, et dont chacun doit différer beaucoup des autres sous le rapport de son énergie spéciale, dans l'intention que ce mélange inconcevable soit pris par le malade à doses copieuses et souvent répétées, et prétendre qu'un tel mélange doive produire un effet curatif déterminé, c'est là une absurdité qui révolte tout homme sans prévention et accoutumé à réfléchir (1). Le résultat est naturellement en contradic-

(1) Il s'est trouvé jusque dans l'école ordinaire des hommes qui ont reconnu l'absurdité de mélanges des médicaments, quoique eux-mêmes suivissent cette éternelle routine condamnée par leur raison. Ainsi, Herz s'exprime de la manière suivante (*Journal de Hufeland*, II, p. 33) : « S'agit-il de faire cesser l'état inflammatoire, nous n'em-« ployons seuls ni le nitre, ni le sel ammoniac, ni les acides végétaux, « mais nous mêlons ordinairement ensemble plusieurs antiphlogis-« tiques, ou bien nous les faisons alterner les uns avec les autres. « Est-il question de résister à la putridité, il ne nous suffit pas,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tion avec ce qu'on espère d'une manière si positive. Des changements surviennent, sans contredit ; mais il n'y en

« pour atteindre à ce but, d'administrer en grande quantité un des « antiseptiques connus, le quinquina, les acides minéraux, l'arnica, « la serpentaire, etc.; nous aimons mieux en joindre plusieurs en- « semble, comptant davantage sur le résultat de leur action combinée ; « ou bien, par ignorance de ce qui conviendrait le mieux, dans le cas « présent, nous accumulons des choses disparates, et nous laissons au « hasard le soin de faire produire, par l'une ou par l'autre, le soula- « gement que nous avons en vue. C'est ainsi qu'il est rare qu'on « excite la sueur, qu'on purifie le sang, qu'on résolve des obstructions, « qu'on provoque l'expectoration, et même que l'on détermine la « purgation, à l'aide d'un seul moyen. Nos formules, pour arriver à « ce résultat, sont toujours compliquées, elles ne sont presque jamais « simples et pures ; aussi ne peut-on point les considérer comme *des « expériences relatives aux effets des diverses substances qui entrent dans « leur composition*. A la vérité, dans nos formules, nous établissons « doctoralement une hiérarchie entre les moyens, et nous appelons « *base* celui auquel nous confions, à proprement parler, l'effet, don- « nant aux autres les noms d'*adjuvants*, de *correctifs*, etc. Mais il est « évident que l'arbitraire a fait en grande partie les frais de cette « classification. Les adjuvants contribuent tout aussi bien à l'effet « total que la base, quoique, faute d'échelle, nous ne puissions déter- « miner leur degré de participation. L'influence des correctifs sur les « vertus des autres moyens ne peut pas non plus être tout à fait in- « différente; ils doivent les augmenter, les diminuer, ou leur impri- « mer une autre direction. Le changement salutaire que nous déter- « minons à l'aide d'une pareille formule doit donc être toujours « considéré comme le résultat de tout l'ensemble de son contenu, et « nous n'en pouvons jamais rien conclure qui ait trait à l'activité « spéciale de chacun des ingrédients dont elle se compose. Nous sa- « vons trop peu ce qu'il y a d'essentiel à connaître dans tous les mé- « dicaments, et nos connaissances sont trop bornées à l'égard des « affinités qu'ils déploient peut-être par centaines quand on les mêle « les uns avec les autres, pour que nous puissions dire avec certitude « quels seront le mode et le degré d'énergie de la substance même la « plus indifférente en apparence, quand elle aura été introduite dans « le corps humain, combinée avec d'autres substances. De même l'in- « fluence du *correctif* sur l'action des autres agents ne peut être in- « différente ; elle doit augmenter leur puissance, la modifier ou lui

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

a point un seul qui soit bon, qui soit conforme au but, ils sont tous ou nuisibles ou mortels.

Je serais bien curieux de savoir laquelle de ces manœuvres exécutées en aveugle dans le corps de l'homme malade on serait tenté d'appeler une *guérison!*

On ne doit attendre la guérison que de ce qui reste encore de force vitale au malade après qu'on a ramené cette force à son rhythme normal d'activité par un médicament approprié. Vainement se flatterait-on de l'obtenir en exténuant le corps selon les préceptes de l'art. Cependant, l'ancienne école ne sait opposer aux affections chroniques que des moyens propres à martyriser les malades, à épuiser les humeurs et les forces, à raccourcir la vie! Peut-elle donc sauver quand elle détruit? Mérite-t-elle le titre d'art de guérir? Elle agit *lege artis*, de la manière la plus opposée au but, et elle fait, on serait tenté de croire avec intention, le contraire précisément de ce qu'il faudrait exécuter? Peut-on donc la préconiser? Doit-on la souffrir plus longtemps?

Dans ces derniers temps elle s'est surpassée elle-même sous le point de vue de sa cruauté envers les malades et de l'absurdité de ses actions Tout observateur impartial

« donner une autre direction, de sorte que nous sommes obligés de « regarder les effets curatifs d'un semblable mélange, comme la ré- « sultante de l'action combinée des divers médicaments qui le compo- « sent. Nous ne pouvons donc jamais faire une expérience pure sur « l'action de l'un de ces agents pris en particulier. Dans le fait, nous « sommes encore plus ignorants sur ce qu'il y a de réellement utile à « connaître dans l'action des médicaments, et aussi sur les nombreu- « ses modifications que cette action éprouve lorsque l'agent est mé- « langé avec d'autres substances. Il nous est donc impossible d'avoir « quelque certitude relativement à l'activité déployée par un de ces « agents si mal connu en lui-même, lorsqu'il aura été introduit dans « l'organisme en même temps que d'autres substances. »

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

doit en convenir, et des médecins même sortis de son propre sein, comme Kruger-Hansan, se sont vus contraints, par l'éveil de leur conscience, d'en faire publiquement l'aveu.

Il était temps que la sagesse du divin Créateur et conservateur des hommes mît fin à ces abominations, à ces tortures, et qu'elle fît apparaître une médecine inverse, qui, au lieu d'épuiser les humeurs et les forces par des vomitifs, des purgatifs, des bains chauds, des sudorifiques ou des sialagogues, de verser à flots le sang indispensable à la vie, de torturer par des moyens douloureux, d'ajouter sans cesse de nouvelles maladies aux anciennes, et de rendre enfin celles-ci incurables par l'usage prolongé d'héroïques médicaments inconnus qui, au lieu de guérir les malades, ajoutent à leurs maux des affections médicinales incurables dans leur action, en un mot, d'atteler les bœufs derrière la charrue en faisant usage de palliatifs choisis d'après la fausse maxime *contraria contrariis*, et de frayer impitoyablement une large voie à la mort comme le fait la routine, ménageât autant que possible les forces des malades, et les menât aussi doucement que promptement à une guérison durable, avec le secours d'un petit nombre d'agents simples, parfaitement connus, choisis d'après le principe *similia similibus curantur*, et administrés à des doses minimes. Il était temps qu'elle fît découvrir l'homœopathie.

EXEMPLES DE GUÉRISONS HOMOŒOPATHIQUES OPÉRÉES INVOLONTAIREMENT PAR DES MÉDECINS DE L'ANCIENNE ÉCOLE.

L'observation, la méditation et l'expérience m'ont fait trouver qu'à l'inverse des préceptes tracés par l'allopa-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

thie, la marche à suivre pour obtenir de véritables guérisons, *douces*, *promptes*, *certaines et durables*, consiste à choisir, dans chaque cas individuel de maladie, *un médicament capable de produire par lui-même une affection semblable à celle qu'il doit guérir*.

Cette méthode homœopathique n'avait été enseignée par personne avant moi; personne ne l'avait mise en pratique. Mais si elle seule est conforme à la vérité, comme chacun pourra s'en convaincre avec moi, on doit s'attendre à ce que, bien qu'elle ait été si longtemps méconnue, chaque siècle en offre cependant des traces palpables (1). C'est en effet ce qui a lieu.

Dans tous les temps, les maladies qui ont été guéries d'une manière réelle, prompte, durable et manifeste, par des médicaments, et qui n'ont point dû leur guérison à ce qu'il s'est rencontré quelque autre circonstance favorable, à ce que la maladie aiguë avait accompli sa révolution naturelle, ou enfin à ce que les forces du corps avaient repris peu à peu la prépondérance pendant un traitement allopathique ou antipathique (car être guéri directement diffère beaucoup d'être guéri par une voie indirecte), ces maladies, dis-je, ont cédé, quoique à l'insu du médecin, à un remède homœopathique, c'est-à-dire ayant le pouvoir de susciter par lui-même un état morbide semblable à celui dont il procurait la disparition.

Il n'est pas jusqu'aux guérisons réelles opérées à l'aide

(1) Car la vérité est éternelle comme la Divinité elle-même. Les hommes peuvent la négliger pendant longtemps, mais le moment arrive enfin où, pour l'accomplissement des décrets de la Providence, ses rayons percent le nuage des préjugés, et répandent sur le genre humain une clarté bienfaisante que rien désormais ne peut éteindre.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de médicaments composés, et dont les exemples sont d'ailleurs fort rares, dans lesquelles on ne reconnaisse que le remède dont l'action dominait celle des autres était toujours de nature homœopathique.

Mais cette vérité s'offre à nous plus évidente encore dans certains cas, où les médecins, violant l'usage qui n'admet que des mélanges de médicaments formulés sous forme de recettes, ont guéri promptement à l'aide d'un médicament simple. On voit alors avec surprise que la guérison fut toujours l'effet d'une substance médicinale capable de produire elle-même une affection semblable à celle dont le malade était atteint, quoique le médecin ne sût pas ce qu'il faisait, et n'agît ainsi que dans un moment d'oubli des préceptes de son école. Il donnait un remède dont la thérapeutique reçue lui aurait prescrit d'administrer précisément le contraire, et c'était par là *seulement* que ses malades guérissaient avec promptitude.

Je vais rapporter ici quelques exemples de ces guérisons homœopathiques, qui trouvent leur interprétation claire et précise dans la doctrine aujourd'hui reconnue et vivante de l'homœopathie, mais qu'il ne faut point regarder comme des arguments en faveur de cette dernière, attendu qu'elle n'a besoin ni d'appui ni de soutien (1).

(1) Si, dans les cas dont le récit va être fait, les doses de médicaments ont dépassé celle que prescrit la médecine homœopathique, il a dû s'ensuivre tout naturellement le danger qu'entraînent en général les hautes doses d'agents homœopathiques. Cependant diverses circonstances, qu'on ne peut pas toujours découvrir, font qu'il arrive assez souvent à des doses même très-considérables de remèdes homœopathiques de procurer la guérison, sans causer de préjudice notable, soit que la substance végétale ait perdu de son énergie, soit

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Déjà l'auteur du traité des Épidémies attribué à Hippocrate (1), parle d'un choléra-morbus rebelle à tous les remèdes, qu'il guérit uniquement au moyen de l'hellébore blanc, substance qui cependant excite par elle-même le choléra, comme l'ont vu Foreest, Ledel, Reimann et plusieurs autres (2).

La suette anglaise, qui se montra pour la première fois en 1485, et qui, plus meurtrière que la peste elle-même, enlevait d'abord, au témoignage de Willis, quatre-vingt-dix-neuf malades sur cent, ne put être domptée qu'au moment où l'on apprit à donner des sudorifiques aux malades. Depuis cette époque, il y eut peu de personnes qui en moururent, ainsi que Sennert (3) en fait la remarque.

Un flux de ventre, qui durait depuis plusieurs années, qui menaçait d'une mort inévitable, et contre lequel tous les médicaments étaient restés sans effet, fut à la grande surprise de Fischer (4), et non à la mienne, guéri d'une

qu'il survienne des évacuations abondantes ayant pour résultat de détruire la plus grande partie de l'effet du remède, soit enfin que l'estomac ait reçu en même temps d'autres substances capables de contre-balancer la force des doses par l'action antidotique qu'elles exercent.

(1) *Œuvres complètes d'Hippocrate*, trad. par Littré, Paris, 1846, t. V, *des Épidémies*. Liv. V, pag. 211.

(2) P. Foreest, XVIII, *obs.* 44. — Ledel, *Misc. nat. cur.*, déc. III, ann. 1, obs. 65. — Reimann, *Bresl. Samml.*, 1724, p. 535. — C'est avec intention que, dans cet exemple et dans tous les suivants, je n'ai point rapporté mes propres observations ni celles de mes élèves sur les propriétés spéciales de chaque médicament, mais seulement celles des médecins des temps passés. Mon but, en agissant ainsi, a été de faire voir que la médecine homœopathique aurait pu être trouvée avant moi.

(3) *De febribus*, IV, cap. 15.

(4) Dans Hufeland's *Journal fuer praktische Heilkunde*, X, IV, p. 127.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

manière rapide et durable par un purgatif qu'administra un empirique.

Murray, que je choisis entre tant d'autres, et l'expérience journalière, rangent le vertige, les nausées et l'anxiété parmi les principaux symptômes que produit le tabac. Or ce fut précisément de vertiges, de nausées et d'anxiété que Diemerbroeck (1) se débarrassa par l'usage de la pipe, quand il vint à être attaqué de ces symptômes au milieu des soins qu'il donnait aux victimes des maladies épidémiques de la Hollande.

Les effets nuisibles que quelques écrivains, Georgi entre autres (2), attribuent à l'usage de l'*Agaricus muscarius* chez les habitants du Kamtschatka, et qui consistent en tremblements, convulsions, épilepsie, sont devenus salutaires entre les mains de C. G. Whistling (3), qui a employé ce champignon avec succès contre les convulsions accompagnées de tremblement, et entre celles de J. C. Bernhardt (4), qui s'en est également servi avec avantage dans une espèce d'épilepsie.

La remarque faite par Murray (5), que l'huile d'anis calme les maux de ventre et les coliques venteuses causées par les purgatifs, ne nous surprend pas, sachant que J. P. Albrecht (6) a observé des douleurs d'estomac produites par ce liquide, et P. Foreest (7) des coliques violentes dues également à son action.

(1) *Tractatus de peste*, Amsterdam, 1665, p. 273.
(2) *Beschreibung aller Nationen des russischen Reiches*, p. 78, 267, 281, 321, 329, 352.
(3) *Diss. de virt. agaric. musc.*, léna, 1718, p. 13.
(4) *Chym. Vers. und Erfahrungen*, Leipsick, 1754, obs. 5, p. 324. — GRUNER, *De viribus agar. musc.*, léna, 1778, p. 13.
(5) *Apparatus medicaminum*, I, p. 429, 430.
(6) *Misc. nat. cur.*, dec. II, ann. 8, obs. 169.
(7) *Observat. et curationes*, lib. 21.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Si F. Hoffmann vante la mille-feuille dans plusieurs hémorrhagies; si G. E. Stahl, Buchwald et Loeseke ont trouvé ce végétal utile dans le flux hémorrhoïdal excessif; si Quarin et les rédacteurs du Recueil de Breslau parlent d'hémoptysies dont il a procuré la guérison; si enfin Thomasius, au rapport de Haller, l'a employé avec succès dans la métrorrhagie, ces cures se rapportent évidemment à la faculté dont jouit la plante de provoquer par elle-même des flux de sang et l'hématurie, comme l'a observé G. Hoffmann (1), et surtout de provoquer le saignement de nez, ainsi que Bockler (2) l'a constaté.

Scovolo (3), parmi beaucoup d'autres, a guéri une émission douloureuse d'urine purulente au moyen de la busserole: ce qui n'aurait pu avoir lieu, si cette plante n'avait pas le pouvoir d'exciter par elle-même des ardeurs en urinant, avec émission d'urine glaireuse, ainsi que Sauvages (4) l'a reconnu.

Quand bien même les nombreuses expériences de Stoerck, Marges, Planchon, Dumonceau, F. C. Junker, Schinz, Ehrmann et autres n'auraient point établi que le colchique guérit une espèce d'hydropisie, on devrait déjà s'attendre à cette propriété de sa part, d'après la faculté spéciale qu'il possède de diminuer la sécrétion rénale, tout en provoquant des envies continuelles d'uriner, et de donner lieu à l'écoulement d'une petite quantité d'urine d'un rouge ardent, ainsi que l'ont vu Stoerck (5) et de Berge (6). Il est évident aussi que la guérison d'un

(1) *De medicam. offic.*, Leyde, 1738.
(2) *Cynosura mat. med. cont.*, p. 552.
(3) Dans Girardi, *De uva ursi*, Padoue, 1764.
(4) *Nosolog.*, III, p. 200.
(5) *Lib. de colchico*, Vienne, 1763, p. 12.
(6) *Journal de Médecine*, Paris, 1763, XXII, p. 506.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

asthme hypochondriaque, effectuée par Goeritz (1) au moyen du colchique, et celle d'un asthme compliqué d'hydrothorax, opérée par Stoerck (2), à l'aide de cette même substance, sont fondées sur la faculté homœopathique qu'elle possède de provoquer par elle-même l'asthme et la dyspnée, effets de sa part dont de Berge (3) a constaté la réalité.

Muralto (4) a vu, ce dont on peut encore se convaincre tous les jours, que le jalap, indépendamment de coliques, cause une grande inquiétude et beaucoup d'agitation. Tout médecin familier avec les vérités de l'homœopathie trouvera donc naturel que de cette propriété découle celle que G. W. Wedel lui attribue avec raison (5) de calmer souvent les tranchées qui agitent et font crier les jeunes enfants, et de procurer un sommeil tranquille à ces petits êtres.

On sait, ainsi qu'il est suffisamment attesté par Murray, Hillary et Spielmann, que les feuilles de séné occasionnent des coliques, qu'elles produisent, d'après G. Hoffmann (6) et F. Hoffmann (7), des flatuosités et de l'agitation dans le sang (8), cause ordinaire de l'insomnie. C'est en conséquence de cette vertu homœopathique naturelle du séné que Detharding (9) a pu avec son secours

(1) A. E. Buechner, *Miscel. phys. med. mathem.*, ann. 1728, juillet, p. 1212, 1213. Erfurth, 1732.
(2) *Ibid.*, cas. 11, 13; — *contra*, cas. 4, 9.
(3) *Ibid., loc. cit.*
(4) *Miscell. nat. cur.* dec. II, a. 7, obs. 112.
(5) *Opiolog.*, I, p. 1, II, p. 38.
(6) *De medicin. officin.*, lib. I, cap. 36.
(7) *Diss. de Manna*, § 16.
(8) Murray, *loc. cit.*, t. II, p. 507.
(9) *Ephem. nat. cur.*, cent. 10, obs. 76.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

guérir des coliques violentes et débarrasser des malades de leurs insomnies.

Stoerck, qui possédait tant de sagacité, fut au moment de comprendre que l'inconvénient qu'il avait trouvé au dictame de provoquer parfois un flux muqueux par le vagin (1), dérivait précisément de la même source que la faculté en vertu de laquelle cette racine lui avait servi aussi à guérir une leucorrhée chronique (2).

Stoerck aurait dû également être frappé d'avoir guéri une espèce d'exanthème chronique général, humide et phagédénique, avec la clématite (3), après avoir reconnu lui-même (4) que cette plante a le pouvoir de faire naître une éruption psorique sur tout le corps.

Si l'euphraise a guéri, d'après Murray (5), la lippitude et une espèce d'ophthalmie, comment a-t-elle pu amener ce résultat, sinon par la faculté que Lobel (6) a remarquée en elle d'exciter une sorte d'inflammation des yeux ?

D'après J. H. Lange (7), la noix-muscade s'est montrée fort efficace dans les évanouissements hystériques. La cause naturelle de ce phénomène est homœopathique, et tient à ce que la noix-muscade, quand on en donne une forte dose à un homme bien portant, donne lieu, suivant J. Schmid (8) et Cullen (9), à l'émoussement des sens et à une insensiblité générale.

(1) *Lib. de flamm. Jovis*, Vienne, 1769, cap. 2.
(2) *Ibid.*, cap. 9.
(3) *Ibid.*, cap. 13.
(4) *Ibid.*, cap. 33.
(5) *Appar. medicaminum*, II, p. 221.
(6) *Stirp. adversar.*, p. 219.
(7) *Domest. Brunsvic.*, 136.
(8) *Misc. nat. cur.*, dec. II, ann. 2, obs. 120.
(9) *Traité de matière médicale*, Paris, 1790, t. II, p. 216.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'ancienne coutume d'employer l'eau de rose à l'extérieur contre les ophthalmies, semble un témoignage tacite de l'existence d'une propriété curative des maux d'yeux dans les fleurs du rosier. Elle repose sur la vertu homœopathique qu'ont ces fleurs d'exciter par elles-mêmes une espèce d'ophthalmie, effet que J. Echtius (1), Ledel (2) et Rau (3) leur ont réellement vu produire.

Si le sumac vénéneux a la propriété, d'après de Rossi, (4) Van Mons (5), J. Monti (6), Sybel (7) et autres, de faire naître sur le corps des boutons qui peu à peu le couvrent tout entier, on conçoit aisément, d'après cela, que cette plante ait pu guérir homœopathiquement quelques espèces de dartres, comme Dufresnoy et Van Mons nous apprennent qu'elle l'a fait réellement. Qu'est-ce qui a donné au sumac vénéneux, dans un cas cité par Alderson (8), le pouvoir de guérir une paralysie des membres inférieurs, accompagnée d'affaiblissement des facultés intellectuelles, si ce n'est la faculté dont il jouit évidemment par lui-même de produire un affaissement total des forces musculaires, en égarant l'esprit du sujet au point de lui faire croire qu'il va mourir, comme l'a vu Zadig (9)?

(1) M. ADAMI *Vitæ germanorum medicorum*, Haidelbergæ, 1620, pag. 72.
(2) *Misc. nat. curios.*, dec. II, ann. 2, obs. 140.
(3) *Ueber den Werth der homœop. Heilverf.*, p. 73.
(4) *Obs. de nonnullis plantis quæ pro venenatis habentur.* Pisæ, 1767.
(5) Dans DUFRESNOY, *Ueber den wurzelnden Sumach*, p. 206.
(6) *Acta Inst. Bonon.*, sc. et art. III, p. 165.
(7) Dans *Med. Annalen*, juillet 1811.
(8) Dans *Samml. aus Abh. f. pr. Ærzte*, XVIII, 1.
(9) Dans HUFELAND'S *Journal der prakt. Heilk.*, V, p. 3.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Selon Carrère (1), la douce-amère a guéri les plus violentes maladies causées par le refroidissement. Ce ne peut être que parce que cette herbe est très-sujette à produire, dans les temps froids et humides, des incommodités semblables à celles qui résultent d'un refroidissement, ainsi que l'ont remarqué Carrère lui-même (2) et Starcke (3). Fritze (4) a vu la douce-amère faire naître des convulsions, et de Haen (5) l'a également vue produire des convulsions accompagnées de délire. Or, des convulsions accompagnées de délire ont cédé, entre les mains de ce dernier médecin, à de petites doses de douce-amère.

On chercherait en vain, dans l'empire des hypothèses, la cause qui fait que la douce-amère s'est montrée si efficace dans une espèce de dartre, sous les yeux de Carrère (6), de Fouquet (7) et de Poupart (8); mais la simple nature, qui demande l'homœopathie pour guérir sûrement, l'a placée tout auprès de nous, dans la faculté qu'a la douce-amère d'exciter de son chef la manifestation d'une espèce de dartre. Carrère a vu l'usage de cette plante provoquer une éruption dartreuse qui couvrit le corps entier pendant quinze jours (9), une autre qui

(1) Carrère et Starcke, *Abhandl. ueber die Eigenschaft des Nachtschattens oder Bittersuesse*. Iéna, 1786, p. 20-23.

(2) *Ibid.*, p. 20-23.

(3) Dans Carrère, *ibid.*

(4) *Annalen des klinischen Institut*, III, p. 45.

(5) *Ratio medendi*, t. IV, p. 228.

(6) Carrère et Starcke, *Abhandl. ueber die Eigenschaft des Nachtschattens oder Bittersuesse*, Iéna, 1786, p. 92.

(7) Dans Razouz, *Tables nosologiques*, p. 275.

(8) *Traité des dartres*, Paris, 1782, p. 184, 192.

(9) *Loc. cit.*, p. 96.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

s'établit aux mains (1) ; et une troisième qui fixa son siége aux lèvres de la vulve (2).

Ruecker (3) a vu la scrofulaire susciter une anasarque générale. C'est pour cette raison que Gataker (4) et Cirillo (5) sont parvenus avec son secours à guérir (homœopathiquement) une espèce d'hydropisie.

Boerhaave (6), Sydenham (7) et Radcliff (8) n'ont pu guérir une autre espèce d'hydropisie qu'à l'aide du sureau, parce que, comme nous l'apprend Haller (9), le sureau détermine une tuméfaction séreuse par sa seule application à l'extérieur du corps.

De Haen (10), Sarcone (11) et Pringle (12) ont rendu hommage à la vérité et à l'expérience en avouant qu'ils avaient guéri des pleurésies avec la scille, racine que sa grande âcreté devait faire proscrire dans une affection de ce genre, où le système reçu n'admet que des remèdes adoucissants, relâchants et rafraîchissants. Le point de côté n'en a pas moins disparu sous l'influence de la scille, et par suite de la loi homœopathique ; car J. C. Wagner (13) avait déjà vu l'action libre de cette plante provo-

(1) Carrère et Starcke, *Abhandl. ueber die Eigenschaft, u. s. w.*, p. 149.
(2) *Ibid.*, p. 164.
(3) *Commerc. liter. Noric.*, 1731, p. 372.
(4) *Versuche und Bemerk. der Edinb. Gesellschaft*, Altenbourg, 1762, VII, p. 95, 98.
(5) *Consult. mediche*, t. III, Naples, 1738, in-f°.
(6) *Historia plantarum*, p. I, p. 207.
(7) *Opera medica*, p. 496.
(8) Dans Haller, *Arzneimittellehre*, p. 349.
(9) Vicat, *Plantes vénéneuses de la Suisse*, Yverdon, 1776, p. 123.
(10) *Ratio medendi*, p. I, p. 13.
(11) *Maladies observées à Naples*, Lyon, 1804, t. I, p. 166.
(12) *Obs. sur les maladies des armées*, Paris, 1793, p. 127.
(13) *Observationes clinicæ*, Lubeck, 1737.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

quer une sorte de pleurésie et d'inflammation du poumon.

Un grand nombre de praticiens, D. Cruger, Ray, Kellner, Kaau-Boerhaave et autres (1), ont observé que la pomme épineuse (*Datura Stramonium*) excite un délire bizarre et des convulsions. C'est précisément cette faculté de sa part qui a mis les médecins en état de guérir, avec son secours, la démoniomanie (2) (délire fantasque, accompagné de spasmes dans les membres) et autres convulsions, comme l'ont fait Sidren (3), et Wedenberg (4). Si, entre les mains de Sidren (5), elle a guéri deux chorées, qui avaient été déterminées, l'une par la frayeur, l'autre par la vapeur du mercure, c'est qu'elle a par elle-même la propriété d'exciter des mouvements involontaires dans les membres, comme l'ont remarqué Kaau-Boerhaave et Lobstein. Diverses observations, celles entre autres de Schenck, établissent qu'elle peut détruire la mémoire en très-peu de temps; il n'est donc pas surprenant qu'au dire de Sauvages et de Schintz, elle possède la vertu de guérir l'amnésie. Enfin Schmalz (6) est parvenu à guérir au moyen de cette plante une mélancolie qui alternait avec la manie, parce qu'au dire de Da Costa (7) elle a le pouvoir de provoquer un état de choses analogue chez l'homme sain auquel on l'administre.

(1) C. Cruger, dans *Misc. nat. cur.*, dec. III, ann. 2, obs. 88. — Kaau-Boerhaave, *Impetum faciens*, Leyde, 1745, p. 282. — Kellner, dans *Bresl. Samml.*, p. 172.

(2) *Voechschrift fuer Lækare*, VI, p. 40.

(3) *Diss. de stramonii usu in malis convulsivis*, Upsal, 1773.

(4) *Ibid.*

(5) *Diss. morborum casus*, spec. I, Ups., 1785.

(6) *Chir. und medicin. Vorfaelle*, Leipzig, 1781, p. 178.

(7) Dans Schenck, I, obs. 139.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Plusieurs médecins, comme Percival, Stahl et Quarin, ont observé que l'usage du quinquina occasionnait des pesanteurs d'estomac. D'autres ont vu cette substance produire le vomissement et la diarrhée (Morton, Friborg, Bauer et Quarin), la syncope (D. Cruger et Morton), une grande faiblesse, une sorte de jaunisse (Thomson, Richard, Stahl et C. E. Fischer), l'amertume de la bouche (Quarin et Fischer); enfin la tension du bas-ventre. Or c'est précisément lorsque ces incommodités et ces états morbides se trouvent réunis dans les fièvres intermittentes que Torti et Cleghorn recommandent de n'avoir recours qu'au seul quinquina. De même, l'emploi avantageux qu'on fait de cette écorce dans l'état d'épuisement, les digestions laboricuses et le défaut d'appétit, qui restent à la suite des fièvres aiguës, surtout quand on les a traitées par la saignée, les évacuants et les débilitants, se fonde sur la propriété qu'elle a de produire une prostration extrême des forces, d'anéantir le corps et l'âme, de rendre la digestion pénible et de supprimer l'appétit, ainsi que l'ont observé Cleghorn, Friborg, Cruger, Romberg, Stahl, Thomson et autres.

Comment aurait-on pu arrêter plus d'une fois des flux de sang avec l'ipécacuanha, ainsi que Baglivi, Barbeyrac, Gianella, Dalberg, Bergius et autres y sont parvenus, si ce médicament ne possédait pas de son chef même la faculté d'exciter des hémorrhagies, ce qu'ont en effet remarqué Murray, Scott et Geoffroy ? Comment pourrait-il être aussi salutaire dans l'asthme, et surtout dans l'asthme spasmodique, qu'Akenside (1), Meyer (2),

(1) *Medical Trans.*, I, nº 7, p. 39.
(2) *Diss. de ipecac. refracta dosi usu*, p. 34.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Bang (1), Stoll (2), Fouquet (3) et Ranoë (4) nous le dépeignent, s'il n'avait pas par lui-même la faculté de produire, sans exciter aucune évacuation, l'asthme en général, et l'asthme spasmodique en particulier, que Murray (5), Geoffroy (6) et Scott (7) ont vu naître de son action sur l'économie? Peut-on exiger des preuves plus claires que les médicaments doivent être appliqués à la guérison des maladies en raison des effets morbides qu'ils produisent?

Il serait impossible de comprendre comment la fève Saint-Ignace a pu être aussi efficace dans une espèce de convulsion, que l'assurent Herrmann (8), Valentin (9) et un écrivain anonyme (10), si elle n'avait pas d'elle-même le pouvoir de provoquer des convulsions semblables, ainsi que Bergius (11), Camelli (12) et Durius (13) s'en sont convaincus.

Les personnes qui ont reçu des coups et des contusions éprouvent des points de côté, des envies de vomir, des élancements et des ardeurs dans les hypochondres, le tout accompagné d'anxiété et de tremblements, de soubresauts involontaires, semblables à ceux que provo-

(1) *Praxis medica*, p. 346.
(2) *Prælectiones*, p. 221.
(3) *Journal de médecine*, Paris, 1784, t. LXII, p. 137.
(4) Dans *Act. reg. Soc. med. Hafn.*, II, p. 163, III, p. 61.
(5) *Medic. pract. Bibl.*, p. 237.
(6) *Traité de la matière médicale*, Paris, 1757, II, p. 157.
(7) Dans *Med. comment. of Edinb.*, IV, p. 74.
(8) *Cynosura mat. med.*, II, p. 231.
(9) *Hist. simplic. reform.*, p. 195, § 4.
(10) Dans *Act. Berol.*, dec. II, vol. X, p. 12.
(11) *Materia medica*, p. 150.
(12) *Philos. Trans.*, vol. XXI, n° 250.
(13) *Miscell. nat. cur.*, dec. III, ann. 9, 10.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

quent les commotions électriques, pendant la veille et pendant le sommeil, des fourmillements dans les parties sur lesquelles l'atteinte a porté, etc. Or l'arnica pouvant produire par lui-même des symptômes semblables, comme l'attestent les observations de Meza, Vicat, Crichton, Collin, Aaskow, Stoll et J. C. Lange, on conçoit sans peine que cette plante guérisse les accidents provenant d'un coup, d'une chute, d'une contusion, ainsi qu'une foule de médecins et des peuples entiers en ont fait l'expérience depuis des siècles.

Parmi les désordres que la belladone provoque chez l'homme bien portant, se trouvent des symptômes dont l'ensemble compose une image qui ressemble beaucoup à l'espèce d'hydrophobie causée par la morsure d'un chien enragé, maladie que Mayerne (1), Munch (2), Buchholtz (3) et Neimike (4) ont réellement et parfaitement guérie avec cette plante (5). Le sujet cherche en vain le

(1) *Praxeos in morbis internis syntagma alterum,* Vienne, 1697, p. 136.

(2) *Beobachtungen bey angewendeter Belladone bey den Menschen,* Stendal, 1789.

(3) *Heilsame Wirkungen der Belladone in ausgebrochener Wuth,* Erfurth, 1785.

(4) Dans J. H. Munch's *Beobachtungen*, theil. I, p. 74.

(5) S'il est arrivé souvent à la belladone d'échouer dans la rage déclarée, on ne doit pas perdre de vue qu'elle ne peut guérir ici que par sa faculté de produire des effets semblables à ceux de la maladie, et que par conséquent on n'aurait dû l'administrer qu'aux plus petites doses possible, comme tous les remèdes homœopathiques, ce qui sera démontré dans l'*Organon*. Mais la plupart du temps on l'a donnée à des doses énormes, de façon que les malades se voyaient nécessairement mourir, non de la maladie, mais du remède. Cependant, il peut bien se faire aussi qu'il existe plus d'un degré ou d'une sorte d'hydrophobie et de rage, et qu'en conséquence, suivant la diversité des symptômes, le remède homœopathique le plus convenable soit parfois la jusquiame, et parfois aussi la pomme épineuse.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN